

# Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **73 (2009)**

Heft 289-290

PDF erstellt am: **30.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# COMPTES RENDUS

## Problèmes généraux

Sanda REINHEIMER / Liliane TASMOWSKI, *Pratique des langues romanes II. Les pronoms personnels, espagnol, français, italien, portugais, roumain*, Anvers / Paris, Université d'Anvers / L'Harmattan, 2005, 243 pages.

Ce livre est la suite de *Pratique des langues romanes I* portant sur la phonétique et la morphologie des verbes, des noms et des adjectifs. Il s'agit d'une nouvelle forme de grammaire historique des langues romanes, dont le but n'est aucunement de présenter l'histoire externe et interne des langues romanes depuis le latin, mais au contraire d'offrir les bases morphologiques et syntaxiques jugées nécessaires pour mieux comprendre les langues modernes et surtout pour se rendre compte des similitudes et des différences entre elles. Par conséquent, le livre se compose de trois parties de longueur inégale, I: Mutations du système pronominal du latin [11-32], II: Le système pronominal roman du début [33-81] et III: Le système pronominal des langues romanes modernes [83-211], suivi d'une brève section de conclusions [213-221].

Le but du livre n'est pourtant pas précisé, ni quel est le public visé. Dans l'introduction on désigne le public par le terme « globe-trotter romaniste », ce qui vise sans doute l'étudiant d'université qui étudie une ou plusieurs langues romanes. Les langues modernes sont étudiées dans leur forme standard (ce qu'on apprend presque par hasard dans la note 35 de la page 72) et à l'exclusion des variantes de l'Amérique latine du portugais et de l'espagnol [9].

Les auteurs proposent parfois des explications des phénomènes étudiés. Dans certains cas, tels la présentation et la discussion concernant l'importance pour la position des pronoms de la loi de Wackernagel et de celle de Tobler-Mussafia, les faits sont correctement analysés, mais dans d'autres cas on en déplore le caractère nettement superficiel, voire bizarre. Ainsi, le texte présente comme vérité sans nuances l'idée que les morphèmes soient soumis à une « usure phonétique » qui les ronge. Un autre exemple plus que saugrenu qui se trouve développé aux pages 29-30 concerne la raison pour laquelle les pronoms personnels se trouvent placés à côté des verbes, enclitique ou proclitique. Les auteurs proposent que la raison soit qu'en latin vulgaire les phrases devenaient plus courtes. Ainsi, il n'y aurait pas eu d'éléments qui auraient séparé les pronoms et les verbes. Avec le temps, un lien se serait ensuite créé entre le verbe et le pronom. Les auteurs pensent que les phrases devenaient courtes parce que le latin vulgaire était une langue parlée. Le lecteur se demande, perplexe, s'il faut comprendre qu'avant de devenir vulgaire, le latin n'avait jamais été parlé, mais seulement écrit ? Et comment savoir si les phrases d'une langue parlée sont longues ou courtes ?

La périodisation est parfois surprenante, telle celle proposée pour les phénomènes linguistiques et les textes qui les illustrent. Ainsi, le système roman des débuts est illustré entre autres par Maurice de Sully et le recueil du Novellino [6], qu'on hésiterait à considérer comme des auteurs très anciens. À en juger d'après les remarques des auteurs sur la position des pronoms, leurs analyses se basent sur le dépouillement de textes d'anthologies, pas sur une analyse directe de textes.

La présentation des formes pronominales prend la forme de tableaux, qui contiennent malheureusement parfois des erreurs. Mentionnons pour les pronoms sujets (*je, tu, nos, vos, il, ele, il, eles*, [37, tableau II.1.2.]) que ces formes sont considérées, à tort, comme faibles. Les pronoms sujets de l'ancien français sont des formes fortes, comme c'est le cas dans les autres langues romanes. Ce n'est que vers la fin du moyen français qu'on peut considérer ces formes comme faibles. Curieusement, à la page 184, tableau III.6.11., les auteurs présentent cette analyse correcte, en contradiction flagrante avec le tableau susmentionné. Autre erreur au tableau II.3. [47] selon lequel, toujours pour les périodes anciennes, l'espagnol aurait eu le complément d'objet direct et indirect humain, nom ou pronom fort, précédé par la préposition *a*, ce qui n'est certainement pas correct. Et pour le français, au même tableau, il n'est pas correct qu'un nom ayant la fonction d'objet direct et un nom ayant la fonction d'objet indirect se présentent sous la même forme – au contraire, comme pour les autres langues romanes, l'objet indirect est marqué grâce à la préposition  $AD > a$ . (Dans certains cas, surtout anciens, il est vrai qu'on rencontre en français le complément indirect non marqué par la préposition, mais c'est un cas relativement rare.)

Pour les périodes anciennes, les analyses sont relativement brèves, alors que pour la période moderne, les auteurs fournissent plus de détails, également sur les variations dia-systématiques [p. ex. 101, 149-151, 181 *sqq.*, 203 *sqq.*, etc.]. Parfois la présentation de la situation – très compliquée, il est vrai – de la période contemporaine se présente de façon confuse, avec une succession de tableaux ajustés petit à petit et avec des contradictions ou des incohérences. C'est ainsi que, sans explications, l'opposition entre formes fortes et formes faibles devient à partir de la page 91 une opposition entre formes fortes et clitiques. Les tableaux sont parfois incompréhensibles. Ainsi, à la page 89, les auteurs précisent qu'il y a une distinction entre le sujet, le complément d'objet direct et le complément indirect pour les pronoms (donc, trois oppositions), mais le tableau ne relève que deux oppositions. A la page 94, les auteurs disent que les deux constructions sont équivalentes en français: *rends-le-nous* et *rends-nous-le*, affirmation contredite à la page 167. C'est effectivement la succession des formes clitiques dans les langues romanes qui semble causer le plus grand problème aux auteurs, qui proposent une série de règles incompatibles et incompréhensibles à ce propos, alors que d'autres questions, par exemple concernant le datif possessif, sont très bien présentées. La discussion concernant l'analyse des pronoms clitiques comme équivalant à une flexion est également très bien menée et résulte en une évaluation très nuancée.

Dans une étude de ce type, on pourra toujours citer des problèmes et des ouvrages qui auraient dû y figurer, selon le goût individuel du lecteur. Je me limiterai à un seul phénomène qui brille par son absence: la discussion concernant la nature V2 du français – phénomène pourtant largement discuté dans les travaux cités, par exemple dans Vance 1997.

Cette nouvelle formule de grammaire historique romane est une initiative très sympathique, agréable et facile à lire, visant l'essentiel sans tomber dans les détails, du

moins pour les périodes anciennes. Il s'agit de présentations plus ou moins succinctes avec reprise très pédagogique des points essentiels à retenir. Il faut dire que le sort des pronoms personnels des langues romanes constitue un défi pour ceux qui s'aventurent à vouloir en dresser un tableau de synthèse. Je pense que le projet des auteurs n'est pas tout à fait réussi. Malheureusement un certain nombre d'erreurs, de contradictions et d'analyses superficielles ou bizarres déparent le texte. Le lecteur appréciera que les phénomènes soient illustrés avec exemplifications parallèles de toutes les langues concernées, y compris le latin, mais il s'étonnera sans doute du choix de textes pour le latin classique : y figurent à côté de César, de Cicéron et de Pétrone, Uderzo et Goscinny ainsi que Hervé... Sauf pour les BD en latin, les sources des traductions dans les différentes langues ne sont pas signalées dans les références – qui ne contiennent d'ailleurs pas tous les ouvrages auxquels le texte se réfère, tel Togeby, qui est cité à la page 45. Les références ne respectent pas l'ordre alphabétique des entrées. La mise en page est souvent mal faite, avec des sauts de marges déplaisants [par exemple 60-64, 68, 70, 73, etc.]. Parfois, les exemples ne sont pas traduits (par exemple en haut de la page 27). Le lecteur aurait sans doute apprécié la présence d'un index.

Lene SCHØSLER

## Italoromania

Johannes KRAMER, *Italienische Ortsnamen in Südtirol. La toponomastica italiana dell'Alto Adige*, Stuttgart, ibidem-Verlag (Romanische Sprachen und ihre Didaktik, a cura di Michael Frings e Andre Klump), 2008, xiv + 184 pagine.

Il sottotitolo *Storia – lingua – onomastica politica* dà i punti angolari dell'argomento sul quale l'autore è tornato ripetutamente. Romanista a Treviri, rinomato e con interessi assai estesi, Kramer si è fatto conoscere nella ladinistica tramite gli otto volumi dell'*Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen* (EWD, Amburgo, Buske 1988-98), un progetto di una mole rispettabile che ha coinvolto una decina di collaboratori/trici. I suoi primi passi li aveva intrapresi con l'*Etymologisches Wörterbuch des Gadertalischen* (EWG, Colonia 1971-75, 8 fascicoli), seguito dalla *Historische Grammatik des Dolomitenladinischen* (Lautlehre 1977, Formenlehre 1978, entrambi Gerbrunn bei Würzburg). Malgrado i suoi interessi estesi dal Rumeno fino allo Spagnolo dei Giudei sefarditi – un 'Ladino' anche questo – l'autore si è dedicato di più in più al *Lessico etimologico italiano* (LEI), creato da Max Pfister (Wiesbaden 1979 *sqq.*) e ha trovato anche il tempo di non tralasciare i problemi attuali della romanistica; tra questi è ritornato più volte ai problemi onomastici dell'Alto Adige o *Südtirol*, come viene chiamato in tedesco.

Il libro, di formato maneggevole, contiene otto saggi o studi sui toponimi altoatesini, due saggi sulla italianizzazione dei nomi di persona sudtirolesi e un articolo sul « feticista onomastico » Ettore Tolomei. Una bibliografia [165-171] con un indice degli antroponimi menzionati e un altro indice dei nomi geografici trattati concludono il libro che non susciterà solo consensi, vista la materia lungamente contesa. Già i 150 titoli della bibliografia fanno presentire la controversia talvolta assai accesa e ancora attuale intorno ai nomi di questa provincia trilingue, inondata di pubblicazioni di autori più o meno com-

petenti. Un buon accesso ai lavori prettamente linguistici è dato dalla *Rätoromanische Bibliographie* di M. Iliescu e H. Siller-Runggaldier (Innsbruck 1985) proseguita dal volume successivo di H. Siller-Runggaldier e P. Videsott (Innsbruck 1989) nonché ulteriormente dalle indicazioni nella rivista *Ladinia (Dolomitenladinische Linguistische Bibliographie)*. I lavori pertinenti nel frattempo sono cresciuti di qualche decina di titoli.

In parecchie discussioni, tramite inchieste dialettali e la mia partecipazione a qualche commissione toponomastica istituita dalla provincia di Bolzano, ho dovuto capire che le posizioni sull'argomento sono ancora assai opposte, testimonianza di società parallele. È vero che negli ultimi decenni la situazione è sensibilmente migliorata, la disponibilità di avere contatti con l'altra lingua mi sembra aumentare come altrettanto la volontà di incontrarsi, sia sul piano linguistico, sia su quello umano. Dopo il 'Diktat' fascista – senza possibilità di ricorso – certe correzioni legali dovrebbero essere possibili: Kramer propone forme tedesche in un contesto tedesco come viceversa forme italiane in un contesto italiano; io aggiungerei, quando queste forme italiane sono note e usate. L'uso « monolingue nell'epoca asburgica » rammentato dall'autore mi sembra più differenziato nei diversi secoli e secondo le singole vallate. In più, la cosiddetta micro-toponomastica era ed è strettamente legata ai nomi di famiglia in tutte e tre le provincie (o 'Länder') eredi della vecchia Contea tirolese. Qualsiasi regolamento ufficiale diventa una impresa delicata che vuol essere bene ponderata. Sono dell'avviso che senza il consenso della popolazione immediatamente coinvolta nei comuni relativi, sarà difficile che i risultati di una tale azione abbiano valore effettivo, e non soltanto legale.

Chiunque si interessi ai nomi tirolesi (intendo l'aggettivo come termine geografico e non come etichetta linguistica, che non sarebbe affatto univoca) sarà ben riconoscente per la nuova accessibilità di questi saggi sulla toponomastica altoatesina. L'autore stesso parla di *toponimi italiani nell'Alto Adige* e correda la copertina con una cartina della Regione Trentino – Alto Adige. Mi chiedo se pensa ai toponimi nell'Alto Adige *italiano*, cioè quello posteriore alla prima guerra mondiale? Allora l'aggettivo italiano si riferirebbe allo Stato italiano. I nomi tradizionali linguisticamente *italiani* della zona non possono essere numerosi, se non si fa iniziare la lingua italiana con la spedizione di Druso nel 15 a. C.; i manuali di filologia la fanno incominciare nel decimo secolo. Kramer intitola i cinque capitoli del suo libro come segue: 1) I fondamenti latini e prelatini, 2) Il nome della provincia, 3) L'italianizzazione dei nomi geografici, 4) L'italianizzazione dei nomi personali, 5) L'inventore dell'onomastica sudtirolese.

Perchè tanto interesse per i toponimi tirolesi e, in particolare, sudtirolesi? I fatti geografici alpini e la storia assai movimentata con ripetuti cambiamenti della lingua dominante durante i secoli hanno lasciato profonde tracce nella zona. Non sappiamo molto sugli Anauni, Venosti, Breoni, Saevati ecc.; i Reti di difficile definizione appaiono regolarmente nelle discussioni dei nomi antichi della regione. Solo i Romani apportano informazioni tangibili con i nomi prediali che segnano i siti più favorevoli. La colonizzazione segue le strade romane almeno per mezzo millennio ed è portata avanti da provinciali romanizzati. Nell'Oltradige e Burgraviato i nomi in -ANUM e -ACUM corrispondono più o meno ai nomi bavaresi in -ing nella valle dell'Inn. Le vallate strette di alta montagna contegono, in parte, toponimi assai antichi per alpeggi, più raramente per qualche insediamento, punto di transito o di difesa trasmessoci dai Ladini e dai successivi invasori alemanni o bavaresi. Questi si sono stabiliti accanto alla popolazione romanza intensificando l'agricoltura allargandola a zone umide o ripide. Il loro modo di

vivere s'intreccia a vicenda con quello delle popolazioni preesistenti, come testimoniano le lingue usate in loco.

Kramer, filologo classico competente, parte dalle fonti: Strabone, Klaudios Ptolemaios, l'Itinerario Antonino, la Tabula Peutingeriana, l'Anonimo Ravennate e Paolo Diacono hanno lasciato tracce. Il *Nauders* citato, forse identico con *Inutrium* (Ptolemaios), non è però un toponimo atesino bensì nordtirolese malgrado la sua appartenenza al sistema vallivo della Venosta. Esistono più luoghi di questo nome, come p. es. una frazione di Rodengo (cf. Kühebacher 1991, 269), un rivo e alpeggio nello Stalental accanto a Schwaz che qui non c'entrano, come neanche *Schnauders/Snodres* vicino Velturno e simili (cf. Schneller 1893, 12 sq.). Il caso pare tipico per l'errore di staccare categoricamente la toponomastica atesina da quella nordtirolese, trentina, grigionese o del Vorarlberg meridionale sulla base di una stratificazione diversa. In tutto questo settore troviamo toponimi prelatini trasmessici in latino e di solito adattati dai Ladini (e dai Tedeschi). Fino al 1918 la situazione di contatto linguistico era abbastanza simile nelle diverse parti della monarchia austro-ungarica. Negli ultimi decenni del XIX secolo un terzo della popolazione di Bludenz (in Vorarlberg) era di origine trentina (con scuola e parroco italiano); nel basso medioevo Pergine (nel Trentino) aveva molti tedescofoni, in parte Cimbri, in parte Venostani.

L'interesse per l'onomastica di L. Steub, originario del Montafon e presto entusiastatosi per i nomi opachi del suo ambiente, non poteva essere casuale. A lui dobbiamo la visione acuta dei toponimi del passato, ma nessuno poteva all'epoca immaginare la funzione che toponimi di questo genere avrebbero assunto nella politica. In Alto Adige i toponimi *Appiano*, *Egna*, †*Littanum*, *Maia*, *Meltina*, †*Pons Drusi*, *Sabiona*, *Salorno*, †*Sebatum*, *Sirmiano*, *Tesimo* e †*Vipiteno* sono testimoni storici di una epoca importante e incisiva per la regione, come Kramer spiega in modo dettagliato. Si potrebbero aggiungere tanti altri toponimi, anche loro testimoni dell'epoca pretedesca nella nostra area, però attestati solo più recentemente e di conseguenza trasformati linguisticamente, adattati e meno riconoscibili. A nord delle Alpi tali nomi latini sono naturalmente meno frequenti, anche se esistono: p. e. *Erl* < AURELIANUM, 925 *ad Orilan*. Significativa ci sembra altrettanto la distribuzione delle attestazioni della 'Lautverschiebung' avvenuta prima dell'800 d. C., della metafonesi primaria, dell'accento spostato in avanti e della dittongazione bavarese (cfr. Finsterwalder 1975, Tirol-Atlas).

Una nuova spiegazione di Kramer del nome *Pustertal/Pusteria* dal rom. *Bustricius* non parte dallo slavo *pusta* "desertus" (Miklosich) che conosciamo dalla pianura ungherese e che si associa bene alle notizie storiche, che sono avallate anche dal toponimo ted. *Ainet* < a.a.t. *einôti* "deserto". Lo slavista e romanista A. Unterforcher ha dimostrato che la Contea *Pustrissa* comportava solo la bassa Pusteria a partire da Monguelfo, mentre la parte superiore era devastata e deserta dopo l'incursione slava; proponeva un \**Pirrusticia* da †*Byrrhus*, vecchio nome della Rienza, senza però convincere. C. Battisti parte dal basco *busti* "umido" e – sulle tracce di V. Bertoldi – da un preindoeur.-mediterr. *bustia* "prato". Anche G. B. Pellegrini propone prudentemente una origine prelatina del nome, giustificata anche dalla estensione e dal sito della zona. Finsterwalder propone un personale *Busturus* attestato in una iscrizione del Norico che A. Holder suppone celtica.

Il Kramer preferisce invece partire, come appena detto, da un nome di fiume pannonico *Bustricius* attestato nel Ravennate verso il 700 e tratto da fonti più antiche (cfr. P. Anreiter 2001, 224). Foneticamente non ci sono ostacoli, però la Pannonia non è il

Norico; e il nome antico della Rienza è ben documentato: *Byrrhus*, 1048 *Pirra* (nella Valle Aurina, con il passo *Birnlücke*). La ‘Lautverschiebung’ non si oppone poiché anche *Innichén* (San Candido) ha partecipato al mutamento consonantico. Decida il lettore se viene più facile far derivare l’antico Pagus da un idronimo pannonico che da un nobile e grande proprietario forse celtico – un po’ come nella mia natia Vallis Drusiana (oggi *Walgau*). Purtroppo però entrambe le derivazioni non s’accordano allo sviluppo ladino di lat. -ICIU/-A che dà -iç. Abbiamo *nevíc* < NOVICIUS “sposo” o *pilíc* < PELLICIUS “pelliccia” (EWD 5, 44 e 283; Elwert 1943, § 325). Anche il paese di *Vandoies/Vintl* si discute in modo simile: Finsterwalder pensava a un caso parallelo con il franc. *Vendeuil* “prato risplendente, bianco”, Pellegrini piuttosto al furl. *vintule* e ad un successore badiotto di \*VANNITORIA. La domanda di base è senza dubbio, quando e in quali tappe la Pusteria è stata intedescata dai Bavaresi.

Il saggio successivo è dedicato alle denominazioni della provincia di Bolzano. I Tirolesi parlano del *Land Südtirol*, gli Italiani dell’*Alto Adige* o, raramente, del *Sudtirolo*. L’autore descrive ampiamente come il nome napoleonico *Alto Adige*, sorto dalle zone confinarie del *Circolo dell’Adige* bavarese o *Etschkreis* (cioè del Trentino con Oltradige e Unterland) e del Tirolo nel 1805 poteva consolidarsi accanto al nome «Dipartimento dell’Adige» creato nel 1810. Nel XIX secolo *Alto Adige* valeva più o meno *Tirolo Italiano*, in ted. *Wälsch-* o *Südtirol* cioè il *Trentino* di oggi. La *Provincia di Bolzano* attuale veniva invece chiamata da parte italiana *Alto Trentino* oppure *Trentino Superiore* finché nel 1906 E. Tolomei sostituì questa dizione con *Alto Adige*, atto programmatico provocativo e calco di denominazioni dipartimentali sorte nella rivoluzione francese.

Il nome *Südtirol*, attestato dal 1839 (?) in poi, sembra il risultato dell’abbreviazione di *Deutsch-Südtirol*, contrastando con il vecchio contenuto di *Trentino* cioè parte italo-fona del Tirolo. Sebbene le tre provincie (o Länder, se si vuole) si siano sviluppate assai bene malgrado una economia in buona parte in concorrenza (turismo, prodotti agrari) e s’integrano in parecchi settori della Unione Europea, alcuni relitti politici a Nord come a Sud testimoniano relitti problematici. Nel Nord il *Land Tirol* consiste in due parti, Nord- e Osttirol, separate da un corridoio (Salzburg è altrettanto la diocesi di molti tirolesi). Nel Sud la Regione Trentino-Alto Adige / Region Trentino-Südtirol ha scoperto il valore delle minoranze alle quali deve la sua autonomia in tanti settori, però anche quel pomo della discordia eterna che è la toponomastica bi- o trilingue.

Il quarto saggio «*Alto Adige e Südtirol*, due nomi novecenteschi» riprende la tematica del capitolo precedente con un contenuto quasi identico. Io non vedo nessuna ragione per ripetersi se non di formulare il contenuto precedente anche in italiano per provare che con la lingua di contesto cambiano anche i nomi. La prova mi sembra stringente: le lingue in concorrenza creano una società parallela. Se questa soluzione è la migliore per evitare conflitti d’interesse in una zona plurilingue, non lo posso giudicare perché non ne sono partecipe. Riserve persistono perché i due nomi della stessa provincia non sono sullo stesso livello. *Südtirol* si riferisce alla parte meridionale del vecchio Tirolo (la «*gefürstete Grafschaft Tirol*») ed è paragonabile a *Südböhmen*, *Südsteiermark* o *Südtalien*. *Alto Adige* invece copia nomi francesi del tipo *Haute-Loire* e suggerisce l’idea di una rete razionale di provincie che un *Land* storicamente cresciuto non ha. La traduzione ted. *Oberetsch*, dettata negli anni Venti, non ha mai fatto presa mentre la forma italiana *Alto Adige* sembra aver soppiantato largamente nelle altre lingue la dizione tedesca. In Francia si sente di solito *Alto Adige*, la forma francesizzata *Haut-Adige* è più rara della forma *Tyrol du Sud*.

L'italianizzazione dei toponimi sudtirolesi era ed è una patata bollente. Ci vuole molto coraggio per toccarla. Credo che il nostro piccolo mondo alpino si possa paragonare solo con cautela con le pianure di struttura molto più estesa e larga e le città con il loro ritmo di vita accelerato. Molti toponimi del Tirolo – anche macrotoponimi – si pronunciano con influsso dialettale; persino alla TV si dice *Miëming* o *Fiëcht* e non [Mîming, Fîcht] come richiederebbe invece la pronuncia standard. Molti aggettivi derivati da villaggi tradiscono subito lo straniero perchè sono irregolari: *Sischtiger* e non *Sistranser* ecc.; le parti della giovane città di *Lándeck* si chiamano *Angedáir*, *Perfúchs*, *Perjénn*, tutti e tre nomi pretedeschi che i turisti accentuano spesso sulla prima sillaba, cioè erroneamente. Lo stesso vale per *Villgráten*, *Villnöß* (*Funès*), *Passéier* (*Passíria*) oppure *Tschaggúns* (Montafon). Toponimi con maggior 'valore di mercato' hanno sviluppato forme doppie anche nel passato: it. *Trento* / ted. *Tríent*, *Valsugana* / *Suganertal*, *Innsbruck* / lad. *Despròch*; *Bolzano* viene scritto nel X secolo *Pauzana* (*valle*), ted. *Pozan(a)*, oggi *Bozen*, bav. [póatsn], gard. *Bulsan*, fass. *Busán*, bad. *Balsán*. Mi pare che la notorietà deciderà, almeno alla lunga, se coesisteranno più forme per un solo oggetto. Rimane però che i fiumi, le vallate, le montagne, gli abitati del vecchio Tirolo avevano ed hanno nomi sorti da lingue diverse poiché il paese non fu mai, nel corso della sua storia agitata, monolingue.

Il Kramer rende dettagliatamente le diverse tappe della denominazione italiana creata da E. Tolomei e dai suoi collaboratori, un tentativo ben meditato e di successo di fingere l'italianità dei nomi e della zona. Nella terza edizione del noto Prontuario (1935) sono contenuti non meno di 16.300 toponimi, in gran parte basati sulla Carta militare austriaca 1:75.000. Abbiamo in effetti, in alcune zone meno esposte al traffico e ai contatti a sud come a nord del crinale alpino, un passato millenario di romanità che continua ancora nelle Dolomiti, nella Val Müstair e in Engadina. Ma chiunque trasferisce le condizioni linguistiche dell'alta Val Venosta o di Funés al Burgraviato o alla Pusteria intedescati già verso l'800, si trova in errore. Noi austriaci abbiamo talvolta la tendenza di vivere troppo nel passato che (per alcuni ceppi della società) era più glorioso e splendente, un tratto che anche agli italiani non è del tutto sconosciuto. Se arriviamo a coltivare la buona vicinanza aumentando i contatti e imparando la lingua del vicino – e siamo su una buona strada, come mi pare – troveremo anche una soluzione dialogando.

Il carattere ufficiale di un toponimo dipende attualmente dalla sua «esistenza accertata e una dizione approvata». Il legislatore dovrà ancora provvedere a una attualizzazione, soddisfacente anche per la popolazione locale, compito non facile. Nelle province di Trento e di Bolzano si è fatto recentemente molto rilevando i nomi esistenti, normalizzando le forme che devono essere anche situate in carte moderne (cfr. DTT ricerca geografica; DTA, E. Kühebacher 1991 *sqg.*; Internet: <gens.labo.net>, <qlikview.provinz.bz> ecc.). Partendo da una migliore conoscenza dei nomi di luogo usati e noti si potrà anche argomentare meglio.

La descrizione minuziosa delle otto possibilità per ottenere le «restituzioni di nomi antichi italiani» data dall'autore conduce a una ricostruzione nel caso migliore, costruzione di un architetto che non è del mestiere. Per Tolomei anche la sostituzione e l'invenzione sono metodi accettati per arrivare al suo fine. Per me, filologo, strade di questo genere non sono affatto praticabili perché mettono allo stesso livello nomi tradizionali valorizzati da una lunga storia e invenzioni su basi più che contestabili. Un adattamento come il ted. *Ackpféif* < AQUA VIVA "sorgente" (Lana) o ted. *Sägenzahn* < *Segonzáno* (prediale TN, tentativo di motivazione paraetimologica storico) non è per niente para-



gonabile ad una *Villa Ottone* (Pusteria) per *Uttenheim* che invece riflette la *Ūta* agi-lolfinga (cfr. Kühebacher 1, 502 e GLT 1, 268). Mi sembra che faccia senso affidare il cambiamento di toponimo al consenso di quelli che ne sono immediatamente interessati (Comune). L'avvicinamento alla pronuncia italiana in *Maranza* accanto al ted. *Meránsen* (non *Maransen*, cfr. p. 71) non incontrerà invece forti opposizioni, anche se oggi se ne conosce l'etimo: MORANTIA dal lat. MORARI "rimanere" (Finsterwalder 2, 736).

Non si possono seriamente sostenere pretese territoriali moderne con la storia remota di un paese. In tutta la *Romania submersa* e particolarmente nella zona alpina una volta ladina (Grigione, Vorarlberg, Tirolo) troviamo nomi di origine prelatina e, ancora di più, latina che sono germanizzati solo superficialmente, e.g. *Schruns* < \*ACERONE "grande acero" (Montafon), *Schnann* < CENANTE "(pascolo) serale" (Stanzertal), *Planáil / Planol* < PLANEOLUM "piccola pianura" (Val Venosta) e molte altri ancora (cfr. RN, Vogt 1970 *sqq.*, Tir. Nb., DTA). Anch'io sono del parere di E. Kühebacher che un abitato dovrebbe aver idealmente un nome solo (come *Ala* TN, *Lana* BZ, *Kitzbühel* ecc.). La realtà di zone mistiligue si oppone invece soprattutto nella macrotoponomastica. Un caso come *La Villa*, lad. *La Ila*, ted. (*Unsere Liebe Frau zum*) *Stern* non sarà facilmente riducibile a una forma sola. Si deve però tener in mente che l'uso plurilingue suppone un certo sforzo del parlante perché le lingue sono di solito in uno stato di equilibrio labile.

Alla frase di Kramer «si capisce da sé che in tedesco si usano le forme tedesche e in italiano le forme italiane dei toponimi» non c'è niente da ridire. Rimane però nella memoria che negli anni del regime fascista si richiedeva la forma italiana anche in testi tedeschi, come dimostrano i numeri della rivista *Der Schlern* usciti nel Ventennio, solo che talvolta si doveva aggiungere fra parentesi il nome tedesco tradizionale perché il nuovo nome italiano fosse comprensibile. Capita a turisti non famigliari della zona di usare una forma non adeguata (come: *Vado a Waidbruck* invece di *Ponte Gardena* oppure *Ich suche Perara* invece di *Pairedorf*) e di farsi correggere, ma capita di solito non per cattiva volontà, ma per sapere lacunoso. Rimane anche il problema che all'estero le forme italiane guadagnano terreno a scapito di quelle tradizionali, anche per l'uso fattone dagli extracomunitari.

Il capitolo sulla toponomastica tolemeiana «ieri ed oggi» s'occupa in particolare della persona dell'inventore di questi nomi. Kramer da un lato parla di «Propagandatrück» (trucco di propaganda) in quanto si trattò di un rifacimento o ricostruzione toponomastico, dall'altro difende i nomi italiani in Alto Adige a suo parere [89] minacciati. La genesi di parecchi nomi rimane molto discutibile salvo qualche centinaio di nomi già esistenti o su base ladina (non: latina) o trentina. Alcuni altri di questi nomi nel frattempo hanno guadagnato la 'cittadinanza' tramite l'uso e l'accettazione nel turismo. Paralleli con *Leverkusen* o *Kinshasa* non ci fanno imparare molto sulle condizioni sudtirolesi, dove capire un nome come *Weißlahner* (valanga) può essere vitale per lo sciatore.

I microtoponimi, anche se non minuziosamente separabili dai macrotoponimi, pongono altri problemi. Le denominazioni di casali, paludi, campi arativi e da fieno, pascoli, sentieri e fiumicelli all'interno dei limiti di un maso hanno una vita piuttosto breve, sono numerosissimi e noti in parte solo a una comunità molto ristretta, talvolta anche solo a una famiglia sola. Pochi anni fa la Provincia di Bolzano ha fatto raccogliere 120.000 toponimi in uso, la maggior parte tedesca o, se ladina, diversi in tedesco: *Küherast* (o *Palsa dles vaces*?) "riposo delle mucche", *Lábmais* "tagliata di fogliame", *Hóchnibinàl*

“alto lavinale”, tutti a Luson. Questi toponimi non tanto vecchi si possono più o meno ‘tradurre’, ma non credo che si possano tenere in vita a lungo se non sono poi usati. Nella società sudtirolese i lavoratori, contadini, maestri di sci, commercianti o impiegati si distribuiscono in vario modo nei gruppi linguistici e non tutti hanno bisogno dei micro-toponimi.

Segue un saggio che paragona l’italianizzazione dei nomi sudtirolesi con la polonizzazione dei nomi nelle regioni ex-germaniche della Polonia. Conosco meglio la situazione nei Sudeti avendola discussa diverse volte con il collega R. Šramek. I procedimenti e i risultati ottenuti si somigliano molto. Probabilmente il vecchio Radetzky aveva ragione quando disse dopo la sua ultima vittoria che vincere qualcuno è una cosa, umiliarlo invece un’altra, possibilmente da evitare. I nomi di luogo sono in qualche modo *monumenti di parole* (Kühebacher); distruggergli equivale a una revisione del passato eliminando i memoriali. Farsi i toponimi stranieri pronunciabili sarà inevitabile fino a un certo punto. Se però non sono più riconoscibili, la comunicazione ne è ostacolata come altrettanto da sostituzioni e forme inventate.

La voluta restituzione dei toponimi pretedeschi in Alto Adige doveva urtare con il fatto che certe zone meno redditizie non erano affatto sfruttate economicamente prima dell’arrivo dei Bavaresi, altre solo stagionalmente come alpeggi. Nelle valli di Luson o di Mazia la parte più ombrosa è caratterizzata da nomi bavaresi, altre zone tramite il prefisso *Inner-, Außer-, Unter- e Ober-* differenziano ulteriormente ‘alla tedesca’ un nome pretedesco o prelatino. Talvolta si ha l’impressione di una ‘finestra geologica’, per ricordare l’immagine di M. Bartoli. Infine il restituire non è così facile come sembrava al Tolomei: *Tschantschafrón*, un maso a Naturno, è da lui spiegato con *CAMPUS + CAPRONIS*, denominazione che non fa senso semanticamente e non s’accorda nemmeno alla fonetica della bassa Venosta. Ancora nel 1779 una Juliana e Anna Tanzerin possiedono il maso *Tschantschafron-* oder *Severinshof* (Ciardes; R. Staffler 1924, 71), nel 1550 viene citato «Cristan Tschantschefroner zue sandt Sefran» e già nel 1314 «Purchardus de Santsifran» (Naturno; Festschrift Redlich 1939, 118). Dietro questo nome sta il *Santo Severino*, come ha mostrato Finsterwalder (1956 o 1990/2, 861).

Il contributo sulla *toponomastica altoatesina* nel contesto europeo è apparso solo quattro anni fa. Mi pare difficile giustificare il dettato del Tolomei e dei suoi amici che parte dalla posizione del più forte. L’uso ha ridimensionato la nomenclatura teoricamente valida. Anche nell’insieme europeo l’autoctono vuole avere certe priorità; aspirazioni del genere si leggono su numerosi cartelli in Corsica, in Catalogna e persino a Pisa, dove recentemente ho letto la scritta: *Pisa ai Pisani*. In mezzo a tutta la mobilità odierna (turisti, migranti, richiedenti di asilo politico, profughi, trasferiti, militari ecc.) vediamo che chiunque risiede all’estero e non vuole rimanere straniero a vita sarà costretto ad adattarsi all’ambiente. Alemanno di nascita, chi scrive vive da mezzo secolo nel Tirolo dove si usa un dialetto bavarese e perciò sa di che cosa parla.

Kramer inizia colla Genesi passando per esempi rumeni, ebrei, indonesiani, polacchi per arrivare al latino della chiesa. E vero che il ted. *München* rappresenta per molti italiani uno scioglilingua, provato dalla forma grigionese *Minca* (che del resto si sente anche in bavarese), in ogni caso più breve di *Monaco di Baviera*. In zone di contatto linguistico forme doppie, adattamenti fonetici e nomi nuovi nati dal bisogno saranno inevitabili. Non posso però accettare che i nomi romanzi siano in tedesco *normalmente storpiati* (da *TURPIS*; p. 122) mentre i nuovi toponimi italiani vengono giudicati «formazioni

recenti e perciò poco problematiche». Toponimi che vogliono mostrare « fino all'ultimo casolare, il sigillo perenne del nazionale dominio » per forza dovevano e devono incontrare resistenza da parte della minoranza tedesca. In più Tolomei stesso concedeva certe « deformazioni troppo goffe » come *Sibizzicron* per il castello *Sigmundskron*, poi sostituito da *Castel Firmiano*, e con *Ponte Adige* per l'abitato.

I due capitoli successivi si occupano dei nomi di persona; dal lato della derivazione seguono in genere la *Tiroler Namenkunde* del Finsterwalder (1978), dall'altro lato dei tentativi d'italianizzazione fascista. Notoriamente nella nostra area vanno distinti nomi di famiglia derivati da casolari (Hofnamen) da nomi di discendenza del tipo *Dilitz*, *De Litz* o *Caliezi* (< LUCIUS), *Deflorián*, *Schanún* e tanti altri ancora. Dai repertori di E. Lorenzi 1908, Cesarini Sforza 1914 (con riedizioni 1991 *sq.* di C. A. Mastrelli), di V. Pallabazzer (Fodom, Cadore) negli anni Ottanta e di P. Videsott (Marebbe, Badia) 2002, possiamo intravedere una transizione dal tipo patronimico alla indicazione di provenienza. Questi tipi non si potranno staccare dalle zone all'ovest e al sud dell'antico Tirolo dove si suol separare l'eredità contro zone con l'unico erede che mantiene il maso (Anerbenrecht). La situazione viene complicata dallo sovrapporsi della colonizzazione medievale nella forma del maso.

L'adattamento e l'incorporazione dei nomi di masi e/o di famiglia nelle scrivanie di Bressanone o Trento viene dimostrato dalle attestazioni storiche e varianti dei singoli nomi, oggi facilmente verificabile p. es. per *Rubatscher* (Videsott 2002, 249). Nel 1296 si scriveva accanto al locale *Rabascha*, *Ruatsch* anche *Rvazze*, *Ruatz*, derivato da \*ROVA „frana” (o eventualmente RIVU „rio”) tramite il suffisso peggiorativo -ACEU/-A; se l'attestazione si trova nel suo contesto, se lo scrivente e il posto di redazione sono noti, viene molto più facile spiegare perché si scriveva trent. *z* o *s*, *x* invece di ted. *t*sch o *sch*, *sh*, accanto alla tradizione ecclesiastica che usava anche a Bressanone di più in più *z* o *s*(*s*) per lad [č] o [š] con le correlate consonanti sonore. Le diverse grafie di *Fassa* danno la stessa impressione accanto al ted. *Eves*, *Évas* < \*evéiš < prelat. \*AVISIO (cfr. Plangg, *Mondo ladino* 29, 2005, 105). Toponimi tradotti provengono quasi sempre da ladini che vogliono motivare un nome; scrivani tedeschi ignari del ladino sottogiacente non sarebbero stati capaci di tradurre.

Ben altra cosa fu la sostituzione dei nomi di famiglia sudtirolesi tramite 'equivalenti' italiani lasciata alla pretesa « libera volontà della gente che portava tali nomi » [135]. In realtà era minacciato di punizione chi si opponeva al cambiamento proposto (*Auer*, *Wieser* → *Dalprato* e simili). Voglio risparmiare al lettore un florilegio delle traduzioni fatte alla scrivania da burocrati che si possono trovare nell'*Archivio per l'Alto Adige* (1934 e 1936; riedito 2003). Press'a poco 12.000 persone cambiato dovettero cambiare il loro nome ereditato e persino le iscrizioni sulle tombe. Solo nel 1972 una legge ha permesso il recupero del vecchio nome tedesco o ladino; nel frattempo il problema sembra risolto. Anche senza voler influire su nomi questi si dissociano non di rado nel corso della storia. Così il maso *Peraforáda* < PETRA FORATA (in ladino trasparente come nel tedesco *Hollenstein*), è stato trasformato in tedesco in *Pálfrader* e *Piffrader* quasi irriconoscibili, forse perché molto usato come nome di maso, di taverna e di confine linguistico (Val Badia). Viceversa il nome ted. *Holz knecht*, sulla base del mestiere, è reso nel 1636 con *Woschier*, *Boschier* (Kal. lad. 1915, 141).

Il capitolo finale sul 'feticista' (di nomi) Ettore Tolomei, per sbaglio una volta chiamato *Errore* [152], non si legge senza emozione da parte di chi abbia subito le conse-

guenze della sua azione. Nazionalista fondamentalista, impregnato di patriottismo sfociato nell'irredentismo che nella seconda metà dell'Ottocento regnava nelle province austriache di lingua italiana, lavorò come professore d'italiano all'estero (dal 1888-1900 a Tunigi, Saloniki, Izmir, Cairo). Nel 1905 acquistò un podere a Gleno, frazione di Montagna (e non di Egna!) sulla strada per la Val di Fiemme. Il suo zelo quasi religioso per un confine dell'Italia sul crinale delle Alpi (spartiacque) lo ha portato agli onori di senatore a vita, venerato da fascisti e altrettanto odiato dalla minoranza tedesca e ladina della nuova provincia. In quanto io conosca la situazione storica nel Tirolo non condivido l'impressione del Kramer che prima della Grande Guerra « la stragrande maggioranza della popolazione tedesca era ostile verso tutto ciò che era italiano » [154]. In questo caso sarebbe difficilmente spiegabile che tanti giovani Tirolesi studiavano al liceo di Rovereto (per imparare l'italiano), che tanti Trentini lavoravano nel Vorarlberg o alle ferrovie lungo l'Inn. Non solo i Ladini, ma la maggior parte dei Tirolesi intellettuali aveva almeno conoscenze dell'italiano, a giudicare dalle biblioteche di allora.

Nella Germania i problemi oltre il confine della Oder-Neiße hanno più importanza di quelli sull'Isarco e l'Adige che, invece, stanno più a cuore al Tirolese. Dopo decenni di esperienze e attività insieme ad amici Sudtirolesi e Trentini ho tutta la fiducia che un nazionalismo esagerato non abbia più ragion d'essere nella grande famiglia europea. Il libro del Kramer fornisce una grande quantità d'informazione dettagliata su un periodo tormentato della storia recente, anche di quella linguistica. Se qua e là ho fatto delle riserve, toccano un dettaglio oppure sono conseguenze nella vita quotidiana dell'Alto Adige, che ho potuto conoscere più da vicino e che divergono talvolta da quello che si legge.

Guntram PLANGG

### Indicazioni bibliografiche

- Besse, Maria, 2001. «Artifizielle und genuine toponymische Namenpaare in Südtirol», in: *Beiträge zur Namenforschung* 36, 299-334.
- DTA = Battisti, Carlo, 1936. *I nomi locali dell'Alta Venosta*, Firenze, Rinascimento del Libro.
- Elwert, Wilhelm Theodor, 1943. *Die Mundart des Fassa-Tals*, Heidelberg, Winter.
- Finsterwalder, Karl, 1990, 1995. *Tiroler Ortsnamenkunde*, 3 vol., Innsbruck, Wagner.
- Garobbio, A., 1941. *I principali toponimi della Rezia Curiense*, Milano.
- Kühebacher, Egon, 1991, 1995, 2000, *Die Ortsnamen Südtirols und ihre Geschichte*, 3 vol., Bozen, Athesia.
- Plangg, Guntram / Rampl, Gerhard / Klien, Robert, 2004. *Die Orts- und Flurnamen von Nauders*, Innsbruck, Universität.
- RN = Schorta, Andrea, 1964. *Rätisches Namenbuch*, vol. 2, *Etymologien*, Bern, Francke.
- Schneller, Christian, 1893, 1894, 1896. *Beiträge zur Ortsnamenkunde Tirols*, 3 vol., Innsbruck, Wagner.
- Vogt, Werner, 1970, 1972. *Vorarlberger Flurnamenbuch*, 2 vol., Bregenz, Landesmuseumsverein.

Francesco ZORZI MUAZZO, *Raccolta de' proverbii, detti, sentenze, parole e frasi veneziane, arricchita d'alcuni esempi ed istorielle*, a cura di Franco Crevatin, Costabissara (VI), Colla Editore, 2008, LXI + 1156 pagine.

Gli ultimi due anni sono stati particolarmente fecondi per gli studi veneziani e in particolare per la lessicografia di riferimento, a conclusione, dopo decenni di lavoro, di due grandi imprese, focalizzate su una distanza rispettiva d'un paio di secoli: la prima, relativa al secolo XVI e quindi al veneziano postmedievale, di Manlio Cortelazzo (da me recensita qui 72, 2008, 216-222) e la seconda di cui si riferisce ora, a cura di Franco Crevatin e specchio del veneziano settecentesco, premoderno per così dire, in realtà già moderno e in sostanza pervenuto come tale fino ai nostri giorni. Con ciò questa lessicografia, prima dell'avvento dei grandi repertori (Patriarchi 1775 e <sup>3</sup>1821; Boerio 1829, ma già 1821-25), compie un salto ragguardevole, dopo il primo assaggio di Elke Sallach, *Studien zum venezianischen Wortschatz des 15. und 16. Jahrhunderts*, Tübingen, Niemeyer, 1993 (che tuttavia non comprende più di 208 lemmi) e il *Vocabolario del veneziano di Carlo Goldoni* di Gianfranco Folena, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1993, che ci porta al '700 ma è collocato ad un livello letterario e si limita alla lingua di un singolo autore<sup>1</sup>. Il repertorio di Cortelazzo, *Dizionario veneziano della lingua e della cultura popolare nel XVI secolo*, Limena (PD), La Linea Editrice, 2007 consta invece d'almeno 11-12.000 lemmi raccolti da un numero molto vasto d'autori e di generi già editi e in varia misura commentati: una stima delle voci contenute nella *Raccolta* (stesa su 1.642 fogli, la cui successione è annotata in margine alle pagine del volume) è invece difficile anche perché esse ricorrono non di rado pure nelle perifrasi definitorie e nei dettagliati commenti e sarà resa possibile quindi solo dal preconizzato vocabolario muazziano (ad opera dello stesso Crevatin o d'una sua collaboratrice: gli apparati alludono ad entrambe le opzioni). Basti intanto, indicativamente, una rapida ricognizione dei tre repertori di riferimento, Cortelazzo, Crevatin e Boerio, condotta sulla lettera *B* della sola serie alfabetica, che nell'originale manoscritto di Muazzo occupa 116 fogli e che nelle corrispondenti pp. 90-168 di Crevatin raccoglie 715 lemmi contro i 961 delle pp. 125-244 di Cortelazzo e i 1.555 lemmi con la lettera *B* delle pp. 55-112 del Boerio.

Francesco Zorzi Muazzo, nato nel 1732, apparteneva alla nobiltà minore veneziana e quindi ad un ceto economicamente disagiato: dopo un'infanzia difficile e dopo aver ricevuto un'educazione scolastica di stampo umanistico a spese dello stato, intraprese, anche con l'appoggio del padrino, l'illustre Piero Gradenigo, la carriera delle cariche pubbliche, presto tuttavia compromessa dai suoi gravi vizi temperamentali, che lo fecero segregare con pubblica sentenza nell'isola di Santo Spirito dove, nella forzata quiete del convento, cominciò a scrivere («*per bizzarro capriccio e grillo*» ossia per puro istinto personale) la sua sterminata *Raccolta*, uno zibaldone in sostanza [xxiv] – va detto però di *Realien* ossia di nomi e luoghi, detti e ricordi, usi e costumi, insomma un'enciclopedia per quanto disordinata di Venezia e del veneziano. Liberato una prima volta, riprese la vita dissoluta di prima, costringendo il padre ad avanzare agli Inquisitori un'ulteriore richiesta di reclusione, seguita da un'altra liberazione ma, in tempi non lunghi, da un altro provvedimento restrittivo, supplicato stavolta dai religiosi di Santo Spirito, che alla fine del 1771 lo fece definitivamente relegare a San Servolo, dove esisteva (ed è esi-

<sup>1</sup> Lasciando da parte opere enciclopediche venezianeggianti come la *Tipocosmia* del Citolini (1561) o la *Piazza* del Garzoni (1585).

stato fino ad epoca recente) un ospedale per alienati: qui, il Muazzo rimase, salvo brevi periodi di remissione, fino alla sua morte nel 1776, a 44 anni non ancora compiuti e poco prima della fine della Serenissima. La raccolta [xv], sopravvissuta non si sa come al naufragio personale del suo estensore, è conservata presso l'Archivio di Stato di Venezia: riscoperta negli anni '60, durante il riordino dei materiali destinati a costituire la sezione di Storia Veneta dall'allora direttrice Maria Francesca Tiepolo, fu segnalata a Manlio Cortelazzo, professore di Dialettologia italiana a Padova, e da questi girata al giovane studioso veneziano Paolo Zolli, che immediatamente l'adottò per la sua tesi patavina di specializzazione. In questa tesi, pubblicata poi nelle Memorie dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti (Classe di Scienze Morali, 35, 2, 1971) col titolo *L'influsso francese sul veneziano del XVIII secolo*. Zolli si limitò però ad analizzare la componente francese del manoscritto in questione, fornendone tuttavia una presentazione generale<sup>2</sup>.

Da allora, stando al curatore, la *Raccolta* non è stata più oggetto di studi: eccezion fatta, va precisato, per l'isolato abbozzo di vocabolario presentato da Gianfranco Cavallin<sup>3</sup>, un saggio che si presentava con intenzioni ambiziose rimaste tuttavia senza seguito. Il manoscritto del Muazzo non è databile, se non per riferimenti interni, che ci rinviano agli anni 1767 e seguenti, epoca della seconda segregazione dell'autore a Santo Spirito: nel 1769, per la precisione il 22 settembre (il 1969 del testo editoriale, p. XIX è un evidente refuso), egli dichiara d'averne concluso una prima versione, costatagli un paio d'anni di lavoro. Per l'articolazione testuale, l'importante *Prefazione* [3-11], scritta forse nelle primissime fasi della stesura, è certo anteriore alla *Dedica*, fatta *Ad un Capitano Inglese X. X.*, che cela appena l'identità del Console cavalier Joseph Smith (subito poi nominato in testo), morto nel 1770: personalità illustre, ammirata dal Muazzo<sup>4</sup> e suo soccorritore, è probabile per impulso del padrino Pietro Gradenigo. La redazione, stesa come la dedica in un italiano non inappuntabile, fu fatta, come sottolinea il curatore, di getto e lavorando contemporaneamente a più lettere, lasciando presumibilmente dopo ogni voce degli spazi bianchi per accogliere ulteriori aggiunte (poi divenute disordinatamente sovrabbondanti).

La grafia, quanto più si procede, tanto più si fa confusa, al limite dell'illeggibilità specie nelle aggiunte interlineari. Si noti inoltre che i fogli dedicati alle singole lettere progressivamente calano, a causa – è dato supporre – delle sempre più precarie condizioni dell'autore: per darne un solo esempio, a fianco dei succitati 116 fogli della *B* stanno i 128 della *S* (compresa in Crevatin tra le pp. 932-1024, corrispondenti alle 1143-1349 di Cortelazzo e alle 590-727 del Boerio), cosa evidentemente poco compatibile con la rispettiva consistenza alfabetica. A detta dell'estensore, la *Raccolta* è «*distesa a modo d'alfabeto*» [10], ma è in realtà un autentico disordine alfabetico, complicato dal fatto che la sequenza irregolare dei lemmi è arricchita da giunte e integrazioni anche fuori lettera. La dichiarata ambizione del Muazzo era di costituire una sorta d'enciclopedia del

<sup>2</sup> P. Z., «La *Raccolta de' proverbii, detti, sentenze, parole e frasi veneziane* di F. Z. Muazzo», in: *Studi Veneziani* 11 (1969), 537-582.

<sup>3</sup> G. C., «Il dizionario veneto ricavato dal manoscritto inedito di F. Z. Muazzo», in: Cortelazzo, Manlio (ed.), *Guida ai dialetti veneti XV*, Padova, CLEUP, 1993, 47-77.

<sup>4</sup> E in tema d'inclinazioni politiche, estesa incondizionatamente all'Inghilterra, tratto che può parer strano in un conservatore semireazionario come lui, convinto denigratore della Francia e della Spagna, da contestuarsi tuttavia nelle specifiche caratteristiche della non monarchica Serenissima.

veneziano del '700 o per meglio dire della stessa Venezia: un repertorio quindi non solo lessicale (steso «*in Venetto dialetto*», come detto apertamente nella dedica) ma anche d'usi e costumi, mestieri e professioni, personaggi più o meno illustri, fatti di storia e di cronaca, di citazioni letterarie e d'autore, di riflessioni personali, infine anche un repertorio storico-toponomastico, in questo precorrendo sia pur disorganicamente le guide ottocentesche e avendo come punto di riferimento opere stesse della cultura veneziana, quali l'*Isolario* del Coronelli (1696; e più tardi della *Guida de' forestieri* dello stesso, 1724), pubblicato anch'esso [11] «*a foggia d'alfabetto*»; si veda l'esempio di «*Birri*» (mod. *i Biri*), tipico «*laberinto*» del tessuto urbano.

Sul motivo e sull'ideologia della *Raccolta* riferisce Crevatin [xxi-xxiv] nei commenti alla *Prefazione*: anche il veneziano, così noto e diffuso in letteratura (anche se al tempo non secondo il canone autorale fissato più tardi) deve avere il suo vocabolario, tanto più in ragione della sua vicinanza al toscano affermata da penne autorevoli come quella di Gasparo Gozzi<sup>5</sup> e comprovata da un controllo sistematico del *Vocabolario della Crusca* fatto dall'autore stesso [10]. Muazzo è ben consapevole che il veneziano non è una parlata minore ma ha dignità e funzione pubblica ed ufficiale, sostenute da un prestigio ed un uso che copre indifferentemente tutte le fasce sociali al punto di esporre al ridicolo colui che, stando a Venezia, non voglia avvalersene, anche e soprattutto in un pubblico contesto istituzionale, patriziale ed avvocatesco. Oggetto di questo repertorio è il veneziano 'civile', ivi incluse le varianti adriatiche e levantine, con sporadiche concessioni alle varietà dialettali di terraferma, evocate semmai con intento contrastivo, con attenzione ad una prospettiva diciamo pure sociolinguistica più che diatopico-dialettologica, vedi tra i tanti il caso di *freve* "febbre", che è propriamente cittadino, contro *fièvre*.

Il Muazzo dimostra un'attenzione viva anche ai linguaggi tecnici (quasi a precorrere i dizionari metodici sul modello dell'ottocentesco Carena), che formano la sostanza di tanti «*dizionarii, vocabolari o calepini*» [6], identificata nelle arti dell'orefice, del pistore ("fornaio"), del beccaio, del legnaiuolo e del muratore ed esemplificata nel prodotto immagine di Venezia, la gondola e nel suo artefice, lo *squerariol* "addetto alla squero o cantiere" o, a livello ufficiale, nello *stridar(e)* "pubblicare i nomi degli eletti alle pubbliche cariche", la cui omissione da parte d'un Cancelliere grande suscitò il riso dell'intero Maggior Consiglio. Di più, Muazzo si rammarica apertamente in esordio del fatto che alla moltitudine di strumenti lessicali d'ogni nazione e stato, propalati in ogni villa e borgo, non s'affianchi un decente strumento di tal fatta dedicato al veneziano, recriminando anche su una sua recente e casuale esperienza a proposito d'un «*libricciuolo*» in cui sono raccolti i migliori modi e frasi di città di Milano: né il testo né il curatore aggiungono chiarimenti ma è probabile che l'autore alluda all'operetta di Giovanni Capis, *El Varon milanese de la lengua de Milan*, 1606, più volte ristampato da Ignazio Albani e comprendente 540 parole con 184 etimi dialettali<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Punto di riferimento dell'autore, insieme con Folengo e Baffo, mentre più contenuto è l'apprezzamento di Goldoni, pur «*già non mai abbastanza lodato*» (p. 5), che «*non sdegnò spesse fiate di servirsi di molti modi veneti semplicemente messi e sparsi qua e là per le sue commedie*», non riconosciuto dunque a quanto sembra come scrittore *in toto* veneziano.

<sup>6</sup> Cfr. M. Cortelazzo, *I dialetti e la dialettologia in Italia (fino al 1800)*, Tübingen, Narr, 1980, 87; G. C. Lepschy, «*Una fonologia milanese del 1606: il Prissian da Milan della parnonzia Milanese*», in: *L'Italia Dialettale* 28 (1965), 143-180 e G. Presa, «*Sul Varon Milanese di Giovanni Capis*», in: *Rendiconti dell'Istituto Lombardo* 110 (1975), 259-271.

L'argomento più forte – e più ingenuo – addotto dal Muazzo riguarda il corrispondente toscano del veneziano *bigollo* “bìlico, arconcello”,

« che è quel bastone curvo, il quale posto a traverso degl'omeni < sic! omeri > a guisa di due bisaccie adoperano i facchini quando vanno ne' pozzi delle città comuni ad attigner l'acqua per il bisogno delle case, ove nell'estreme parti attaccano a due uncini due secchie di rame penzoloni »,

del quale nessun inquisito sa dargli ragione e che non si trova nella Crusca. *Pour cause*, va detto, dato che lo strumento in questione è tipico della cultura materiale dell'Italia cisalpina e poco conosciuto oltre il crinale appenninico, come mostrano i dati geolinguistici (AIS 965Cp)<sup>7</sup>. Del resto, la curiosità del Muazzo era stata finalmente soddisfatta da un dotto gesuita veneziano, che un giorno gli aveva esibito il « calepino francese » Veneroni, limitantesi alla glossa del corrispondente francese con *bigollo*, parola veneziana (col che il vocabolarista stesso mostrava la difficoltà a reperirne un equivalente 'italiano'): cfr. in effetti Veneroni 1681. Nella lessicografia italiana in senso lato, il DEI 517 riporta la voce, rinviando alla *Tipocosmia* di Citolini (1517), il Tommaseo-Bellini e il Battaglia (GDLI) la registrano dandone soltanto la definizione, mentre De Mauro (GRADIt) la data 1863; nella lessicografia dialettale, lo fa in contemporanea al Muazzo il Patriarchi (1775) con *bigòllo* “arconcello da some”.

In termini geolinguistici, *bigollo* è una chiave lessicale importante perché componente d'una tipica tripartizione dell'area veneta. Dai dati di AIS 965Cp e LEI 5, 1535s.; 1545 s. *bĪGA* si traggono infatti l'isolato senese antico *bigollo* “arconcello” (ante 1313, Angiolieri)<sup>8</sup>, it. ~ (1919, Linati), *bicollo* (1561, Citolini, TB - Oudin 1643), tipo da inquadrare in un'area specialmente veneta e ladino-veneta<sup>9</sup>: veneta centrale, s'intende, estesa al trentino or., a parte del veneto trevigiano e bellunese, ladino-veneto (agordino) e cadorino-amezzano, al litorale veneto-friulano (Grado), infine al veneziano, dove *bigòlo* data dal 1534<sup>10</sup>. Ad esso si contrappongono il veneto sett. (feltrino-bellunese) 'θempədón', LEI 9, 1568-1580 < prelat. \*CAMB-/\*CAMP-/\*GAMB-/\*GAMP-, diffuso in Tren-

<sup>7</sup> In termini culturali, va tenuta presente l'ipotesi di G. B. Pellegrini, *Saggi di linguistica italiana*, Torino, Boringhieri, 1975, 401-2 di un'origine germanica di questo sistema di portatura a bilancino: muovendo da un'osservazione di M. Alvar per cui è « mediterraneo il sistema di portare oggetti sulla testa [...], mentre l'uso di un asse o bastone dal quale pendono i pesi è tipico degli Slavi (di qui passò ai Romani) e dei popoli germanici del Nord », Pellegrini suppone in effetti un influsso longobardo, diffusosi soltanto nell'Italia settentrionale e in alcuni punti della Toscana, che trova precisi riscontri areali ed ergologici nella nota assunzione di P. Scheuermeier, *Il lavoro dei contadini. I-II*, Milano, Longanesi, 1980, 304 che « nelle Alpi, eldorado degli arnesi di portatura, è orgoglio dell'uomo forte di portare pesi enormi; nella pianura e nell'Italia peninsulare non piace tanto all'uomo di portare, ma si cerca di trasportare pesi su veicoli o a schiena d'asino ».

<sup>8</sup> Dove il tipo sarà penetrato tramite l'Appennino orientale dall'area emiliano-romagnola.

<sup>9</sup> Ad eccezione dell'isolato ligure or. (Val Graveglia) *bidúlo*.

<sup>10</sup> Il rinvio a *bĪGA* (< \**biiuga*) “tiro, timone, sbarra” + *ŪLLU*, ossia “doppia aggiogatura”, proposto dalla stesso Crevatin, rinnova la soluzione tradizionale di \**BICŌLLU*, dato che qui *cōllum* può essere stato immesso per il senso di “involto, carico (che si porta sul collo)”, comportando secondariamente l'apertura della vocale tonica, -òl(l)o.



tino (Val Lagarina), ladino-fiammazzo, ladino atesino livinalese, Fassano, con Cadore e Comèlico, friulano occ. montano e prealpino da un lato<sup>11</sup> e dall'altro il veneto merid. (polesano) 'bàsolo' < BAIŪLUS "portatore" (REW 886, 888), che concorda col lig. Oltregiogo e col lunigianese attraverso tutta la Cisalpina ed adiacenze (Ticino), cfr. in particolare nel contorno veneto trent.occ. (Tiarno di Sotto), or. (Levico), nel mantovano e nel ferrarese.

Prima di tornare ai contenuti lessicali, ricordo gli essenziali cenni di Crevatin su grafia e scrittura [xx-xxi], sostanzialmente ispirate ai modelli veneziani: *zè, sé* [ze] "è" è uniformato in *zè* (d'altronde *sé* [se] "siete"), ma lo scarto più notevole è dato dall'uso che il Muazzo fa di <(g)g(i)> per <(c)c(i)>, cfr. *burgiello* "burchiello", indistinto dunque da *bagaggio* "bagaglio", *boggio* [bo'dʒio] "bollito", e ancora *fottiggia* "vinello", *gettine* "chietine, bigotte" [139], *giaccolon* "chiacchierone", *giamar*, *giappo*, *giaro*, *maggià*, *Mandraggio* [136] "Mandrachio, darsena" [man'draʃo], *potaggio* "guazzetto, fanghi-glia; cosa mal fatta", *sbigia* ['zbiʃa] "graspia, vin piccolo; vinello" ecc., ma *viccio* "vice", con metaplasmo; da notare *tragetti* [10] a fronte della grafia corrente *traghetto*, con pronuncia velare [tra'geto].

A Muazzo stesso si debbono osservazioni esplicite in argomento, cfr. in P 13 [xxxvii, 783] «*paggia, pronuncià fraccà* <"premuta, pigiato": non sfugga l'anticipazione empirica del moderno concetto articolatorio di affricata!>, *zè l'istesso che manestra*»: non si tratta beninteso di *pag(g)ia* "paglia" bensì di \**pacia* ossia *paccia*, forse variante di *pazza* "minestra (di pane?)" – da me discusso altrove insieme con *acqua pazza*, *panzana* e *panzanella*, di cui andrebbero chiariti i rapporti con *paciar* "pacchiare, mangiare in fretta e con ingordigia" e derivati (riferimento del curatore alla nota 123) – *pachiugo* [pa'ʃugo] "mollone, poltiglia" ecc.

Un commento lo merita anche *Chichibbio* (B 98) [159] «*Quando sul fogher le pignatte o la graella giappa fogo se dise: "Sior cogo Chichibbio, tiré indrio la graella che la se brusa"*», dove il pensiero corre immediatamente alla novella boccaccesca del cuoco Chichibio (soggetto veneziano e caratterizzato nel testo come venetofono!) e la gru (*Decameron* VI, 4): un usitato (sopran)nome sembra, di cui Lovarini (1939) propose il collegamento con l'onomatopeico *cicibio*, verso del fringuello, e Vidossich (1940) segnalò vari esempi anche in funzione allusiva, nel senso di "buono a nulla, minchione", "cervello di fringuello" (così nell'edizione branchiana del 1960, 717 nota 5). Già Pellegrini<sup>12</sup> aveva raccolto un *chichibio bergamasco* (!) nella commedia *Las Spagnolàs* dello stesso Calmo (1549), di cui dà ora conferma con sei esempi, tutti nel senso di "sciocco, minchione", il recente repertorio di Cortelazzo<sup>13</sup>, che lo retrodata anche al 1531 (Lattanzio). È utile ricordare in ogni caso che la pronuncia corrente e scolastica di *Cichibio* [ki'kibjo] viene facilmente smentita dalla tradizione grafica, perdurata fino al Boerio ed oltre, di <ch(i)> = /ʃ/ che parla infatti in favore d'un \**Cicibio* [ʃiʃi'bio], vedi sempre in

<sup>11</sup> La base proposta \*CAMB- in relazione ad un gall. \*CAMBO- "ricurvo" non s'attaglia tuttavia pienamente a questo sottotipo (nonostante i tentativi di spiegarlo tramite *ciampa* "zampa"), che richiede piuttosto una vocale anteriore, quindi un ie. \*(S)KEMP- > \*CEMP-IT-ŌNE.

<sup>12</sup> «Postille a *Il Saltuzza* di A. Calmo», in: *Atti dell'Istituto Veneto di SS. LL. AA CXIX* (1960-61), 7 nota 16 (ora in *Studi di dialettologia e filologia veneta*, Pisa, Pacini, 1977, 449).

<sup>13</sup> *Dizionario veneziano della lingua cit.*, 338.

Boerio *chichì* ossia *cici* “cicaleccio, cicalamento rumoroso e confuso”, noto anche nel modo di dire (là non riportato) (*far*) *cici cocò*, mentre meno chiaro è il secondo componente *bio* (grido di richiamo?), che non separerei in ogni caso da *cicisbeo*, *ciucibeo* (secc. XVI-XVII), venez. *chichisbeo* “cavalier servente, vagheggino, damerino”, in cui lo Spitzer volle vedere una specifica onomatopea ma che ciononostante in sostanza resta vago (DELI, 337).

Per il resto, < r > e < n > risultano spesso indistinguibili, cfr. *Ancoreta* [98] che sarà *Anconeta*, valutativo del noto grecismo *ancona* “edicola, immagine sacra” e lo stesso citato *omeni* per *omeri* della *Prefazione* [5]; frequenti (e improprie) le geminate, soprattutto nelle sonanti, cfr. *borrin*, *buziarro* ( propr. *busièr* “bugiardo”), *smarra* “malinconia, paturnia”, *golla* ecc. Quanto infine ai contenuti [xxx], è facile ovviamente incorrere in arcaismi di vario genere, come *per* (mod. *par*), *debotto* (mod. *dobòto* “di botto, subito”), *broggio* “concorso alle cariche pubbliche”, *zener*, *frever*. A questi esempi si possono aggiungere a titolo esemplificativo *bancali* pl. [110] “capi di confraternita laica o religiosa”, oggi comunemente usato anche nell’italiano locale per “capi e dirigenti della cooperativa dei gondolieri”, *nonzolo* “sacrestano” [108] traducevole del tosc. *becchino*, *bisatto femminile* “anguilla di fiume”, *furatola* “botteguccia, bettola” e *fentisso* “pigro, ozioso” [523], connesso con l’*enfentiço* del *Paduanus* nella tenzone dei tre veneti (1320 circa) e dalla stessa storia dell’it. *infingardo*, *gattolo* [166] “smaltitoio”, di cui ho proposto proprio nella succitata recensione a Cortelazzo [218-219] la derivazione da AQUA (\*AQUATTÛLU-), *far la disputa* [478] “sostenere l’esame di catechismo”<sup>14</sup>, *pelà de risi* “riso pilaf”, versione veneziana del *pilao* noto dal Della Valle (1617); ancora [93] (s. v. *bogianna*) *scaranze* pl. “pesce minuto e conciato d’infima qualità originario del lago di Scutari”, da correggere in *scoranze*. Si tratta comunque d’un lessico assolutamente genuino, che fino a qualche decennio fa si coglieva normalmente (e integralmente) sulla bocca dei Veneziani e che in buona parte (e in certi strati, di ceto sociale o d’età) si coglie tutt’oggi.

Mi limito perciò, in conclusione, sempre riguardo alla lettera *B* e prendendo a campione le pagine 90-100 dell’edizione di Crevatin, ad una breve indagine sulla consistenza lessicale del Muazzo comparata col precedente Cortelazzo (= C) e il susseguente Boerio (= B), indagine che ha dato in 169 lemmi risultati contrastanti tra le specifiche relative (un pur ricco lessico estratto da testi quello del veneziano cinquecentesco, un vocabolario vero e proprio il secondo).

Le concordanze col primo sono in effetti poche: *babbio(ne)*, *battaggia* (non in B), *bestiol*, *buttemme*, alla lettera “buttatemi” nel senso di “sbarcatemi, smontatemi” (non in B), mentre fanno un certo effetto le discordanze con entrambi i termini di confronto, *barcariolesco*, *battisterio*, *bonus vir de civitate*, *bosa* “occasione”, *broccardo*, (*matto*) *brombanna*<sup>15</sup>, *burri burri*, *busignar* (B *busnar*), *bustariol*, *buttar el tamiso in ghetto*, (*laurano*) *nabuziggio* (va con *busichio* “ginepro” in B?).

<sup>14</sup> La *desputa* ossia “disputa” con accento piano è termine vulgato, cfr. la *Pregantola dei Anzignanoti a San Pangrazio* (1871) di Domenico Pittarini (l’ultimo dei “pavani” com’è stato detto), dove s’implora (vv. 37-8) dal nuovo parroco, tra le altre qualità, « che com se dese < “come si deve, si confà” >, el ghe la meta tuta l a spegar el vandelo e la desputa » (cito da Domenico Pittarini, *Laude a Molvena e altre poesie in lingua rustica*, a cura di Fernando Bandini, Vicenza, Neri Pozza, 1980, 28).

<sup>15</sup> Espressione isolata che Crevatin 100 nota 115 ricollega credo a ragione alle *Masche-*

Discordano da C (ma non da B) *baronesso, barca de Padoa, bruna* “pelle”, *batter i stefani* e le poche concordanze totali paiono *boccal lattesin* ossia “celestino”, *bolzetta, bolzo, bul(l)io* (in C alternante con *bul(l)e*, forse variante primaria)<sup>16</sup>.

La convergenza esclusiva con B è soverchiante :

*Babilonia, bacil, ba(d)essa, badial, bagaggio, balsa, balcon, balconada de bottega, baldona, ballarin(a), ballottina, balsamo, banco (del Ziro), bandiera, bao bao sette (babbao, bis), bagiggi semenzine, bagolo, bagolar, balordo, banda, baracocollo, baraonda, barattar, barba, barbier, barbottar, barbuzzo, bardassa, barella, barisello, barrar, basar, basta che, bastardo, bastaso, bastion, batter, batter becco, battibuggio, battifogo (bis), battoggio, battua, baul da campagna, bautta, -in, bava ;*

*beata ... , beccar, berecchin, berlina, berro (ton(n)i) “sedere” (gerg.), bertoella, bestemmiar, bevanda, bevaor, bezzo (matto) ;*

*bibbia, -oso, bicchignol, bicocca, bigollo, bigonzo, bisatto (femenale), bisbettico, bicolarse, biscotto, -ar, bisegar, biso ..., bisogna, blò (!) ;*

*boaro, bocca de calle, bocca del stomego, boccasin, bocchè, boccolo, bocconsin curà, bodolo, -etto, boggio, bogianna, bognon, Boldo “Ubaldo”<sup>17</sup>, boldon, bollin, bolzer, bombaggi, bonazza, bonigolo, bordo, borondolar, bossolo, bota “botte”, botta, botta e risposta, bottarga, bozzolo ;*

*bragoni, brazzar (stato, partio), braccio, brazzoler, breviarior, briccola, briccon, brittola, -in, brocca (bis), broccolo roman, brollo, brombola, brontolar, brovar, broza “crosta”, brosa (rosada) “brina, rugiada”, brun brun, bruo, -etto, bruscar (bis), bruschin, bruso, brustolin ;*

*buccolo, búdela, buello, buffo, buganza, bulegar, buora, buratta, -aora, burella, burgio, busa, busillis, buttar, buttar malamente (bis), buziar(r)o.*

Alberto ZAMBONI

---

rate di G. C. Croce (Venezia, 1603), dove figura una poesia intitolata *I facchini della val brombana* ossia *Brembana*, nella montagna bergamasca, ed alla nota percezione del bergamasco nell’ambiente veneziano.

<sup>16</sup> Attestato secondo il DELI intorno alla metà del ’500 nel senese P. Nelli e di larga diffusione dialettale, ma d’etimo tuttavia incerto: cfr. da ultimo F. Albano Leoni, « Breve storia della parola *bullo* », in: *ZrP* 122 (2006), 706-24.

<sup>17</sup> Da notare anche *Rasmo* o *Ràzemo* (p. 98), forma passata di *Sant’Erasmus* (isola della laguna), che sta pure in B ma con grafia *San Razèmo*: l’adattamento è quello di *spàsemo* “spasimo” in luogo di *spasmo*, però *spìsima*; it. *fisima, fantasima* f.

## Ibéroromania

Joan VENY, *Petit Atlas Lingüístic del Domini Català. Volum I*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 2007, 182 páginas<sup>1</sup>.

Dentro del ámbito románico, el catalán es una de las lenguas que ha sido objeto de un mayor número de proyectos geolingüísticos de alcance general. El primero de ellos fue el *Atlas Lingüístic de Catalunya* (ALC) de Antoni Griera, cuya redacción, emprendida en 1923, se vio truncada por la guerra civil española. Gracias a las encuestas efectuadas en una segunda etapa (1962-1964) por Antoni Pladevall, la obra pudo completarse y se publicó, por fin, en 1964 en ocho volúmenes, en lugar de los diez inicialmente previstos. El segundo se enmarca en el *Atlas Lingüístico de la Península Ibérica* (ALPI) de Tomás Navarro Tomás, que contó con la inestimable colaboración de Francesc de B. Moll y de Manuel Sanchis Guarner en lo concerniente a los trabajos de campo llevados a cabo en 96 poblaciones del dominio catalán. La elaboración del ALPI, que se había iniciado en 1931, fue también interrumpida por la guerra y aunque más tarde, en 1947, se reanudaron las encuestas, solo se llegó a publicar un tomo, en el año 1962. Habrá que esperar a finales de 2001 para poder tener entre las manos la primera entrega de una tercera empresa de esta naturaleza consagrada a este espacio lingüístico, el *Atlas Lingüístic del Domini Català* (ALDC) de Joan Veny i Lúdia Pons i Griera, del que ya han aparecido tres de los nueve volúmenes anunciados.

La obra que aquí reseñamos constituye el tomo primero de la versión reducida del ALDC que, como apunta su autor en la parte introductoria [8], se está realizando a la par que el atlas integral. En este mismo capítulo, Veny explica la razón de ser de la publicación:

El meu propòsit és de presentar el *Petit Atlas Lingüístic del Domini Català* com un atlas amb mapes de síntesi, enriquit amb comentaris lingüístics, sense aprofundiments d'alta filologia, però bastit sobre una base de rigor científic, de consulta còmoda, destinat a universitaris, alumnes de batxillerat i diletants de la llengua [8].

El *Petit Atlas* (PALDC) se abre, así, con una «Presentació», que incluye una breve introducción [7-9], unas páginas dedicadas a las convenciones gráficas utilizadas, desglosadas en signos fonéticos y abreviaturas [10-12], y la relación de los puntos de encuesta elegidos por orden numérico y alfabético [13-15].

La segunda parte, «Mapes», se divide en dos secciones. La primera de ellas [19-32] contiene seis mapas introductorios relativos a ámbitos diversos. La serie se inicia con la carta que recoge las 190 localidades (desde Salses, en el Rosellón, hasta Guardamar, en Alicante) que se han seleccionado como puntos de encuesta, a la que sigue un mapa comarcal. A continuación, figura cartografiada la clasificación dialectal del catalán, precedida de una sintética, pero completa, descripción de cada una de las variantes que conforman esta lengua. Los tres mapas siguientes representan la organización territorial eclesiástica tradicional, así como las actuales divisiones diocesana y político-administrativa.

<sup>1</sup> Existe una primera reimpresión corregida de noviembre de 2008.

El tercer capítulo [33-150] comprende una serie de 104 mapas lingüísticos que se inicia con un mapa comparativo entre el catalán y las lenguas vecinas (castellano, aragonés y occitano). Los demás se distribuyen en cuatro apartados: fonética [37-74], fonosintaxis [75-78], morfología [79-81] y léxico [8-150], aunque ya Veny precisa en la introducción [9] que no se trata de compartimentos estancos y que ciertos mapas participan de más de un criterio. La sección dedicada a fenómenos de tipo léxico, de igual modo que el respectivo tomo del *Atlas Lingüístic*, está centrada exclusivamente en el campo semántico del cuerpo humano y de las enfermedades.

Como nos lo advierte el autor, los enunciados de los mapas se han elegido en función de su interés lingüístico y de su variación [9]. En lo que atañe a su estructura, los mapas van numerados y están encabezados por el título del enunciado (con la referencia del mapa correspondiente del ALDC entre paréntesis) y un conciso comentario lingüístico.

Dado que los fenómenos cartografiados son, en su gran mayoría, de naturaleza fonética (35 mapas) o léxica (66 mapas), es lógico que las observaciones que los acompañan aludan sobre todo a estos aspectos. Así, son numerosos los comentarios que resaltan la variación fonética de la lengua, como, por citar algunos ejemplos, la diferenciación o no de [o]/[u] átonas [mapa 5], la pronunciación labiodental de [v] [mapa 12] o el mantenimiento o no de la *-r* final de los infinitivos [mapa 28]. Por lo que respecta al léxico, no solo se proporcionan datos etimológicos o relativos a la fonética histórica de las palabras reseñadas, sino que se indican los geosinónimos más frecuentes y se comentan, asimismo, los mecanismos que explican algunas extensiones semánticas de denominaciones dialectales.

Completan este manejable volumen una bibliografía fundamental [151-155], un glosario de los términos lingüísticos utilizados en los comentarios [157-164] y, por último, un índice alfabético de todos los vocablos que aparecen en los textos – palabras catalanas, préstamos y étimos –, con remisión al mapa correspondiente [165-180].

Nos encontramos, en definitiva, ante un valioso material que permite abordar de forma clara y didáctica la dialectología del catalán, al tiempo que familiariza al lector no especialista con algunas nociones básicas de la terminología lingüística. Se trata, sin duda, de un excelente muestrario de lo que se expone con detalle en el «gran» *Atlas Lingüístic del Domini Català* que esperamos ver pronto culminado.

Clara CURELL

Johannes KABATEK (ed.), *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico. Nuevas perspectivas desde las tradiciones discursivas*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert (Lingüística Iberoamericana, vol. 31), 2008, 276 páginas.

La obra reseñada recoge trabajos leídos en una reunión que tuvo lugar en Tubinga en 2005. Son presentados en una «Introducción» que redacta Johannes Kabatek, uno de los investigadores que con mayor brillantez ha defendido la utilización de la noción de «tradición discursiva» en la construcción de la historia de la lengua (Kabatek 2001, 2005).

En este prólogo, Kabatek define el estudio de las tradiciones discursivas como un paradigma científico novedoso y productivo. Los textos tienen historia y esa historia es relevante a la hora de hablar o de escribir y, por tanto, ha de ser tomada en consideración por el investigador de la lengua. El editor presenta el desarrollo de la noción de tradiciones discursivas a partir de la distinción coseriana de tres niveles lingüísticos: el del hablar, el nivel histórico de la lengua y el nivel individual del texto, si bien precisando que los textos tienen también una tradición o «segunda historicidad» en cuanto que se realizan remitiendo a otros textos ya producidos, al acervo cultural o a la memoria discursiva [9]. Los estudios sobre tradiciones discursivas se inscriben, según Kabatek, en la lingüística que evita «un monolitismo que parte del supuesto de la existencia de una – y una sola – gramática representativa de cada lengua y cada época» [8]. Especialmente, y con razón, el profesor de Tubinga pone en guardia ante el hecho de que para la lingüística de corpus, «la variación textual no es más que un problema de cantidad y que, a partir de cierto tamaño, la variación se esfuma en la nada del ‘ruido’ estadísticamente irrelevante» [8].

Los autores de los diferentes trabajos que forman la obra, todos ellos experimentados historiadores de la lengua, se plantean cómo determinados cambios (sobre todo sintácticos) que tienen lugar en la evolución del español pueden ser descritos en virtud de las distintas tradiciones discursivas en que se producen o si, al menos, la noción de tradición discursiva puede contribuir a dar cuenta de ellos. En el libro aparecen tres tipos de artículos: unos que tratan de cuestiones generales relativas a los cambios lingüísticos, otros que procuran identificar tradiciones discursivas concretas y, finalmente, los que pretenden utilizar el concepto de tradición discursiva para explicar ciertas evoluciones del español.

En el primer estudio, «Gramaticalización, género discursivo y otras variables en la difusión del cambio sintáctico», Concepción Company Company plantea algunos factores que determinan el cambio gramatical. Identifica seis variables diferentes: la profundidad histórica o antigüedad del cambio, la acomodación a los moldes fónicos existentes, la frecuencia de empleo, la categoría gramatical, las variables sociales y, por último, el género textual o tradición discursiva. Se trata de factores que, sin duda, actúan en los cambios gramaticales, aunque no es improbable que intervengan otros adicionales como el calco de otras lenguas o la presión sociopragmática, a los que aluden precisamente algunos de los trabajos posteriores de la compilación que comentamos.

Company examina el proceso de gramaticalización de *hombre* como marca de sujeto indeterminado o impersonal. Esta gramaticalización solo fue productiva en castellano en el género sapiencial, frente a otros textos narrativos o jurídicos. Algo semejante sucede

con la gramaticalización de los adverbios en *-mente*, más frecuentes en ciertos géneros, los históricos en el siglo XIII, mientras que es más abundante en los textos sapienciales del s. XIV. Esa distribución lleva a la autora a preguntarse por el género de ciertas obras como la *General Estoria* y a poner en primer plano las dificultades que encuentra para definir un género o tradición discursiva.

Company examina la extensión de una innovación desde un determinado género textual a la totalidad de la lengua. Tal generalización es descrita por la autora como parte del proceso de convencionalización. Sin embargo, sería importante estudiar si la convencionalización ya ha tenido lugar en el género en cuestión y, en tal caso, cuáles son los mecanismos de difusión a la totalidad de la lengua. También sería de interés mostrar cómo una innovación que se difunde dentro de una tradición discursiva puede pasar a otras diferentes mediante mecanismos de extensión que no deben de diferir sustancialmente de los que se han descrito para dar cuenta de la difusión de un cambio entre diversos grupos sociales.

Por otra parte, explicar la desaparición de una construcción, en este caso el empleo de *hombre* en la formulación del sujeto indeterminado o general, simplemente por el hecho de que «cuando se transforma la tradición discursiva sapiencial en los Siglos de Oro, se debieron reconfigurar también los discursos gramaticales propios de esa tradición» [42] constituye una explicación claramente circular, a no ser que se pretenda únicamente establecer la fecha del fenómeno.

Problemas en cierta medida semejantes son los planteados por Peter Koch en el capítulo titulado «Tradiciones discursivas y cambio lingüístico: el ejemplo del tratamiento *'vuestra merced'* en español». En el nivel del conocimiento lingüístico Koch incluye, tanto el dominio de la lengua histórica particular, como el de las tradiciones discursivas. Pone ejemplos de cómo la novela, el editorial, el chiste o diferentes tipos de actos lingüísticos suponen el dominio de esas tradiciones. Desde la distinción, también coseriana, entre innovación y adopción, Koch sostiene que una innovación se difunde en el discurso de los hablantes y es posteriormente codificada en forma de regla que se integra en una tradición discursiva.

En el ejemplo concreto elegido para su investigación, el autor muestra cómo la «filia-ción discursiva diplomática occidental» es decisiva en la introducción de las fórmulas de tratamiento mediante abstractos de cualidad. Koch reinterpreta la descripción que había hecho Ly (1981) según la cual, *vuestra merced* se utiliza hasta el siglo XVI para intensificar la distancia entre interlocutores, pero solo en el «discurso» en sentido guillaumista, sin quedar integrado en la lengua. Para Koch, los empleos de *vuestra merced*, que la citada autora considera afectivos, serían de carácter retórico y pragmático. Y tales empleos retóricos y pragmáticos quedan fijados en una tradición discursiva. De esta suerte, propone la existencia de un nivel intermedio entre «discurso» y lengua constituido por las tradiciones discursivas, nivel que incluye las reglas discursivas como habitualizaciones de lo retórico-pragmático, que no afectan a las reglas puramente idiomáticas. La diacronía de *vuestra merced* que había comenzado como una innovación en una tradición discursiva, la diplomática en latín, pasa a otras tradiciones, en este caso del español. En una primera etapa, todavía su empleo discursivo tiene un carácter retórico-pragmático, pero posteriormente se pierde la motivación pragmática, a la vez que *vuestra merced* se difunde en otras tradiciones hasta generalizarse y entrar en la lengua. Parece, pues, que en la interpretación de Koch los contenidos de las tradiciones

discursivas pueden ser interpretados como localizados en un nivel intermedio entre el discurso individual y la lengua histórica. En esta línea cabe suponer que las tradiciones discursivas suponen conjuntos de especificaciones (las que Koch considera de carácter retórico y pragmático).

Koch propone de esta manera, una solución para dar cuenta del proceso de adopción de los cambios en la que las tradiciones discursivas ocupan esa posición de intermediario con respecto a las innovaciones, si bien en ellas la innovación está todavía vinculada a una marca pragmático-retórica. Cabría plantearse, no obstante, la existencia de tradiciones discursivas en las que una precisa innovación hubiera perdido ya todo rasgo pragmático-retórico, es decir, que se hubiera ya convencionalizado, aunque para el conjunto de la lengua histórica, esa novedad aún estuviera caracterizada como propia de un tipo discursivo específico. En tal caso los mecanismos de difusión serían algo diferentes.

Rafael Cano en el capítulo tercero, «Los gramáticos españoles del Siglo de Oro: ¿Tradición discursiva, lengua especial...?», se plantea cómo se escribieron las gramáticas del Siglo de Oro, cuáles eran las técnicas descriptivas, expositivas y argumentativas empleadas por sus autores y si cabe considerar que configuraban una tradición discursiva específica.

Para Rafael Cano, Alfonso de Palencia y Nebrija fueron los grandes responsables de la introducción de «cultismos gramaticales». Sin embargo, no hay que olvidar que el comportamiento de Nebrija en la *Gramática Castellana* con respecto a la introducción de cultismos es algo diferente de lo que resulta habitual en otras obras, pues en general suele traducir sus términos técnicos, tal como también se hacía mucho antes en las obras alfonsíes.

En relación con la sintaxis, Cano analiza distintos rasgos (frecuencia de hipotaxis, uso de conectores de todo tipo, deícticos, adverbios de relación, etc.) así como la mayor o menor extensión de los párrafos, y encuentra diferencias entre los prólogos de las gramáticas (siempre más retóricos) y lo que sucede en las partes expositivas. El autor identifica ciertas constantes: preferencias sintácticas en la conexión supraoracional, en las actitudes discursivas adoptadas por los sujetos enunciadores, en la terminología, etc. Es verdad que hay diferencias entre unas obras y otras, pero todos los textos tienen todos un «aire de familia».

En el fondo, el artículo de Cano presenta el problema de identificar tradiciones discursivas y diferenciarlas de lo que son tradiciones culturales o técnicas. Es evidente que los gramáticos españoles del Siglo de Oro redactan sus obras siguiendo pautas comunes en la terminología, en los procedimientos de descripción, en los modos de prueba y de ejemplificación. Es más, tal como ha estudiado frecuentemente la historiografía lingüística, los vínculos entre unas obras y otras no solo se descubren en la materia tratada, sino también en la terminología, en los ejemplos o la estructuración de los datos.

Esencialmente vemos dos importantes problemas en lo estudiado por Cano. De una parte, tal como expresamente lo señala el autor, el de la inserción de estos textos gramaticales en tradiciones discursivas más amplias como la prosa didáctica o científica de la misma época. De otro lado, probablemente habría que diferenciar con claridad los elementos de un texto que son consecuencia de su pertenencia a una tradición científica o técnica, por ejemplo, la terminología, las clasificaciones de los componentes descritos, los métodos de argumentación y de ejemplificación, etc. y frente a todo ello, lo que corresponde a la tradición discursiva, que, además, puede cambiar a lo largo de la his-



toria dentro de la misma disciplina científica. En este ámbito entrarían elementos como los procedimientos de aserción, las estrategias de discusión o la presencia más o menos patente del sujeto de la enunciación, etc., tal como ha sido estudiado en otros ámbitos por Gunnarson 1997, entre otros.

El tercer capítulo, «Apuntes para una caracterización de la morfosintaxis de los textos bíblicos medievales en castellano» ha sido redactado por Andrés-Enrique Arias. En él se presenta la configuración de una tradición discursiva en Castilla en la primera mitad del siglo XIII, la que tuvo lugar mediante la traducción de textos bíblicos. Aunque la Biblia incluye textos de muy variada tipología, las traducciones parecen presentar rasgos comunes. Arias en la versión del *Libro de Isaías*, en la *Fazienda de Ultramar*, en el códice E6, escrito en torno a 1250, y en la *General Estoria* encuentra rasgos que se repiten con frecuencia: coordinadas reiteradas mediante *e*, ausencia de estilo indirecto, calcos del infinitivo absoluto hebreo de forma adverbial para reforzar un verbo no finito (*llorando non llorarás*), frases preposicionales que sustituyen a los adjetivos, la conjunción *si* en la introducción de preguntas retóricas incluso en estilo directo, etc.

Naturalmente, todos estas características son resultado de una traducción muy literal o incluso del calco del hebreo. Pero además, las traducciones también muestran rasgos que son comunes con otros textos medievales, pero que aparecen con una frecuencia de uso diferente. Por ejemplo, el artículo más posesivo es empleado, quizá, como un medio para dotar de gravedad a un texto. En ocasiones los textos son más arcaicos, lo que puede deberse a su memorización. El autor piensa que es posible la existencia de romanceamientos independientes. No obstante encuentra dificultades para explicar algunos de los rasgos que presentan cierto arcaísmo, pues la mayoría de los textos no han sido transmitidos en su versión original. Un caso singular es el de la Biblia de Alba, datada entre 1422 y 1430, en la que cabe observar diferencias, fundamentalmente morfológicas, entre el texto, con formas más conservadoras, y el prólogo o las glosas. Con todo no es posible decidir si tales arcaísmos se deben a que se sigue un modelo textual específico o simplemente al hecho de que se ha utilizado una versión anterior y, por ende, más arcaica. Por otra parte, el arcaísmo queda compensado cuando se analizan, como hace Arias, otros rasgos como la anteposición del pronombre átono, más avanzada en los textos bíblicos que en la lengua general. En realidad, habría que considerar, como ha señalado Glessgen (2005) que las tradiciones discursivas se inscriben en el diasistema que constituye una lengua histórica y son sensibles a las diferentes variedades, diatópicas, diafásicas o diastráticas. Por eso, las traducciones bíblicas pueden presentar entre sí rasgos diferentes, según su origen o su finalidad.

Mario Barra Jover, en el capítulo titulado «Tradición discursiva, creación y difusión de innovaciones sintácticas: la cohesión de los argumentos nominales a partir del siglo XIII», estudia el desarrollo de los instrumentos gramaticales de cohesión de argumentos nominales a partir del siglo XIII. Encuentra usos anafóricos reiterativos, usos anafóricos denominativos, usos reasuntivos, catafóricos, deícticos denominativos. Posteriormente, aparecen otras formas como *presente*, *siguiente*, *mencionado*, etc. En la evolución de todos estos elementos hay complejas selecciones en cuya determinación intervienen ciertos tipos de discurso, aunque también se van produciendo ulteriores generalizaciones. Barra muestra que en el primer tercio del siglo XIII se emplean los demostrativos compuestos con *ante-* o *sobre-*. A fines del mismo siglo y principios del siguiente, se abre camino *el dicho*, si bien con diferencias dialectales. Esta forma aparece en textos literarios en el siglo XV.

El autor prueba cómo en la cohesión de argumentos nominales hay diferencias entre distintas tradiciones: la tradición notarial, que tiende a la precisión, desarrolla la anáfora reiterativa; en cambio, las obras literarias prefieren la anáfora denominativa. Lógicamente, hay una cierta adaptación de las características de cohesión a las necesidades de cada tradición. En la lengua oral solo entran las formas reasuntivas (*lo cual* y *lo dicho*). Además, Barra Jover estudia tanto el papel que en las distintas tradiciones ejercen otros factores ajenos: por ejemplo, el latín que, como lengua independiente, actúa como adstrato o la tradición notarial borgoñona a la que pertenecen gran parte de los autores y que facilita la difusión de alguna forma (*le dit*) en la lengua literaria.

Rolf Eberenz examina la evolución en castellano de las construcciones partitivas con *de* en el trabajo que lleva el título siguiente: «*Ninguno quiere del agua turbia beber*: sobre construcciones partitivas y su representación en algunos géneros textuales del español preclásico». En castellano alternan durante siglos *dame pan* y *dame del pan*, sin que se pueda suponer que tal alternancia sea libre. La construcción con *de* tiene su origen en la función partitiva del genitivo latino, aunque, en opinión de Eberenz, su sentido parece ser más de cuantificador que de partitivo. El autor diferencia entre la construcción genérica (*fizieron traer del agua*) y específica (*beuió del agua del río Jordán*). La genérica se encuentra en todo tipo de textos, sin que haya sido posible establecer una frecuencia mayor en tratados médicos.

Aparece la preposición *de* con nombres de referencias no contables, *agua*, *vino*, *aceite*, *fruta*, *pan*, etc. sin que se documente con nociones genéricas. Frente a este empleo, Eberenz también examina las referencias específicas, aquellas en las que un adjetivo o una subordinada de relativo contribuye a la delimitación del concepto, sin que llegue a ser referencial.

Eberenz identifica un empleo peculiar del artículo determinado en los textos farmacéuticos en la formulación de recetas: *el tártago*, *la tormentilla*, y también con nombres de masa: *el agua*, *el incienso*. Cree que se trata de una función del artículo vinculada al marco pragmático: el nombre con artículo destaca ciertas nociones clave dentro del mundo discursivo; se emplea en sintagma que designa ciertas sustancias esenciales para los procesos descritos y sobre las que se supone al destinatario un conocimiento previo. Falta no obstante, el elemento de cuantificación o partición y las plantas y productos mencionados son evocados solo en su generalidad. Las recetas, tal como aprecia acertadamente Eberenz, constituyen un género discursivo fuertemente fijado, cuyos contenidos y forma pasan incluso de unas lenguas a otras (su origen en ocasiones está en textos griegos o árabes). Sin embargo, tal como ha mostrado Taavitsainen (2001), ese género puede, a su vez, diversificarse según el registro, más culto o más vulgar, según el destino que se da a las recetas, más profesional o más casero. Ello plantearía el problema de la interacción entre tipos discursivos y registros.

En resumen, la construcción *bebió del agua* nunca alcanzó la frecuencia de *bebió agua*. La construcción con *de*, marcada, dejó de tener vigor y nada indica que las fórmulas partitivas, genéricas y específicas no referenciales fueran usuales en la comunicación oral ya en el siglo XV. En lengua escrita, la variante genérica se encuentra en textos de todo tipo y la específica no referencial se atestigua con recurrencia llamativa en formularios. Y es que, como es bien conocido, la lengua escrita puede conservar rasgos arcaicos, desaparecidos de la oral. A principios del siglo XVII, sin duda la construcción era aún

conocida, pero el escaso interés que le prestan los gramáticos confirma su carácter residual y probablemente solo fraseológico.

José Luis Girón Alconchel, bajo el título de «Tradiciones discursivas y gramaticalización del discurso referido en el *Rimado de Palacio* y las *Crónicas* del Canciller Ayala», se propone investigar la gramática del discurso referido en las obras del Canciller Ayala. Examina cómo se produce la gramaticalización de los procedimientos de representación del discurso referido y se pregunta si se puede aplicar en su desarrollo lo previsto por la teoría de las cadenas de gramaticalización. Supone Girón que efectivamente cabe reconocer una cadena que incluye como punto de partida el discurso directo, al que siguen el discurso mixto y el subordinado indirecto libre, el discurso mimético y finalmente el discurso indirecto. No obstante, no es posible vincular los eslabones de esta cadena con un proceso de avance cronológico.

Al estudiar diferentes discursos sintácticos en las obras del Canciller Ayala, Girón encuentra que los distintos géneros presentan variables propias. El *Libro Rimado de Palacio* no conoce el discurso indirecto libre, pero esta construcción sí que aparece en la *Crónica* con variantes de gran complejidad. En cambio, en el *Rimado de Palacio* hay estilo directo, discurso mimético mediante una variante de subordinación completiva y también formas intermedias entre discurso directo y discurso indirecto libre.

También Lola Pons Rodríguez inicia su contribución sobre «El peso de la tradición discursiva en un proceso de textualización: un ejemplo en la Edad Media castellana» presentando algunas posiciones teóricas en relación con las tradiciones discursivas que toma como punto de partida. Para ella, los textos medievales se acogen a tipos discursivos que mediatizan la formalización de los contenidos. Pasa revista a diferentes factores que es preciso tomar en consideración al estudiar esas tradiciones: la relación del acto de enunciación con sus determinantes sociohistóricos, la capacidad de evocar una forma textual en otra o las interferencias que se producen entre distintas tradiciones.

Lola Pons se propone estudiar la construcción sintáctica tal como se registra en textos que pertenecen a dos tradiciones diferentes. Para ello utiliza el modelo de Raible (1992) que sirve para establecer distintos grados de agregación sintáctica. De esta manera, Pons compara el texto de la vida de Santa Teodora en la obra de Vercial y procedente de la *Leyenda Aurea* de Jacobo de Voragine con el tratamiento de esta misma biografía en el *Libro de las Virtuosas e claras mugeres* (1446) de Álvaro de Luna. Entre ambas obras encuentra diferencias sustanciales. En el segundo texto hay mayor número de subordinadas, incremento de construcciones absolutas y frecuentes nominalizaciones. Álvaro de Luna adapta el relato a los modos constructivos dominantes en su momento: transforma las series de coordinadas copulativas en subordinadas temporales; multiplica los enlaces con *entonces* y utiliza el relativo *el qual* (un rasgo de la prosa latinizante del XV). Aparecen subordinadas finales y completivas que no están en el original.

Para la autora es necesario indagar en la retórica en relación con los patrones de organización sintáctica. En ellas se presentaba tanto la *oratio soluta* como la *oratio perpetua*. Tanto Jacobo de Voragine como Álvaro de Luna se acomodan en sus textos a los preceptos retóricos. La traducción de la *Leyenda Aurea* recurre al *sermo humilis*, tal como corresponde a la predicación y, así, abunda en este texto tanto la coordinación como los tipos básicos de subordinación. En ocasiones, los tipos de construcción, no resultan tanto de diferentes tradiciones discursivas fundadas, a su vez, en patrones retóricos radicalmente distintos, sino simplemente de modas retóricas más superficiales, o, si

se quiere estilísticas. Así, las diferencias en la construcción del periodo, en el hipérbaton en las figuras existentes entre el *Tratado de amores de Arnalte y Lucenda* (antes de 1491) de Diego de San Pedro y *La Cárcel de Amor* (1492) del mismo autor han sido atribuidas (Whinnon 1960) al cambio de gusto que tiene lugar hacia 1500, un cambio de gusto que supone el rechazo de los colores retóricos medievales y la adopción de la nueva retórica ciceroniana, sin que existan tradiciones diferentes.

Wulf Oesterreicher, en su artículo titulado «Dinámica de estructuras actanciales: el ejemplo del verbo *encabalg*», examina la variedad de empleos de este verbo a través de la documentación medieval y clásica y encuentra que aparece con el significado original de ‘proveer caballos’. Tiene entonces sentido factitivo, si bien en forma pronominal adquiere valor pasivo con el sentido de ‘montar’. Probablemente en virtud de un cambio metafórico se utiliza el mismo verbo con el sentido de ‘preparar una pieza de artillería’. Lógicamente este valor aparece en tratados de polemología o en crónicas y documentos que describen fortificaciones.

Pero Oesterreicher encuentra una acepción diferente: *encabalg* también significa ‘dirigir un navío, orientar y precisar el rumbo de un buque’. Se trata de una acepción de la lengua de los marineros que se asocia necesariamente con un clasema ‘navío’. A partir de este sentido, se desarrolla otro y *encabalg* pasa a significar ‘navegar a favor del viento’. Cada acepción de *encabalg* supone configuraciones sintácticas diferentes, con complemento directo o con sintagma preposicional.

En resumen, Oesterreicher muestra en su texto que un elemento léxico experimenta una especialización semántica (con su correlato sintáctico) con arreglo al tipo de discurso en que se utiliza, algo que ya los especialistas en semántica léxica habían observado. Además, el detallado análisis de *encabalg* lleva a Oesterreicher a extraer conclusiones metodológicas que no son, desde luego, lo menos valioso del capítulo. Además de establecer la relación entre variedad lingüística y tradiciones o modelos discursivos, pone en guardia sobre la necesidad de prestar atención también a textos manuscritos. Ello implica una cierta crítica al empleo indiscriminado del CORDE, por ahora solo constituido con textos editados, a la vez que alerta sobre uno de los empleos más fáciles del citado corpus, las investigaciones cuantitativas, pues estas pueden dejar escapar datos minoritarios aunque decisivos.

El estudio que cierra el libro es el titulado «Gramaticalización por tradiciones discursivas: el caso de *esto es*» cuyo autor, Salvador Pons, examina el origen y la historia de ese marcador discursivo de reformulación *esto es*. Tras presentar el paradigma de los marcadores de reformulación, identifica el origen de *esto es* en las traducciones de *id est* que aparecen en textos latinos. A partir de la *Lex Wisigothorum* nace una tradición textual que fija *id est* como reformulador y en el siglo XIII se crea una nueva tradición jurídica castellana que traduce esos textos latinos. Encuentra documentado el marcador *esto es* en textos jurídicos y también en el *Libro de los animales que caçan*. Sin duda a principios del s. XIII *esto es* ya no es analizable componencialmente.

Pons a partir de la historia de *esto es* propone extraer algunas conclusiones sobre los procesos de gramaticalización. Especialmente muestra que no siempre los procesos de gramaticalización pueden explicarse en términos de convencionalización de implicaturas. Eso es precisamente lo que sucede en los calcos: el cambio de significado que comportan no se funda en las condiciones del enunciado y en las implicaturas que es preciso

movilizar (como sucede en metáforas o metonimias), sino en el dominio paralelo de otro código.

Por otra parte, Salvador Pons hace una observación importantes y es que las tradiciones discursivas no están necesariamente ligadas a la lengua histórica, sino que se suman a ella, lo que sin duda ha de ser objeto de discusión en el estudio de las tradiciones discursivas.

La obra recopilada por J. Kabatek muestra bien el esfuerzo realizado por los participantes en el Simposio de Tubinga para explorar las aplicaciones de las tradiciones discursivas en la investigación de sintaxis histórica del español. Ese esfuerzo no siempre alcanza el éxito, no en cuanto que las investigaciones no sean valiosas, que sí lo son, sino porque los autores de los artículos no en todas las ocasiones consiguen mostrar que las tradiciones discursivas sean determinantes de cambios sintácticos. En algunos casos, aunque las tradiciones discursivas parecen haber sido relevantes, las investigaciones expuestas no recaen predominantemente sobre sintaxis. Oesterreicher da cuenta de hechos que son fundamentalmente semánticos y solo accesoriamente sintácticos; igualmente Koch explica los fundamentos de una evolución que atañe sobre todo a la pragmática. Por otra parte, del estudio de Eberenz se saca la conclusión de que el cambio central con respecto a la desaparición de la construcción partitiva queda desvinculado de tipos textuales o discursivos.

A través de las contribuciones de varios de los autores se percibe la dificultad que existe para delimitar las tradiciones discursivas. En algunos de los trabajos, las tradiciones discursivas parecen estar determinadas en gran medida por las materias sobre las que recaen los textos, gramática, farmacopea, historia o polemología, por ejemplo. Entonces la tradición discursiva se superpone, al menos en parte, a un tecnolecto. En otros artículos, son las traducciones, bien directamente, o bien a través de modelos retóricos, las que configuran las tradiciones. De la obra, creemos que resulta necesario definir la noción de tradición discursiva con más precisión, aunque con ello haya que restringir su aplicación.

En el libro, además, quedan patentes algunos principios metodológicos que son exigibles en los estudios sobre sintaxis histórica. Es necesario, como señala expresamente Oesterreicher y queda implícito en otros muchos de los artículos, no mezclar diferentes tipos de textos. Es también muy oportuno poner límites al empleo indiscriminado de los análisis cuantitativos de aparición de los fenómenos. Totalmente acertado es el aprecio del papel de la retórica en la configuración de la estructura oracional en la sintaxis medieval y clásica. Y, por último, la atención a los factores externos, tal como sugieren, de una parte Company y, de otra, Barra, es, sin duda, muy conveniente.

En conclusión, sean bienvenidos los estudios que toman en consideración las tradiciones discursivas. En muchas ocasiones, esta noción, como señala Kabatek, contribuye decisivamente a explicar determinados hechos relevantes en la historia de la lengua, y los trabajos de este autor son buena prueba de ello. Sin embargo, el estudio de las tradiciones discursivas no puede ser considerado como un paradigma científico nuevo (al menos en el sentido estrictamente epistemológico de paradigma científico), precisamente porque es perfectamente compatible con otras aproximaciones metodológicas de la lingüística diacrónica bien experimentadas.

Emilio RIDRUEJO

## Referencias

- Gleißgen, Martin-Dietrich, 2005. «Diskurstraditionen zwischen pragmatischen Vorgaben und sprachlichen Varietäten. Methodische Überlegungen zur historischen Korpuslinguistik», in: Schrott, Angela / Völker, Harald (ed.), *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Universitätsverlag, 207-227.
- Gunnarsson, Britt, 1997. «On the sociohistorical construction of scientific discourse», in: Gunnarsson, Britt-Louise / Linell, Per / Nordberg, Bengt (ed.), *The Construction of Professional Discourse*, London / New York, Longman, 99-126.
- Kabatek, Johannes, 2001. «¿Cómo investigar las tradiciones discursivas medievales? El ejemplo de los textos jurídicos castellanos», in: Jacob, Daniel / Kabatek, Johannes (ed.), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica. Descripción gramatical, pragmática histórica, metodología*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert, 97-132.
- Kabatek, Johannes, 2005. «Tradiciones discursivas jurídicas y elaboración lingüística en la España medieval», in: *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale* 27, 249-261.
- Ly, Nadine, 1981. *La poétique de l'interlocution dans le théâtre de Lope de Vega*, Bordeaux, Institut d'Études Ibériques et Ibéro-Américaines.
- Raible, Wolfgang 1992. *Junktion: eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration*, Heidelberg, Winter.
- Taavitsainen, Irma, 2001. «Middle english recipes: Genre characteristics, text type features and underlying traditions of writing», in: *Journal of Historical Pragmatics* 2/1, 85-113.
- Whinon, K., 1960. «Diego de San Pedro's Stylistic Reform», in: *Bull. Hisp. Stud.* 37, 1-15.

Josefa DORTA, Cristóbal CORRALES, Dolores CORBELLA, *Historiografía de la lingüística en el ámbito hispánico: Fundamentos epistemológicos y metodológicos*, Madrid, Arco / Libros, Bibliotheca Philologica, 2007, 611 páginas.

Los colegas de la Universidad de La Laguna (Tenerife) ya nos habían obsequiado en 2004 con las actas del IVº Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística, *Nuevas aportaciones a la historiografía lingüística* (Madrid, Arco/Libros, 2 vol., 1670 pp.). Nos ofrecen ahora una obra de referencia en un volumen sobre historiografía lingüística hispánica, cuyos capítulos han sido redactados por diecisiete especialistas de la disciplina. Con el primer volumen de la *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania*, los romanistas ya tenemos algún material de síntesis a nuestra disposición sobre historiografía de las lenguas romances, pero las ventajas de la obra aquí reseñada son dobles: a) se centra en una sola lengua, el castellano, dedicando a cada aspecto del problema un tratamiento profundizado; b) todos los artículos han sido redactados en esta lengua (lo que no siempre es el caso de la *Romanische Sprachgeschichte*).

Los editores del volumen trabajan en la Universidad de La Laguna (Tenerife), bien conocida por su dinamismo editorial y científico en el mundo de la filología española: se trata de Josefa Dorta, especialista en fonética y fonología, así como de Cristóbal Corrales y Dolores Corbella, autores de muchos diccionarios del español canario (véase nuestra reseña aquí 71, 2007, 542-545).

La obra consta de un prólogo y de una larga introducción, seguidos por catorce capítulos temáticos, un índice alfabético de materias y palabras clave (que completa admirablemente el índice inicial), un índice onomástico (igualmente muy práctico) y una lista de los autores de cada contribución. Todos los capítulos incluyen una amplia lista de referencias bibliográficas. La realización material del libro se ha llevado a cabo con mucho cuidado, y las erratas son muy poco frecuentes si se considera la amplitud de la obra<sup>1</sup>.

En la contribución inicial, E. F. K. Koerner nos ofrece a modo de introducción un retrato de conjunto de lo que es «La historiografía de la lingüística. Pasado, presente, futuro» [15-56], más allá de las fronteras del mundo hispanohablante. Esta puesta en perspectiva le permite al lector familiarizarse con la problemática propia de la disciplina; viene acompañada por una amplia bibliografía (10 páginas, con 27 títulos del mismo Koerner)<sup>2</sup>.

El primer capítulo, de José Luis Girón Alconchel, se titula «Corrientes y períodos en la gramática española» [57-88]; el autor identifica, después de una fase de «prehistoria», cinco períodos en la historia de la gramática española: «1) la gramática renacentista; 2) siglo XVIII o racionalismo y comienzo de la tradición académica; 3) finales

<sup>1</sup> Con vistas a una nueva edición, podemos señalar algunos pocos gazapos (la mayor parte de ellos en la introducción) que resultarían muy fáciles de corregir: p. 15, l. 5, infructuosos > infructuosos; p. 19, 1ª línea: un recapitulación > una recapitulación; p. 19, l. 12 *et passim*, el *Einleitung* > la *Einleitung*; *ibid.*, el *Prinzipien* > los *Prinzipien*; p. 20, l. 8-9, *Jun-ggrammatik* > *Jung-grammatik*; p. 27, l. 10, algunos *fables convenues* > algunas *fables convenues*; p. 27, l. 31, un labor > una labor; p. 40, l. 14, historiográfós > historiógrafos; p. 42, l. 12, Linguaggiio > Linguaggio; p. 42, l. 26, Postdam > Potsdam; p. 48, l. 10, *Phiologie* > *Philologie*; p. 49, l. 7, Ángel > Ángel; p. 134, l. 6 de la cita: *pronontiation* > *prononciation*; p. 137, l. 1, Una de los temas > Uno de los temas; p. 137, l. 14, Lwis > Lewis; p. 164, l. 15, Mas > Más; p. 165, l. 30, la sílabas > las sílabas; p. 181, l. 9, la funciones > las funciones; p. 187, § 5.2., l. 3, raíces > raíces; p. 221, § 3.2.2., l. 7-8, Spra-chinhaltforschung > Sprach-inhaltforschung; p. 233, l. 5 a partir del final, la historia lexicografía > la historia de la lexicografía; p. 242, l. 24, palabras españolas palabras > palabras españolas; p. 253, § 5.3., l. 2, etimológicos > etimológicos; p. 256, penúltima línea, a l'étude > à l'étude (el mismo error se repite en la bibliografía, p. 264); p. 273, n. 9, l. 5, obra sola que pueden verse > obra sobre la que pueden verse; p. 388, l. 33, onomasiológica > onomasiológica; p. 411, l. 28, inicitiva > iniciativa; p. 415, § 8.10, l. 11, Fernado > Fernando; p. 461, l. 18, un aspiración > una aspiración; p. 504, l. 13-14, Gesa-mmelte > Gesam-melte.

<sup>2</sup> El texto original de Koerner ha sido redactado en inglés por el autor, y traducido al castellano. Desgraciadamente, los pasajes en inglés de la bibliografía no han sido traducidos (no me refiero aquí, por supuesto, a los títulos de las obras escritas en inglés, que no hay que traducir, sino a pasajes entre corchetes del tipo «see especially the chap. [...]», «5<sup>th</sup> ed.», «ed. by», «Strassburg, later on Berlin», «Belgium», «Transl. from the Danish», «Authorized translation by» o «2<sup>nd</sup> enl. ed.», refiriéndose a títulos alemanes, castellanos o franceses).

del XVIII y primera mitad del siglo XIX, con la coexistencia de gramática racional y gramática normativa; 4) segunda mitad del XIX y principios del XX, con el comienzo de la gramática científica; y 5) la gramática científica y descriptiva del siglo XX y comienzo del XXI.» [57]. Lo único que falta en esta presentación es una historiografía de la gramática histórica; hubiera sido deseable que se hablara en algún sitio de los precursores de esta disciplina, así como de sus más importantes representantes hasta hoy en día (Lapesa, Malkiel, Lloyd, Penny, Lathrop, Wright, Eberenz, Girón Alconchel, Cano Aguilar, etc.). Curiosamente, el *Manual de Gramática Histórica Española* de Menéndez Pidal sólo aparece en la bibliografía del capítulo 3, dedicado a la fonética; sin embargo, es también una obra de referencia (importantísima) sobre la gramática histórica del castellano.

El segundo capítulo se centra más precisamente en el «Desarrollo de la sintaxis en la tradición gramatical hispánica» (María Luisa Calero Vaquera [89-118]). Después de una «Caracterización de la sintaxis», la autora presenta «La oración y otras unidades sintácticas», «La estructura de la oración» y la «Clasificación de las Oraciones» así como las han interpretado los gramáticos del español a través de los tiempos. En lugar de presentarse como una lista cronológica de fuentes, este capítulo se centra en los conceptos sintácticos y nos retrata su devenir a través del tiempo según los varios gramáticos que los trataron.

La «Historiografía de la fonética y fonología españolas» [119-160] ha sido tratada por Eugenio Martínez Celdrán y Lourdes Romera Barrios. El capítulo se divide en dos apartados, uno dedicado a la fonética (que empezó ya con una obra de Juan Pablo Bonet en 1620) y el otro a la fonología (estructuralista y generativa). Le sigue otro capítulo de temática relacionada que se ocupa de la historia de los trabajos que tratan de «La entonación hispánica y su desarrollo desde principios del siglo XX hasta nuestros días» (Josefa Dorta [161-199]).

Con el capítulo siguiente nos acercamos a otra disciplina fundamental de la filología: «Etapas historiográficas específicas de la semántica» [201-230], de Miguel Casas Gómez<sup>3</sup>. El autor pasa revista a los numerosos movimientos y escuelas que se sucedieron a lo largo de los dos últimos siglos: la semántica histórica de los comparatistas del siglo XIX; la semántica analítica o referencial, de Ogden y Richards a K. Heger, pasando por Ullmann, Baldinger y Lyons; la semántica operacional de Wittgenstein; la semántica asociativa (ilustrada por Coseriu, Bally, Matoré); la semántica neohumboldtiana (Trier, Weisgerber). De hecho, no es un capítulo verdaderamente centrado en lo hispánico, sino que abarca toda la historia de la disciplina, independientemente de las lenguas consideradas.

La lexicografía española es la subdisciplina a la que más espacio se ha consagrado: cuatro capítulos se reparten la materia, con un criterio cronológico. «Los inicios de la lexicografía en España» [231-267], desde las primeras glosas hasta Covarrubias, han sido tratados por Miguel Ángel Esparza Torres; Manuel Alvar Ezquerro firma un «Panorama de la lexicografía del español en el siglo XVIII» [269-327], con una atención especial dedicada a los diccionarios plurilingües, muy importantes en la época; la redacción del «Panorama de la lexicografía española en el siglo XIX» [329-356] ha sido confiada a Pedro Álvarez de Miranda; Cristóbal Corrales y Dolores Corbella, co-editores del

<sup>3</sup> Este autor produce regularmente oraciones que cubren media página o más; el resultado es poco legible.



volumen, se han ocupado del capítulo más amplio, «Lexicografía y metalexigrafía en el siglo XX» [357-434]. La explosión de obras nuevas e innovadoras que ha conocido el mundo de la lexicografía de lengua española en las últimas décadas hace de este capítulo uno de los más nutridos en todo el libro.

Con la gramática, la fonética / fonología, la semántica y la lexicografía, ya se hubiera contado con una obra bastante completa; sin embargo, cinco capítulos adicionales vierten una luz complementaria sobre el tema. Emilio Ridruejo nos ofrece una contribución magistral que tiene como objeto la «Lingüística misionera» [435-477], tan importante para los estudios indigenistas. José J. Gómez Asencio nos recuerda la gran relevancia de «La edición de textos clásicos y su contribución al desarrollo de la historiografía lingüística» [479-499]. El capítulo 12, de Manuel Breva-Claramonte, resalta «El valor de las fuentes marginales en la metodología gramaticográfica» [501-525]. El autor examina tres fuentes que no han sido tomadas en consideración en la historia de la gramática: la *Gramática de la lengua italiana* (1797) de Lorenzo Hervás, destinada a españoles que querían aprender el italiano, y que se singulariza por sus intuiciones de gramática comparativa *avant la lettre*; los *Elementi grammaticali* del mismo autor, documentos manuscritos en los que reunió muchos elementos sobre la gramática de las lenguas indígenas de América; y el manuscrito '*De verbo mentis*' del Brocense, que trata más bien de filosofía de la lengua en general. El capítulo 13, de Milagros Fernández Pérez, reflexiona sobre un «Método de enseñanza para el aprendizaje de la historia de la lingüística» [527-545]; de hecho, investigar y enseñar son dos actividades muy distintas y hay que plantearse el problema de la transmisión del saber, en este campo como en cualquier otro. El libro se cierra con una contribución de Hans-J. Niederehe, «Documentación y fuentes para la historiografía lingüística española» [547-561], en la que propone una muy valiosa enumeración de fuentes y de bibliografías que los investigadores interesados por el tema de la historiografía lingüística española utilizarán con mucho provecho.

En suma, tenemos aquí una obra de referencia que prestará muchos servicios a la comunidad de los romanistas, especialmente a los hispanistas que se interesen por la historia de su disciplina y que encontrarán en esta publicación colectiva un buen resumen del estado de la investigación en este siglo XXI incipiente.

André THIBAUT

## Galloromania

Bernard CERQUIGLINI, *Une langue orpheline*, Paris, Les Éditions de Minuit (collection « Paradoxe »), 2007, 228 pages.

Le présent ouvrage, paru en 2007 dans une collection regroupant principalement des dissertations littéraires et philosophiques, s'inscrit dans une série de publications monographiques du même auteur, toutes consacrées à l'histoire du français, de la philologie et de l'historiographie linguistique<sup>1</sup>.

*Une langue orpheline* traite de la question des origines de la variété standard française, en révisant, dans une perspective critique, la succession des tentatives scientifiques visant à éclairer cette question cruciale et énigmatique de l'histoire du français, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. La thèse centrale de B. Cerquiglini consiste à affirmer « que la genèse de la langue nationale ne peut se réduire à l'émergence hégémonique d'un parler central », qu'elle serait passée, au contraire, « par l'élaboration littéraire, puis administrative, d'une langue commune écrite » [211]. L'argument est développé en sept chapitres, précédés d'une brève « Introduction » [9-11] et complétés par une « Conclusion » succincte [211-214] et une « Bibliographie » de sources et d'études [215-228].

En introduction est présenté le *leitmotiv* qui, selon l'auteur, caractérise la presque totalité des études consacrées à la recherche des origines. Dès le début de la réflexion linguistique au XVI<sup>e</sup> siècle, p. ex. dans l'œuvre d'Étienne Pasquier, les esprits auraient été amenés à s'interroger sur la provenance de la langue nationale par une profonde perplexité devant l'« inconsistance » [10] du français médiéval, embarrass davantage aggravé par l'insécurité identitaire face aux « origines obscures » d'une « latinité gâtée par le mélange des influences » [11]. Par là – confusion médiévale et latinité douteuse – s'expliqueraient les essais de « réhabiliter la langue médiévale » et d'« en reconstruire l'unité et la cohérence », dans l'intention de « rassure[r] une identité linguistique nationale en l'enracinant » [11]. C'est donc le constat de l'imperfection, la crainte d'une origine impure qui auraient encouragé la quête de la « perfection transhistorique » [11] et qui auraient incité les savants à 'maquiller' l'histoire linguistique en en purifiant les débuts et en en orientant la visée.

Le premier chapitre [« Misère de la filiation », 13-34], réservé à la proto-histoire du français, aborde le souci de la filiation latine. L'auteur donne un bref survol des différentes hypothèses qui ont été avancées sur les origines anciennes du français, depuis la première prise en compte explicite du substrat celtique par Claude Fauchet (1579/1581) jusqu'à la « découverte [...] choquant[e] » [21] de Pierre-Nicolas Bonamy (1750), qui, en reprenant une thèse de Celso Cittadini (1601), a instauré l'idée d'une source latine 'vulgaire' du français. Constat décevant, certes, mais concernant toutes les langues romanes, le véritable 'malheur' ne serait survenu que sous la forme de la massive influence franco-germanique (B. Cerquiglini fait appel à la notion de *créolisation* [22 sqq.]), apport étran-

<sup>1</sup> Cf. *La parole médiévale : discours, syntaxe, texte*, Paris, Éd. de Minuit, 1981 ; *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, 1989 ; *La naissance du français*, Paris, PUF, 1991 ; *L'accent du souvenir*, Paris, Éd. de Minuit, 1995 ; *Le roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la faute. 1150-1694*, Paris, Hatier, 1996 ; *La genèse de l'orthographe française. XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Champion, 2004.

ger qui a définitivement altéré la base latine à partir du V<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. D'après B. Cerquiglini, la vérification de la polygenèse du français (latin vulgaire – substrat celte – superstrat francique) aurait engendré en France un malaise prononcé, surtout face à l'occitan et aux autres langues romanes, de provenance présumée plus noble et plus pure (« Enfant bâtard d'une mère insouciant et volage, le français est un latin de désespoir » [31])<sup>3</sup>. L'auteur a sans doute raison de relier à ce complexe d'infériorité les efforts de latinisation appliqués à partir du XV<sup>e</sup> siècle aux domaines graphique, lexical et syntaxique [27 *sqq.*]. Dans ce contexte, il n'est pas exagéré d'interpréter les phénomènes en question (doublets lexicaux, graphies « gothiques » telles que *compte*, *soubz*, etc. [29]), beaucoup plus présents en français que dans d'autres langues romanes, comme résultat d'une « édification » [28] de la langue entreprise dans l'intention plus ou moins consciente d'émuler le modèle latin (et de surpasser le rival italien). Le français serait donc une véritable « langue de fortune » [24 *sqq.*], qui aurait su compenser, au cours de son ascension à l'universalité, les lacunes de la latinité corrompue, comme l'a très joliment décrit le Père Bouhours dans ses *Entretiens* [27].

Les dernières pages du premier chapitre introduisent le sujet auquel est consacrée la majeure partie du livre : « l'inscription géographique » [33] du français devenu langue nationale unitaire dès la fin du Moyen Âge. Les chapitres qui suivent (II à VII) sont donc tous centrés sur la question de savoir comment l'origine du standard a été identifiée à une forme homogène de l'ancien français, enracinée en Île-de-France, et comment l'idée monocentrique de la norme a été traitée et promue dans la pensée linguistique, et surtout par la philologie française du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas toujours aisé de comprendre en quoi diffère le centrage thématique respectif de ces six chapitres et quelle en est la progression argumentative. Dans la bonne tradition essayiste, ils développent le sujet comme un thème avec variations, en réinterprétant à chaque tour les motifs principaux de la matière.

<sup>2</sup> Maladresse stylistique à corriger dans une édition ultérieure : « les voyelles atones [...] devinrent encore plus faibles, et finirent par tomber. Toutes les voyelles atones furent touchées : devant et après l'accent tonique, en finale, etc. » [23 *sqq.*]. Bien entendu les voyelles atones *devant* l'accent tonique ne finirent pas toutes par tomber.

<sup>3</sup> L'argumentation d'histoire linguistique de B. Cerquiglini manque parfois de précision ; nous attirons l'attention sur les réflexions suivantes :

- (1) Parmi les exemples de mots d'origine celtique que donne B. Cerquiglini [22], il conviendrait de faire la différence entre le vocabulaire purement gallo-celtique (*substratum*) et les mots provenant d'une couche plus ancienne, due sans doute au contact des Romains avec les peuples celtiques qui habitaient l'Italie septentrionale (*adstratum*). Ainsi, l'étymon de fr. *chemin* a laissé ses traces aussi dans d'autres langues romanes (p. ex. esp. *camino*, it. *cammino*, etc.).
- (2) Pour illustrer l'éloignement du français par rapport à la source latine, dû surtout à l'influence germanique, B. Cerquiglini formule l'idée qu'« on peut s'amuser à écrire une phrase en italien moderne qui se lise également en latin ; un tel exercice est impensable en français » [24]. Bien que l'italien soit certainement resté infiniment plus proche de la mère latine que sa sœur française, l'exercice ludique imaginé par l'auteur nous paraît tout aussi impossible dans les deux langues romanes.
- (3) Toutes les langues romanes ont connu des 'substrats' et des 'superstrats' (germaniques, arabe ou slave) et le cas du français ne se distingue pas en cela des autres langues romanes.

Le chapitre II [«Épiphanie parisienne», 35-51] retrace la discussion de la norme au XVI<sup>e</sup> siècle, question d'intérêt encore purement synchronique à l'époque, et qui a abouti, vers 1550, à la localisation définitive du standard à Paris. En adoptant une thèse de D. Trudeau<sup>4</sup>, B. Cerquiglini tient à distinguer deux phases du raisonnement normatif contemporain, caractérisées par des perspectives différentes. Pour Palsgrave (1530), qui voit les choses de l'extérieur, la norme correspond tout simplement au parler d'un territoire, 'naturellement' celui entre Seine et Loire ; elle est donc définie de façon encore essentiellement spatiale. Ce n'est qu'avec l'arrivée des premières grammaires continentales que le débat va en se nuancant. Ainsi, l'on constate d'abord un certain « désaveu parisien » [40], sans doute motivé par la provenance non-francilienne des premiers grammairiens, majoritairement picards<sup>5</sup>, pour qu'ensuite le discours commence à tenir compte des aspects diastratiques de la question : « la norme se délocalise, pour se socialiser » [42]. Le bon français est alors identifié à l'usage d'une minorité sociale se concentrant à Paris, d'abord incarnée par le « courtizan François » de Louis Meigret (1550) [cf. 42 s.]. Mais même avec la perte de prestige que subit la cour chez les intellectuels de la seconde moitié du siècle (comme p. ex. chez Étienne Pasquier et Henri Estienne)<sup>6</sup>, et dont la plus nette expression est le « rejet de l'italianisation des élites » [47], la localisation de la norme reste relativement restreinte. Que celle-ci soit rattachée à l'honnête homme de la cour ou qu'elle suive le purisme savant dénigrant la dépravation linguistique mondaine, elle est néanmoins l'affaire d'une mince élite sociale établie dans la capitale. La « victoire de Vaugelas sur Ménage » [50], avec la fondation de l'Académie française en 1635, ne fait que cimenter la double-concentration de la norme sur Paris et les hauts représentants du pouvoir politique et culturel.

Avec le chapitre III [«La fabrique de l'origine», 53-74], nous sommes en plein XIX<sup>e</sup> siècle. C'est alors que se constitue la philologie romane comme discipline universitaire. Contrairement au modèle comparatiste favorisé par la recherche allemande, la philologie 'nationale' en France, anxieuse de rattraper son retard scientifique, se met au service d'une véritable « archéologie nationale » [54], qui a pris son essor bien avant la moitié du siècle<sup>7</sup>. Or, il est vrai que « l'étude de la provenance du français se fait » désormais « plus savante, et plus myope » [53]. B. Cerquiglini réussit à montrer comment, par exemple, la pratique de la méthode lachmannienne, quoique conçue sur le modèle de textes antiques et par là parfaitement étrangère au traitement de manuscrits vernaculaires issus de la culture (semi-)orale du Moyen Âge, a été employée à anoblir les origines obscures du français médiéval, 'corrompu' à nos yeux par la seule apparence d'une tradition manuscrite qui n'aurait trouvé aucun intérêt à préserver l'unité grammaticale et la pureté dialectale de l'ancien français. « La reconstruction de l'archétype est une recherche de paternité » [64], telle est la conséquence tirée à juste titre par B. Cerquiglini d'une comparaison des manuscrits conservés de la *Vie de saint Alexis* avec la version 'originelle'

<sup>4</sup> Cf. Danielle Trudeau, *Les inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Paris, Éd. de Minuit, 1992.

<sup>5</sup> B. Cerquiglini cite l'exemple de Jacques Dubois [40 *sqq.*] et de Charles de Bovelles [41 *sqq.*], qui répondaient à l'initiative grammaticographique de Geoffroy Tory. Cf. aussi Colette Demaizière, *La grammaire française au XVI<sup>e</sup> siècle : les grammairiens picards*, 2 vols, Paris, Didier-Érudition, 1983 [40, note 6].

<sup>6</sup> Cf. Pauline M. Smith, *The anti-courtier trend in sixteenth century French literature*, Genève, Droz, 1966 [ouvrage cité à la page 47, note 18].

<sup>7</sup> Cf. p. ex. la fondation de l'École des chartes en 1821 [cf. 55].

à laquelle aboutit l'édition de Gaston Paris (1872). De même la rigueur grammaticale attribuée depuis F. Raynouard (1829) au fonctionnement de la déclinaison bicasuelle (thèse âprement critiquée par François Guessard (1841/42) [cf. 70 *sqq.*]) est-elle une des manifestations les plus parlantes de la force argumentative que les savants de l'époque étaient en mesure de déployer afin de 'débrouiller' la piste. Ériger le -s flexionnel en « icône de la régularité » [71], garant d'une souplesse syntaxique sans pareil<sup>8</sup>, c'est placer l'ancien francien dans la droite lignée du latin de Cicéron et de Virgile et le rendre digne, à l'aide d'une 'téléologie invertie'<sup>9</sup>, d'un avenir des plus éclatants.

Le chapitre qui suit (IV : « La raison dialectale » [75-107]) approfondit le problème de la diversité dialectale au Moyen Âge et de sa représentation par les philologues du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. D'après B. Cerquiglini, celle-ci serait essentiellement caractérisée par la tendance au « débrouillement » [79 et *passim*] des témoignages de la langue médiévale, même si cette disposition épistémique se manifeste par des interprétations très diverses selon les auteurs. Parmi les plus remarquables approches comptent certainement les *Recherches* de Gustave Fallot (1839), jeune savant d'une lucidité exceptionnelle. Pour rendre compte de la variabilité déconcertante des formes dans les manuscrits médiévaux, Fallot a proposé une « théorie cyclique sous forme de séquence ternaire » [77], modèle évolutif d'allure très moderne postulant une succession circulaire de trois phases (*variation – fixation – désagrégation*) dans les langues prémodernes et non-standardisées. L'image peu cohérente de l'ancien français s'expliquerait donc par le fait que ce n'était qu'une « langue en formation » [79], passant de son état encore fort chaotique du XI<sup>e</sup> siècle à une systématisme déjà bien développée au XIII<sup>e</sup> siècle. L'idée de la « genèse normative durant la période médiévale » [79], thèse gratifiante en ce qu'elle suppose une ascendance diachronique du français vers la régularité, est secondée chez Fallot par une méthode strictement synchronique et pas moins avancée en ce qu'elle est exclusivement appliquée à un corpus de chartes en langue vulgaire datant de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. La localisation assurée<sup>10</sup> de ces sources permet au chartiste-philologue de proposer un autre modèle de l'ordonnement linguistique, d'envergure synchronique et spatiale en l'occurrence : en répartissant les variantes dans l'espace, Fallot insiste sur la fragmentation dialectale de la France, mais rétablit en même temps la systématisme interne des dialectes, tout comme l'agencement harmonieux de l'architecture intégrale du français. La variation diatopique devient donc « historiquement explicative » [81]. Du reste, la réhabilitation des patois, expression linguistique authentique et témoins fidèles du passé, est bien dans l'air du temps (cf. à cet égard les remarques de B. Cerquiglini sur l'enquête de Coquebert de Montbret et l'*Histoire abrégée de la parole et de l'écriture* de Charles Nodier (1834) [cf. 81 *sqq.*]). La conclusion tout à fait remarquable que tire G. Fallot de son étude synchronique du paysage 'dialectal' médiéval (aujourd'hui l'adjectif *scriptural* serait de mise) consiste en la thèse d'une koinè (écrite ?) qui se serait formée à partir de trois grands dialectes égaux, sans la moindre prépondérance de l'Île-de-France, région dialectalement partagée entre « normand », « bourguignon » et « picard » [cf. 88 *sqq.*]. Quant aux successeurs et aux pourfendeurs de Fallot, B. Cer-

<sup>8</sup> Cf. à cet égard les remarques de Georges Frédéric Bourguy (1853), citées à la page 72.

<sup>9</sup> Je dois cette notion à Wulf Oesterreicher.

<sup>10</sup> Cf. pour le problème de la localisation des actes diplomatiques nos remarques à la note 21.

quiglioni évoque surtout les atténuations apportées par Jean-Jacques Ampère (1841) [99 *sqq.*] ainsi que l'opposition totale de François Génin (1845/1846) [cf. 92 *sqq.*]. Malgré la visée très différente de ces critiques (négation complète de la fragmentation dialectale chez Génin – uniformisation plus précoce sous domination francilienne chez Ampère), B. Cerquiglioni y voit un dénominateur commun : elles seraient en effet motivées par une propension à l'*historisation téléologique*. La prise en compte du matériau linguistique, très consciencieusement pratiquée dans l'œuvre pionnière de Fallot, aurait cédé le pas à l'interprétation identitaire du passé, au récit solennel de l'uniformité linguistique nationale. C'est par là que l'on pourrait tracer, autour de l'an 1850, une nette démarcation entre la *linguistique historique*, discipline scientifique fondée en Allemagne et mise en œuvre par Fallot, et l'*histoire linguistique*, contre-courant français gagnant de plus en plus de terrain malgré ses défauts méthodiques apparents : « L'histoire (linguistique) formalise moins qu'elle ne raconte ; elle subordonne la modélisation au *récit*. La réhabilitation de l'ancienne langue devient relation d'une genèse, chronique d'une marche heureuse vers l'idiome national » [106 *sqq.*].

« Les récits de la genèse » [109-125] propagés à partir des années 1850 sont examinés plus en détail dans le chapitre V. B. Cerquiglioni commente abondamment les contributions d'Émile Littré ; parues entre 1855 et 1867, elles sont d'une pénétration frappante [109-121] : tandis que la féodalité aurait favorisé l'égalité des dialectes d'oïl jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, ce n'est qu'avec le développement de la royauté et de sa force centralisatrice que le parler francilien l'aurait emporté [cf. surtout le schéma à la p. 117]. Selon B. Cerquiglioni, l'intention de Littré serait néanmoins la « réhabilitation complète de l'ancienne langue » ; car « au rebours de Gustave Fallot, Littré [...] se situe pleinement dans une perspective historienne » [115], ce qui se manifesterait surtout dans sa valorisation de la déclinaison bicasuelle comme marque de latinité et de prééminence par rapport à l'ancien italien ou l'ancien castillan [cf. 111 *sqq.*]. Avec Albin d'Abel du Chevallet (1853-57) [cf. 121 *sqq.*] et Augustin Péliissier (1866) [cf. 124 *sqq.*], la tendance historisante va se renforçant : dans les modèles proposés par eux, la précocité de la supériorité francilienne (à savoir dès l'an 987) apparaît comme un fait acquis.

Le chapitre VI, consacré à « L'invention du francien » [127-163], s'enchaîne immédiatement à la thématique. Après 1870, la philologie française est pleinement institutionnalisée : c'est l'âge d'or de la linguistique professionnelle et républicaine. Désormais, la question de la genèse du français est au centre des efforts savants, elle est devenue question identitaire d'envergure nationale. B. Cerquiglioni donne une très vive image des représentations tendancieuses qui déterminaient alors le discours scientifique et qui ont mené à l'instauration longtemps irréversible du dogme de l'origine 'francienne' du standard. Gaston Paris, personnage emblématique de la linguistique contemporaine, a réussi à imposer cette doctrine avec une autorité exceptionnelle [cf. 131 *sqq.*]. Bien que le terme de *francien* ait été emprunté au professeur de Halle Hermann Suchier, il fut à la base d'une nouvelle école française d'histoire linguistique « qui articule étroitement nature et culture » [137 ; cf. aussi 132 *sqq.*], en reliant l'ascension sociale du dialecte central à ses qualités internes, qui l'auraient prédestiné au rôle de parler directeur. Pour réfuter les objections selon lesquelles une avance précoce du 'francien' serait mise en doute par un manque d'attestations directes, G. Paris est allé jusqu'à affirmer que Paris aurait été un centre de la poésie *orale* et, par là, exempt de toute tradition écrite ancienne [cf. 157 *sqq.*, note 44]. Après avoir surmonté ses réticences premières, le successeur comme « figure républicaine de la grammaire historique » [155], Ferdinand Brunot, finit par propager les

idées de son maître à travers sa monumentale *Histoire de la langue française*<sup>11</sup>. – À la fin du chapitre [cf. 158 *sqq.*], B. Cerquiglini illustre le succès apparent du mot *francien* par des renvois aux dictionnaires, du *Larousse* de 1928 jusqu'à la 9<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie française* de 2001. Il faut cependant émettre des réserves sur l'interprétation que donne l'auteur de l'«étymologie cognitive» du terme, en raisonnant sur les rapprochements cachés qui auraient déterminé, chez G. Paris, le choix du suffixe *-ien* pour rendre l'expression allemande *francisch*. D'inspiration par trop postmoderniste, ces réflexions jouent sur les sons et ne doivent rien à une analyse sérieuse des données historiques. Que *francien* soit un « mot-valise » [162] dérivé de *fran(çais an)cien*, personne ne pourra jamais nous le prouver. Que « le choix du suffixe *-ien* » soit, encore, « l'ultime épiphanie parisienne » [163] parce qu'elle reproduirait le modèle de *paris-ien* (mais cf., en revanche, *alsacien*, *italien*, *mérovingien*, *beauvaisien*, etc.), on se passera volontiers d'une telle conjecture des plus incertaines.

Dans le dernier chapitre [VII : « L'adieu au terroir » ; 165-210], B. Cerquiglini reprend la thèse monotopique du français telle qu'elle a été promue par la philologie du XIX<sup>e</sup> siècle, pour la passer systématiquement au crible des acquis de la recherche linguistique actuelle et de ses propres arguments. Les quelque cinquante pages résument donc la position scientifique prise par l'auteur à la fin de son examen critique.

L'argument central de B. Cerquiglini repose sur l'altérité fondamentale de l'écriture par rapport à l'oral. Grâce aux recherches pluridisciplinaires sur la *scripturalité*, menées surtout dans les années 1980 et 1990<sup>12</sup>, nous savons aujourd'hui que la mise par écrit d'un vernaculaire jusqu'alors exclusivement pratiqué dans la communication orale va de pair avec un processus très complexe d'élaboration externe (à savoir l'emploi progressif de l'idiome dans des domaines discursifs jusqu'alors réservés au latin) et interne (concernant l'accroissement et le raffinement des moyens linguistiques exigés par les nouvelles fins communicatives). La forme écrite d'un vernaculaire ne sera donc jamais la translittération directe d'un dialecte 'sous-jacent', mais plutôt le résultat d'une distanciation plus ou moins consciente de celui-là, davantage suscitée par le modèle du latin, langue d'écriture exemplaire de par sa stabilité orthographique et morphosyntaxique, qualités diamétralement opposées à la variabilité inhérente à la langue parlée. B. Cerquiglini a donc tout à fait raison d'affirmer que le 'francien', cette forme du français écrit se manifestant à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle dans les manuscrits littéraires et dans les chartes, ne peut être identifié ni à un parler autochtone de l'Île-de-France ni à une koinè orale issue d'un mélange de dialectes dans la ville de Paris au cours du XII<sup>e</sup> siècle (scénario récemment imaginé par R. Anthony Lodge (2004) [cf. 189 *sqq.*]) – et cela pour la simple raison que l'écriture, c'est autre chose que l'oral.

L'auteur postule ensuite (et comme il l'a d'ailleurs fait dans son « Que sais-je ? » de 1991) que le 'francien', cette *scripta* « miraculeusement préservé[e] de tout trait spécifique » [173] ne pourrait être qu'une langue écrite « à entrées multiples » [207], une koinè ancienne développée à des fins essentiellement scripturales, destinée à la com-

<sup>11</sup> Cf. la monographie récemment publiée par Jochen Hafner, *Ferdinand Brunot und die nationalphilologische Tradition der Sprachgeschichtsschreibung in Frankreich*, Tübingen, Narr (Romanica Monacensia, 73), 2006.

<sup>12</sup> B. Cerquiglini ne mentionne que deux monographies de Jack Goody (1979/1987), dont une traduction française dont l'année de publication est erronée [cf. 169 et 223], et un recueil édité en 1995 par Maria Selig, Barbara Frank et Jörg Hartmann.

munication à distance et dérégionalisée autant que possible. Il est vrai qu'une telle vision facilite beaucoup l'interprétation : tous les manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle rédigés dans cette langue artificielle seraient donc à considérer comme des témoignages d'un usage ancien et diatopiquement neutre, qui remonterait à l'époque carolingienne et n'aurait été enraciné en Île-de-France que secondairement, suite à la prédilection royale dont jouissait cette variété à partir des années 1240/50 (du moins pour ce qui est de l'infime part d'actes royaux écrits en français, et non pas en latin à l'époque). Or, il se pose la question de savoir pourquoi il existe, en outre, des chartes du XIII<sup>e</sup> siècle originaires d'Île-de-France qui ne relèvent nullement du ressort de l'administration royale, mais qui sont régulièrement écrites en 'francien'<sup>13</sup>, tout contrairement aux documents provenant d'autres régions, rédigés, en règle générale, dans une *scripta* régionale plus ou moins teintée de formes spécifiques. Est-ce parce que l'Île-de-France était une région dialectalement neutre, une sorte de 'table rase' qui aurait accueilli la future variété standard sans l'imprégner, au niveau de l'écrit, de ses propres formes linguistiques ? Sous cet aspect, l'idée d'une koinè orale établie à Paris au XII<sup>e</sup> siècle et mise ensuite par écrit comme les autres *scriptae* régionales se prêterait quand même à une explication du problème.<sup>14</sup> S'il est erroné d'identifier tel quel le 'francien' écrit du XIII<sup>e</sup> siècle à une koinè orale à

<sup>13</sup> Cf. p. ex. les documents publiés par Louis Carolus-Barré, *Les plus anciennes chartes en langue française*, tome premier : *Problèmes généraux et recueil des pièces originales conservées aux Archives de l'Oise, 1241-1286*, Paris, Klincksieck, 1964. Cf. aussi l'étude ancienne de Metzke (1880/1881), citée par B. Cerquiglini. – Je suis reconnaissant à Harald Völker de m'avoir fait remarquer que l'on ne peut exclure l'intervention de scribes cléricaux dans la chancellerie royale, ce qui pourrait expliquer la similarité linguistique des documents royaux et de documents originaires de *scriptoria* monastiques d'Île-de-France. Il me paraît néanmoins improbable qu'une telle situation ait totalement empêché la présence de tout trait régional au niveau de l'écrit. Du reste, au XIII<sup>e</sup> siècle, la *scripta* francilienne est bien la langue d'écriture caractéristique d'une *région*, même si la nature des relations qu'elle entretient avec les dialectes parlés sous-jacents ne peut être élucidée.

<sup>14</sup> Le fait que Paris n'ait jamais été dialectalement 'neutre' est d'ailleurs confirmé par les attestations (plus tardives, il est vrai) du fameux 'patois de Paris', linguistiquement bien distinct du 'francien' écrit, mais mieux intégré dans le *continuum* dialectal constitué par les parlers avoisinants (*Hinterlanddialekte*). L'on pourrait alors supposer qu'un tel dialecte primaire a été réduit au niveau d'un sociolecte diastématiquement bas par une koinè orale plus prestigieuse, qui s'imposait à partir du XII<sup>e</sup> siècle (cf. p. ex. Jakob Wüest, « Le 'patois de Paris' et l'histoire du français », in : VR 44 (1985), 234-258). – C'est d'ailleurs précisément l'argument adopté par Lodge (2004) ; p. ex. p. 102 : « The dialect of the city, while based on the speech of its hinterland, was modified in significant ways by contact with other dialects ». B. Cerquiglini critique donc à tort que Lodge chercherait à identifier le 'francien' au 'patois de Paris' [cf. 190 *sqq.*] ; effectivement, Lodge l'identifie à une koinè urbaine se superposant, au cours des XII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècles, à la couche dialectale plus ancienne, qui ne persiste alors que sous forme de 'patois', c'est-à-dire de variété basse. Il faut admettre, en revanche, que la terminologie employée par le linguiste britannique n'est pas toujours très claire. Il aurait été souhaitable, en effet, que Lodge distingue plus nettement entre « the hinterland dialect of Paris » (« HDP ») dans le sens de 'patois/dialecte ancien de Paris', d'une part, et la *nouvelle* koinè urbaine comme base potentielle du 'francien' écrit, d'autre part (cf. p. ex. pp. 57 et 70).



la Lodge (2004), le dériver directement d'une koinè écrite de tradition carolingienne paraît aussi trop simpliste : l'idée qu'une koinè ancienne d'origine lettrée soit commodément implantée dans une région linguistiquement peu spécifique, sans qu'il y ait les moindres interférences et altérations, est très improbable surtout dans le cas de Paris, métropole européenne de premier rang à partir de 1100 ; du reste, une telle conception est en nette contradiction avec la régionalisation poussée des conventions d'écriture survenue dans les autres contrées de France. Dans ce contexte, l'argument de B. Cerquiglini selon lequel il serait impossible qu'une région centrale développe un dialecte intermédiaire [cf. 182 *sqq.*] est intenable d'un point de vue (socio-)dialectologique ainsi que sur un plan purement logique : il est au contraire tout à fait naturel qu'il en soit ainsi, d'autant plus si l'on prend en considération l'impact d'éventuels effets d'accommodation et de mélange linguistiques tels qu'ils sont envisagés par Lodge (2004). En fait, B. Cerquiglini se laisse égarer par un type d'interprétation qui est ostensiblement contraire à la pensée téléologique qu'il reproche aux philologues du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dont la rigueur outrée conduit à une erreur logique qui n'en est pas moins grave : 'il ne peut y avoir de dialecte (soit ancien, soit par koinésation) qui ait les mêmes propriétés 'équilibrées' et 'plates' que la future variété standard'. – Pourquoi pas ? Il est vrai, certes, que le latin *écrit* et le castillan *écrit* se détachent considérablement du *continuum* dialectal sous-jacent respectif [cf. 185, note 37] ; or, cela est justement dû à leur mise par écrit ! Très probablement, ces variétés sont issues de koinésations au niveau de l'oral et/ou de l'écrit, processus difficiles à retracer aujourd'hui, mais bien plausibles à en croire la bibliographie spécialisée.<sup>15</sup> Le fait que le 'francien' (écrit) se présente comme une sorte de compromis entre les idiomes de la partie septentrionale de la France est certainement un fort indice en faveur de l'hypothèse que ce mélange est le résultat d'une koinésation (écrite). Pourtant, le constat ne permet pas d'en déduire que l'Île-de-France n'aurait jamais possédé de variété parlée présentant des traits linguistiques nivelés de façon comparable à ceux dont est caractérisée la forme écrite correspondante, même si celle-ci est née de la scripturalité et, par là, d'une conception différente. Les hypothèses de R. Anthony Lodge (2004) restent donc tout à fait valables pour ce qui est du domaine de l'oral ; encore ne faut-il pas confondre ce qui s'est passé dans la langue parlée, d'un côté, et l'élaboration d'une variété écrite, de l'autre, processus qui peut s'inspirer d'un usage oral exemplaire, mais qui reste, en principe, une évolution qui a ses propres lois. La variété centrale du français écrit telle qu'elle apparaît dans les manuscrits peu avant 1250 doit donc être conceptualisée d'une manière plus complexe tenant compte (1) de traditions scripturales suprarégionales d'origine ancienne et littéraire<sup>16</sup>, (2) de l'influence culturelle constamment exercée par les autres *scriptae* nord-galloromanes (et surtout par celles du nord-est avant le XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>17</sup> et (3) d'un éventuel apport de l'oralité, c'est-à-dire de l'impact d'une variété exemplaire du français parlé à Paris, établie à partir de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans la bourgeoisie et à la cour<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Cf. p. ex. Donald Tuten, *Koineization in Medieval Spain*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 2003.

<sup>16</sup> Cf. p. ex. Lydia Stanovaïa, « La standardisation en ancien français », in : Michèle Goyens / Werner Verbeke (éds), *The Dawn of the Written Vernacular in Western Europe*, Leuven, Leuven University Press, 2003, 241-272.

<sup>17</sup> Cf. à cet égard l'étude magistrale de Max Pfister, « Die sprachliche Bedeutung von Paris und der Ile-de-France vor dem 13. Jahrhundert », in : VR 32 (1973), 217-253.

<sup>18</sup> Il est vrai que l'usage oral par les élites peut à son tour avoir subi l'influence d'une

Pour ce qui est du rayonnement précoce du 'francien', certitude longtemps inébranlable de la philologie traditionnelle et encore soutenue par de grands romanistes comme G. Hilty (p. ex. 1993)<sup>19</sup>, B. Cerquiglini montre de façon convaincante qu'il s'agit là d'un mythe dont on peut douter [cf. 192 *sqq.*]. Comme l'ont déjà mis en évidence les travaux d'A. Dees (p. ex. 1985) ou de M. Pfister (1973 et 1993)<sup>20</sup>, il faut plutôt partir d'une *bipartition* du paysage scriptologique de la France septentrionale [cf. 205]. Le 'francien' du XIII<sup>e</sup> siècle, plus proche en principe des *scriptae* occidentales, était néanmoins imprégné de toute une série de traits nord-orientaux, ce qui souligne l'importance culturelle de cette aire scripturale (mais ce qui pourrait également parler en faveur d'une koinè orale parisienne à forte empreinte orientale; cf. ci-dessus). B. Cerquiglini révisé en détail les présumés témoignages indirects d'une précéllence francilienne / parisienne avant le XIII<sup>e</sup> siècle [cf. 173 *sqq.*], pour en venir à la conclusion qu'il n'en est rien. Ainsi, c'est sans doute par opposition au lieu de composition, Canterbury en Angleterre, que Garnier de Pont-Sainte-Maxence se vante de sa naissance en France (terme employé dans le sens de 'France continentale'). En réanalysant le fameux passage de Conon de Béthune (... *mon langaige ont blasmé li François ...*), B. Cerquiglini apporte une interprétation cohérente [cf. 176 *sqq.*].

---

norme écrite, promue par exemple par la pratique de la poésie orale. – Empiriquement, nous ne sommes guère en mesure de décider aujourd'hui si la présence de traits linguistiques non-autochtones dans la *scripta* parisienne est due à des contacts linguistiques au niveau de l'oral, dont les résultats se reflètent dans l'écriture, ou plutôt à une influence culturelle des autres *scriptae* françaises qui est passée exclusivement par le biais de la scripturalité. Ce que nous devons faire, en revanche, c'est prendre en compte tous les scénarios de contact imaginables dans le cadre des théories linguistiques actuelles (c'est-à-dire dans les deux domaines de la scripturalité et de l'oralité) et les examiner sérieusement et sans aucun parti pris pour en évaluer la plausibilité respective. – Cf. comme plaidoyers pour une approche pluridimensionnelle prenant en considération tous les niveaux d'éventuels contacts de variétés (écrites ou orales) dans la constitution d'une norme linguistique : Maria Selig, « Koinisierung im Altfranzösischen ? Dialektmischung, Verschriftlichung und Überdachung im französischen Mittelalter », in : Sabine Heinemann (éd.), *Sprachwandel und (Dis-)Kontinuität in der Romania*, unter Mitarbeit von Paul Videsott, Tübingen, Niemeyer, 2008, 71-85 ; Klaus Gröbl, « Les multiples origines du standard : à propos du concept de *koinésation* en linguistique diachronique », à paraître dans les *ACILPR XXV*.

<sup>19</sup> Gerold Hilty, « Les plus anciens textes français et l'origine du standard », in : Pierre Knecht / Zygmunt Marzys (éds), *Écriture, langues communes et normes. Formation spontanée de koinès et standardisation dans la Galloromania et son voisinage. Actes du colloque tenu à l'Université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988*, avec la collaboration de Dominique Destraz, Neuchâtel / Genève, Faculté des Lettres / Droz, 1993, 9-16.

<sup>20</sup> Antonij Dees, « Dialectes et scriptae à l'époque de l'ancien français », in : RLiR 49 (1985), 87-117 ; Max Pfister, « Scripta et koinè en ancien français aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ? », in : Pierre Knecht / Zygmunt Marzys (éds), *Écriture, langues communes et normes. Formation spontanée de koinès et standardisation dans la Galloromania et son voisinage. Actes du colloque tenu à l'Université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988*, avec la collaboration de Dominique Destraz, Neuchâtel / Genève, Faculté des Lettres / Droz, 1993, 17-41 ; cf. pour Pfister 1973 ci-dessus, note 17.

Pour conclure, on retiendra tout d'abord que le livre de B. Cerquiglini est d'une grande sagacité et d'une lecture agréable et stimulante. Somme toute, les critiques qu'on vient de signaler (ainsi que les erreurs mineures dont on donnera le relevé en note<sup>21</sup>) ne gâchent pas cette impression générale. Évidemment, l'auteur n'a pas eu l'intention de livrer une étude philologique basée sur un travail empirique et qui soumette à la discussion des données linguistiques nouvelles, ce qui correspond d'ailleurs parfaitement au caractère essayiste de la série dans laquelle est apparu cet ouvrage. L'objectif en est, en revanche, de présenter une synthèse critique de la recherche en linguistique historique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et de rendre accessible le débat scientifique actuel à un plus vaste public : en cela, l'auteur a fort bien réussi. Le livre est donc une contribution bienvenue, qui donnera sans aucun doute des impulsions favorables à l'historiographie linguistique du français. Reste aux philologues à en corriger les imprécisions et à nuancer les partis pris par un futur travail méticuleux sur les sources. C'est par cette seule voie qu'on aboutira à des descriptions complètes et équilibrées.

Klaus GRÜBL

Céline GUILLOT / Serge HEIDEN / Sophie PRÉVOST, *À la quête du sens. Études littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia*, Lyon, ENS Éditions, 2006, 364 pages.

Le volume dont il sera question contient une série d'articles réunis par les collègues et amis de Christiane Marchello-Nizia et publié en son honneur. Les éditeurs, Céline Guillot, Serge Heiden et Sophie Prévost, ont ajouté une introduction qui résume d'un ton chaleureux et sympathique les grandes lignes des activités scientifiques et de la carrière professionnelle de C. Marchello-Nizia (« Introduction », [9-16]). Suit une bibliographie complète de ses travaux [17-24] et un petit texte, écrit par Bernard Cerquiglini, Jacqueline Cerquiglini-Toulet et Michèle Perret, qui récapitule les initiatives du « Groupe

<sup>21</sup> À part les erreurs déjà signalées sont à corriger : p. 33, note 18 : Le livre de S. Lusignan est sorti en 2004, non pas en 2005. – p. 46 (citation d'H. Estienne) : *pas receu* pour *par receu*. – p. 55 : Les actes diplomatiques ne sont presque jamais « strictement datés et surtout localisés » ; tout au plus sont-ils localisables à condition que l'on investisse un travail de recherche considérable, comme l'a montré de façon exemplaire M.-D. Gleßgen dans un article tout récemment publié dans cette revue ; cf. Martin-Dietrich Gleßgen : « Les lieux d'écriture dans les chartes lorraines du XIII<sup>e</sup> siècle », ici 72 (2008), 413-540 ; de même : pp. 151 (cf. Metzke 1880/1881), 170, 200 et 205 (la localisation, puisqu'elle fait défaut dans l'extrême majorité des cas, n'est surtout pas un moyen d'authentification !). – p. 57 : *Schulmeister* pour *Schhulmeister*. – p. 57 : *eût pu faire remarquer* pour *eût pu fait remarquer*. – p. 114 : *l'ont mise à profit* pour *l'on mise à profit*. – p. 135 : *n'empêche pas* pour *n'empêche par*. – p. 153 : Le mot allemand pour *francique* est *fränkisch*, non pas *frankisch* ; de même : p. 162 (ici il conviendrait, en outre, d'opposer les termes *französisch* – *francisch* au couple français *français* – *francien*). – p. 162, note 50 : *im Französischen* pour *im Franzosischen* (cf. Schweickard 1992). – pp. 175 *sqq.* et 182 : *Aimon* vs. *Aymon* ; il conviendrait de se décider pour une des variantes. – p. 225 : Le titre exact de l'étude de Leonardo Olschki (1913) est *Der ideale Mittelpunkt Frankreichs im Mittelalter in Wirklichkeit und Dichtung*.

de linguistique romane ». Cette équipe de recherche, fondée en 1971 par C. Marchello-Nizia et les auteurs du texte, a assumé dans des conditions nettement défavorables à la linguistique historique la tâche de donner une impulsion aux études diachroniques (« Le Groupe de linguistique romane (1971-1980) », [25-30]). Je joue un peu sur les mots, mais le travail du groupe a en quelque sorte introduit la « diachronie » dans la linguistique historique du français : les chercheurs susmentionnés ont été parmi les premiers à appliquer l'instrumentaire des théories structuralistes, générativistes, pragmatistes aux étapes médiévales de la langue française. Détailler leur signification passée et présente dépasserait le cadre de ce compte rendu. La transition de la linguistique historique traditionnelle, centrée sur l'édition de textes et sur le travail lexicologique, à la linguistique diachronique qui s'insère dans les courants actuels des modélisations grammaticales, comporte des profits et des pertes. Ce qui importe, et ce que souligne ce petit texte, c'est de ne pas perdre de vue ce que les études médiévales peuvent apporter à une linguistique (synchronique) qui croit connaître son objet : une linguistique à laquelle la dimension fragmentaire de la transmission textuelle interdit d'ignorer que les données linguistiques sont le résultat d'une (re-)construction, une linguistique à laquelle l'altérité, l'étrangeté des textes médiévaux fait tout de suite comprendre qu'il n'y a pas d'accès direct aux données, une telle linguistique devrait parvenir à faire comprendre que l'« objectivation », base de ce qu'analyse la linguistique, est à dé-construire et à ré-intégrer, aspect par aspect, à l'interprétation du fait linguistique [28].

Les contributions qui suivent ont été regroupées selon quatre thématiques (« Morphologie et syntaxe », « Corpus et variation », « Énonciation et texte », « Littérature et histoire »). Les éditeurs expliquent leur choix dans leur introduction, dans le petit résumé qu'ils donnent des contributions du volume [15 *sqq.*]. On verra par la suite que je ne suis pas toujours d'accord avec les répartitions auxquelles ils ont choisi de procéder. Mais avant d'aborder ce point, penchons-nous sur la première partie, qui réunit les articles éclairant des problèmes de « Morphologie et syntaxe » [31-159]. Claire Blanche-Benveniste aborde un phénomène syntaxique du français parlé, l'accord du participe passé avec le complément d'objet direct de verbes conjugués avec l'auxiliaire *avoir* (« L'accord des participes passés en français parlé contemporain », [33-49]). Sur la base du sondage d'un corpus de deux millions de mots, elle avance l'hypothèse selon laquelle l'accord s'observe encore de nos jours, quoique de façon sporadique, et que le phénomène est sujet à une variation systématique déterminée par des facteurs sociolinguistiques (« + accord » dans des situations de distance communicative<sup>1</sup>), lexicaux (« - accord » quand il y a concurrence de l'adjectif homophone du type *cuite, surprise*) et grammaticaux (« + accord » quand le participe dénote un « statif résultatif » type « la vitre teintée qu'ils avaient mise » [42]). Povl Skårup enchaîne avec une contribution sur l'évolution des formes en *-ant* en ancien français (« Les formes déverbales en *-ant* en ancien français », [51-73]). Sur la base de l'échantillon de textes réuni par Albert Henry,<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Pour le modèle de Peter Koch et Wulf Oesterreicher qui séparent l'aspect du « code » (réalisation phonique ou graphique) de l'aspect interactionnel (conditions communicatives de l'immédiat ou de la distance), cf. la contribution de Françoise Gadet dans le présent volume (« Hier comme aujourd'hui : quelques phénomènes de variation en syntaxe », [191-198]).

<sup>2</sup> Cf. Albert Henry, *Chrestomathie de la littérature en ancien français. Textes, Notes, Glossaire, Tables des noms propres*, 4<sup>e</sup> éd., Berne, Francke 1967 ; rééd., Tübingen, Francke 1994.

mais avec des sondages fréquents dans d'autres textes médiévaux, Skårup propose une systématique différenciée des emplois des formes déclinables et indéclinables en *-ant*. Il montre que le comportement morphosyntaxique distingue nettement deux formes – une étymologie bipartite, participe présent et gérondif latin, semble donc assurée – et que la fusion morphologique qui s'effectue lentement s'accompagne d'une innovation syntaxique calquée sur le latin, l'emploi d'une forme indéclinable en *-ant* en position adjectivale, mais capable de régir des actants.

La contribution de Lene Schøsler (« L'évolution des constructions à verbes supports : le cas de *conseil*, noyau prédicatif », [73-92]) traite des tournures verbales contenant le substantif *conseil* (*consel doner, consel querre* etc.). L'auteure retrace le développement de ces « construction[s] à verbes supports (CVSUP) » de l'ancien français au français moderne à partir d'une analyse de corpus électroniques (BMF, TFA, Frantext) et observe qu'en ancien et moyen français, les CVSUP avec *conseil* s'organisaient en trois paradigmes distingués par leur structure actancielle respective (type a : *doner consel* : « celui qui conseille » en position de sujet ; type b : *querre consel* : « celui qui bénéficie d'un conseil » en position de sujet ; type c : *avoir consel* : les deux rôles, « celui qui conseille » et « celui qui bénéficie d'un conseil », se superposent). Elle constate en outre, pour ces deux périodes, une large variation de verbes employés dans ces CVSUP, une variation qui, à partir du français classique, diminue et se limite à quelques verbes (surtout *demander, prendre, tenir*). Cette « épuration » des paradigmes serait, selon Schøsler, le résultat d'un processus de grammaticalisation. Certes, la diminution de la « variabilité paradigmatic »<sup>3</sup> est un indice de grammaticalisation dans le domaine morphosyntaxique, mais je me demande s'il ne vaut pas mieux appliquer à ces syntagmes le concept de lexicalisation. Les CVSUP s'insèrent dans le champ sémantique dominé par le verbe simple *conseiller*, ce qui est un fait purement lexical. La perte de la variation paradigmatic devrait donc être distinguée des effets systématiques de la grammaticalisation de verbes se développant en auxiliaires.

Venons-en à la contribution suivante, celle de Jukka et Eva Havu, qui touche aussi le domaine de la grammaticalisation (« Quelques observations sur l'évolution des périphrases temporelles en français : variation et changement », [92-105]). Les auteurs donnent quelques indications sur le développement de périphrases temporelles telles que *aller + inf.*, *venir de + inf.*, *sortir de + inf.*, *achever de + inf.*, en se basant sur une analyse de corpus dont les modalités ne sont pas mises en évidence. Comme résultat de leur enquête, ils constatent une asymétrie entre le développement de *venir de + inf.* qui ne connaît que l'emploi comme passé récent, et celui de *aller + inf.* qui semble « étendre [son] champ sémantique vers des domaines parfois très éloignés de celui qui est à l'origine de [son] évolution » comme par exemple les emplois injonctifs (« Tu vas te taire ») [102 ; la citation se trouvant à la page 96]. Étant donné que les auteurs ne séparent pas systématiquement ce qui relève du sémantisme du verbe conjugué de la périphrase avant sa grammaticalisation de ce qui relève du sémantisme de la tournure grammaticalisée – ils expliquent, par exemple, l'emploi injonctif de la périphrase par la valeur modale du futur – je crains que ce résultat n'aide pas vraiment à élucider la problématique<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Christian Lehmann (1995), *Thoughts on grammaticalization*, München.

<sup>4</sup> Quelques autres remarques : sans être experte en ce domaine, je ne classerais pas une construction comme *faillir + inf.* parmi les périphrases [94], mais parmi les verbes admettant un complément à l'infinitif. Surtout, je n'expliquerais pas l'agrammatica-

Les deux contributions qui suivent se tournent vers des phénomènes de syntaxe nominale. Pierre Le Goffic donne une synthèse sobre et éclairante de l'évolution des interrogatifs et relatifs en anglais et en français (« Des interrogatifs aux relatifs : histoire comparée de l'anglais et du français », [107-121]). Les grandes lignes de l'évolution dévoilent la différence entre les deux langues en ce qui concerne la formation et la valeur syntaxique des pronoms relatifs (parallélisme entre pronoms relatifs et interrogatifs dès le latin en français ; phénomène de supplétion morphologique et de variation syntaxique en anglais). Le fait que l'anglais ne connaît l'emploi de *who*, *what*, etc. en tant que pronom relatif qu'à partir de la Renaissance incite à réfléchir sur le rôle du latin dans l'histoire des langues européennes, les subordonnées relatives étant fortement marquées du point de vue pragmatique et typologique, et le parallélisme entre interrogatifs et relatifs présenté par le latin et les langues romanes semblant plutôt résulter d'une contingence historique que d'une analogie fondamentale entre les deux domaines syntaxiques. Suit l'article de Bernard Combettes, qui analyse, dans une perspective diachronique, la séparation entre pronoms et déterminants en français (« Grammaticalisation et parties du discours : la différenciation des pronoms et des déterminants en français », [123-135]). Il propose de distinguer deux « directions » dans le mouvement de grammaticalisation touchant le domaine des pronoms et déterminants, l'une étant celle de l'affaiblissement de la forme adjectivale/pronominale en un simple déterminant (p. ex. *plusieurs*), l'autre « l'enrichissement » de la forme purement adjectivale pour qu'elle puisse occuper les positions d'un pronom (p. ex. *quel* > *quelque* > *quelqu'un*). Après une analyse fine et détaillée de l'évolution de trois pronoms/déterminants indéfinis (*plusieurs*, *chaque/chacun*, *quelque/quelqu'un*) en ancien et moyen français, l'auteur propose de lier la naissance des deux séries morphologiquement et syntaxiquement distinctes à la « disparition progressive de la séquence à verbe second » par laquelle le verbe perd son rôle de démarcateur des unités syntaxiques qui en sont dépendantes au profit des déterminants qui assurent désormais la lecture non ambiguë des syntagmes nominaux [133 sqq.]. Je trouve cette hypothèse très intéressante, mais aussi trop sommaire. Elle se prête en effet à une lecture « causative » ou « finalisée » – les déterminants se séparant des pronoms à cause du changement de l'ordre des constituants/pour permettre ce changement – lecture à l'évidence beaucoup trop plate pour capter la dynamique de ce changement linguistique. Je préférerais analyser l'évolution de chaque déterminant – tout comme l'a fait l'auteur pour les trois pronoms cités –, quitte à décrire des évolutions individuelles, à constater des décalages importants entre les déterminants et à trouver un dynamisme émergent des processus de cliticisation menant au parallélisme des deux séries, sans être déclenché par celui-ci. C'est peut-être un résultat moins tranché, mais plus complexe (et plus réaliste ?).

Mentionnons finalement Raffaele Simone, qui se penche sur la notion de « construction » (« Constructions : types, niveaux, force pragmatique », [137-159]). Il esquisse une

---

lité de ?*À deux heures, il a failli partir* par le degré avancé de grammaticalisation du syntagme [94], mais par le sémantisme « non-événementiel » du verbe *faillir* qui ne semble pas s'accorder avec une détermination temporelle précise. Je ne pense pas non plus que, dans les périphrases temporelles, « le sens du premier élément (verbe conjugué) fusionne avec le second » [94], mais j'affirmerais plutôt que le sens pouvant être attribué à l'auxiliaire à l'origine de la grammaticalisation, « s'efface » (sans pouvoir poursuivre ici la question de savoir si c'est par un effet de métonymie ou en raison d'autres types de changement sémantique).

théorie grammaticale qui reprend les idées principales de la « grammaire de construction » telle qu'elle a été développée par Fillmore, Goldberg, etc., tout en ajoutant quelques précisions (la « force pragmatique » qu'ont les constructions, la possibilité de constructions discontinues etc.). Je ne peux évidemment pas résumer cette esquisse et je me contente d'inviter le lecteur à lire attentivement cet article dense et intéressant qui, sans être une introduction à la grammaire de construction, fait ressortir très clairement les avancées, mais aussi les problèmes de cette théorie grammaticale.

Suit une deuxième partie dont les articles ont trait à des phénomènes de « Corpus et variation » [161-214]. Benoît Habert commence par quelques réflexions sur l'ingénierie linguistique (« Portrait de linguiste(s) à l'instrument », [163-173]). Je suis d'accord avec l'auteur quand il dit qu'il faut se familiariser avec les spécificités de ce domaine technique. Mais quand il esquisse à l'horizon la figure du « linguiste à l'instrument » qui, selon Gaston Bachelard, s'appuierait sur la technique de ses instruments de mesure pour déterminer l'âge de sa science [172], j'aimerais formuler des réserves. Soyons clairs : c'est la qualité de nos réflexions sur le langage et sur les langues qui détermine l'âge de notre science et c'est la méthode qui doit se régler sur la théorie. Mais l'auteur se borne à déterminer les qualités formelles (homogénéité, systématité) des méthodes d'analyse informatisée et à en mesurer l'accueil favorable au sein de l'ingénierie linguistique, ce qui me fait soupçonner qu'il confond la rigueur méthodologique de l'informatique avec les progrès de la linguistique ! Cette critique me semble d'autant plus nécessaire que la deuxième contribution de cette partie montre à l'évidence que le travail sur un corpus électronique ne s'accompagne pas forcément d'une nouvelle orientation de la linguistique. Fernande Dupuis et Monique Lemieux présentent les résultats d'une équipe canadienne qui analyse les changements de la morphologie verbale et de l'emploi des pronoms sujets survenus en moyen français (« Vérification d'hypothèse(s) et choix de corpus », [175-189]). Les données empiriques des textes analysés électroniquement par l'équipe montrent que les pronoms sujets apparaissent de préférence à la première et deuxième personne du singulier, tandis qu'à la troisième personne du pluriel, l'omission reste assez régulière [179]. Les hypothèses sont formulées à l'intérieur de la théorie générative et établissent des rapports entre la sous-spécification du trait « +/- pluriel » à la troisième personne du pluriel et la perte de « pro-drop » [182]. Je ne peux pas approfondir la question de savoir si cette analyse logico-linguistique du paradigme morphologique du verbe interprète correctement la distribution inégale des pronoms sujets (j'opterais pour une interprétation pragmatique des données). Je ne peux pas non plus discuter la théorie linguistique qui permet aux auteurs d'établir une séparation nette entre l'usage (d'un auteur, d'un texte) et le système de la langue et de réduire ainsi la variation à un phénomène de surface [182]. Ce sont des questions de principes, et si la décision est prise en faveur du système abstrait, le corpus, le texte, l'auteur sont réduits aux étiquetages des attestations, la dynamique des formes linguistiques résultant toujours et sans exception des configurations du système. Mais devrais-je vraiment ranger cette approche du côté de la linguistique de corpus, si elle n'est pas à même de valoriser le texte comme endroit où se conjuguent les facteurs qui déterminent la construction des formes linguistiques et par là, leur dynamique évolutive<sup>5</sup> ?

<sup>5</sup> Je n'entre pas dans le débat de savoir ce qui est « dans » le texte et ce qui est « hors-texte ». L'interprétation de tout énoncé exige la reconstruction de plusieurs types d'informations qui ne sont pas toujours explicitées dans le texte, mais partagées

Sous cet aspect, le choix des éditeurs de regrouper ces contributions avec deux articles qui s'inscrivent dans une théorie variationnelle des faits de langage me paraît pour le moins discutable. La conception de la langue, celle du rôle des locuteurs, celle du corpus qui ressort de ces deux contributions, est diamétralement opposée à ce que proposent les deux articles qui initient la deuxième section. Françoise Gadet, par exemple, après une clarification du terme de variation, insiste sur la nécessité de « chercher le principe de la variation dans les langues, non plus dans un système regardé de façon abstraite [...], mais dans un horizon tenant compte des locuteurs interagissants : ce sont les locuteurs qui font évoluer les langues » (« Hier comme aujourd'hui : quelques phénomènes de variation en syntaxe », [191-198]; la citation se trouvant à la page 194). Le point de départ de son argumentation est la tentative bien connue de comparer les structures dites orales de la syntaxe du français moderne avec des constructions analogues en ancien français. F. Gadet précise que ce rapprochement est erroné s'il se base sur la simple persistance matérielle des formes. Seule la reconstruction du fondement interactionnel des formes en question nous permet de comparer les faits, puisqu'elle nous montre que les formes partagent les mêmes conditions communicatives et qu'elles apparaissent dans les mêmes conditions situationnelles, celles de la communication spontanée et du face-à-face. Mais l'analyse nous montre en même temps que la valeur variationnelle de ces formes a profondément changé. Ce qui, au Moyen Âge, s'utilise sans indication variationnelle dans tous les registres, est stigmatisé et relégué à un emploi oral, « bas » par les développements de la norme à la Renaissance et à l'âge classique. Il est donc légitime de comparer, mais cette comparaison reste superficielle si elle ne s'ajoute pas à une analyse variationnelle de l'histoire de la langue française.

Anthony Lodge, dont les travaux sont d'une très grande importance pour une nouvelle historiographie de la langue française<sup>6</sup>, analyse deux attestations du « vernaculaire parisien » du début du XVI<sup>e</sup> siècle (« *L'Epistre du biau fys de Pazy* et une lettre de Mlle de la Tousche », [199-214]). Il relève dans les deux textes, datant respectivement de 1550 et de 1548, plusieurs traits linguistiques qui ont été bannis du 'bon usage' au cours des discussions linguistiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ; ce résultat surprend au premier abord, la lettre ayant été écrite par un membre de la haute noblesse, Mlle de la Tousche, dame d'honneur de la reine Marie Stuart, tandis que l'*Epistre* est une œuvre de Clément Marot qui parodie le langage des commerçants. Lodge part de l'idée que chaque langue est un

---

par le locuteur et l'allocutaire et fondamentales pour le choix et l'actualisation des moyens linguistiques. Toute linguistique de corpus exige donc au préalable une reconstruction systématique des contextes situationnel, intertextuel, pragmatique, historique, etc. dans lesquels s'inscrit le texte choisi. Classer les textes médiévaux par l'opposition entre vers et prose et en préciser la date, comme le font les auteurs de l'article en question, n'est qu'une amorce du travail à faire ! Je renvoie d'ailleurs aux contributions de Claire Blanche-Benveniste et Povl Skårup, qui montrent de façon claire et succincte comment il faut recontextualiser les données extraites d'un corpus. Sur cette problématique, cf. aussi Wulf Oesterreicher, « Autonomización del texto y recontextualización. Dos problemas fundamentales en las ciencias del texto », in : Eduardo Hopkins Rodríguez (éd.), *Homenaje Luis Jaime Cisneros*, Bd. 1, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 2002, 343-387.

<sup>6</sup> Je me réfère évidemment à Anthony R. Lodge, *French. From dialect to standard*, London : Routledge 1993 (trad. fr. : *Le français : histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard, 1997) et *A sociolinguistic history of Parisian French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.



ensemble complexe de plusieurs registres, variétés et dialectes ; pour cela, son histoire ne peut jamais s'identifier avec l'histoire d'une seule partie – fût-ce l'espace occupé par la langue littéraire [199]. Lodge vise donc à reconstruire par l'analyse de ces deux textes un segment que l'historiographie conventionnelle a négligé jusqu'à présent. Je parle sciemment de segment et ce, pour la simple raison que le dénominateur sociolinguistique commun que propose Lodge pour les deux textes ne me semble pas suffisamment clair. Lodge voit dans les textes une attestation du fait qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, un ensemble de « formes méprisées étaient encore à trouver dans la bouche de personnes assez bien placées dans la société parisienne » [207]. Mais si c'est le cas, pourquoi Marot parodie-t-il cet usage ? Et, au cas où la noblesse se serait orientée vers une nouvelle norme, pourquoi Mlle de la Tousche utilise-t-elle des formes devenues archaïques ? Est-elle « semi-lettrée » [208] ? Dans ce cas, la nouvelle norme se répandra-t-elle par l'intermédiaire des intellectuels ? Ces questions ne trouveront certes pas une réponse facile, mais elles nous aideront à comprendre le dynamisme du 'bon usage' à l'époque en question.

La troisième partie du recueil rassemble cinq contributions qui se consacrent à l'analyse pragmatique de textes médiévaux (« Énonciation et Texte », [215-284]). Elina Suomela-Härmä et Juhani Härmä abordent le phénomène de la variation de l'allocution en moyen français (« Regards sur l'alternance allocutoire en moyen français », [231-243]). Dans un corpus formé de textes religieux du XV<sup>e</sup> siècle, destinés à la représentation théâtrale, les auteurs analysent l'alternance de l'allocution du destinataire par la deuxième personne du singulier (*tu*) et du pluriel (*vous*). Cette alternance – le même personnage est tutoyé et vouvoyé par le même locuteur – est un phénomène bien connu en ancien français, mais aussi en ancien haut et moyen allemand. Les auteurs soulignent que, contrairement aux hypothèses avancées par la recherche récente, la variation s'observe jusque dans les textes du XV<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne les facteurs à l'origine de la variation, les auteurs proposent de mettre au premier plan « la nature de l'acte de langage » et de ne voir dans les facteurs d'ordre formel, stylistique ou émotionnel que des facteurs mineurs [239 s.]. Si cette hypothèse me semble encore demander des précisions ultérieures, j'aimerais souligner que les résultats des auteurs invitent à revaloriser la variation observée. Le recours à différentes formes d'allocutions pour une seule et même personne est un moyen simple de définir la relation sociale ou émotionnelle de façon flexible et « locale »<sup>7</sup>. Il me semble donc judicieux d'approfondir l'idée selon laquelle l'alternance entre deux paradigmes d'allocution n'est pas forcément un phénomène transitoire et éphémère, mais une solution linguistique susceptible de persister pendant une période prolongée de l'histoire du français.

Amalia Rodríguez Somolinos décrit le fonctionnement des formules assertives contenant l'adverbe modalisateur *mon* « vraiment, effectivement » (« *C'est mon, ce avez mon, ce ne fist mon* en ancien français : modalisation assertive et confirmation », [217-230]). L'adverbe, provenant du latin *MUNDE* « d'une manière pure », est attesté en ancien français à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, mais reste rare et n'apparaît que dans des emplois figés. Parmi ces emplois, l'auteure se concentre sur la formule assertive du type *ce + verbe + mon*. Ce syntagme reprend une assertion précédente par le démonstratif *ce* (en fonction d'attribut ou complément d'objet direct) plus un verbe suppléant (*être, avoir, faire* ou *vouloir*) et y ajoute *mon*, toujours placé à la fin du syntagme et recevant ainsi l'accent

<sup>7</sup> La notion d'une constitution du sens « locale » reprend les concepts de l'analyse conversationnelle, surtout le concept de la « contextualisation » (cf. Peter Auer, *Kontextualisierung*, Konstanz, Universität, 1984).

de phrase (il est significatif que les tours ne contiennent jamais ni sujet nominal, ni, sauf quelques rares exceptions, sujet pronominal). L'analyse des 55 occurrences, que l'auteure a prélevées dans une trentaine de textes littéraires, montre que l'emploi de la formule fait partie des procédés attestant le caractère « dialogal » de l'écriture médiévale. L'incise, comme protestation de sincérité, exprime le besoin de s'assurer le consentement de l'allocataire – de la part des personnages dans le discours direct, mais aussi de la part de l'auteur, quand elle figure dans le récit. Cette empreinte « orale » du texte médiéval est aussi au centre de la contribution de Michèle Perret (« Ancien français : quelques spécificités d'énonciation manuscrite », [245-259]). L'auteure se penche sur quelques phénomènes linguistiques et textuels qui attestent, selon les perspectives, les résidus de l'oralité antérieure de la littérature en langue vulgaire ou le caractère « prématuré » de l'écriture vernaculaire qui n'aurait pas encore mis à profit toutes les possibilités offertes par la transmission écrite des textes. Je laisse ouverte la question de savoir si la description qu'en donne l'auteure n'établit pas une relation trop directe entre les conditions matérielles de l'écriture médiévale et l'inscription du travail métatextuel dans le texte même. Chrétien de Troyes opère un choix plutôt que de compenser sa maîtrise encore précaire de l'écrit quand il permet à ses personnages de se livrer à un jeu dialogique presque déchainé<sup>8</sup>. Et en ce qui concerne les auteurs des mises en prose du XIV<sup>e</sup> siècle, ne faut-il pas compter avec leur volonté de s'inscrire dans une tradition quand ils thématisent à l'infini l'instance du « conte » qui dit, qui finit, qui commence, bref qui dialogue avec les lecteurs ? Il ressort clairement des observations fines et pertinentes de M. Perret qu'après l'essor de l'écriture en langue vulgaire au XIII<sup>e</sup> siècle, la matérialité du livre commence de plus en plus à déterminer le travail de l'auteur. Le texte commence à dialoguer avec les illustrations [254 *sqq.*] et les renvois aux procédés de la mise en texte se meuvent désormais dans l'espace de la page [255 *sqq.*]. Mais nonobstant cette nouvelle présence du visuel, les procédés qu'utilise l'auteur médiéval pour articuler le texte, pour démarquer le discours direct du récit ou pour renvoyer à des informations telles que le titre de l'œuvre, le nom de l'auteur ou les dates de la rédaction du texte, restent fondamentalement les mêmes. C'est toujours à l'intérieur du texte, par des expressions linguistiques, que l'auteur dit ce qu'il fait. Les procédés métatextuels ne sont pas encore relégués au « péri-texte », et la séparation entre la fable et l'acte de narrer reste suspendue.

La figure de l'auteur est aussi au centre de la contribution de Danielle Bohler (« De face et de profil : le geste identitaire de l'auteur à la fin du Moyen Âge ? », [273-284]) qui rappelle le motif du « livre sortant d'un livre » [274], c'est-à-dire les récits de filiation textuelle mis en scène dans les prologues des œuvres des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. À travers les descriptions de plus en plus individuelles de la scène qui est à l'origine de l'acte d'écrire – le hasard qui fait retrouver un livre oublié depuis longtemps, le moment de méditation qui fait apparaître le héros antique qui demande que l'on ressuscite son histoire – les auteurs médiévaux rattachent leur dire et faire aux demandes impératives de la Mémoire et réussissent, en même temps, à occuper, plume à la main, le devant de la scène, ne serait-ce que le temps liminaire du prologue. Mentionnons finalement la contribution de Jacqueline Cerquiglini-Toulet, consacrée à « L'étrangeté dans la langue au Moyen Âge » [261-271]. Parcourant les littératures du Nord et du Sud de la France médiévale, elle découvre une attention particulière aux marges du langage et de la langue.

<sup>8</sup> Cf. Wolf-Dieter Stempel, « La 'modernité' des débuts : la rhétorique de l'oralité chez Chrétien de Troyes », in : Maria Selig, Barbara Frank, Jörg Hartmann (éds), *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tübingen, Narr, 1993, 275-298.

La quatrième et dernière partie du volume réunit les contributions qui ont traité la « Littérature et [à l'] Histoire » [285-344]. Michèle Gally, qui fut la première docteurante de C. Marchello-Nizia, résume et analyse les travaux de l'auteure dans ce domaine (« Entre langue et lettre : les voies d'une réflexion sur le roman », [287-295]) et y détecte « trois lignes de force : le discours, l'histoire et la vérité » [288]. C'est donc le jeu de la représentation et de la création par la langue et par le texte qui est au centre de l'intérêt de C. Marchello-Nizia. Ses réflexions autour des stratégies discursives du fictionnel, mais aussi de la véridiction tracent « la voie d'une conciliation » [287], montrant comment dans une « science des textes » [294], les analyses linguistique, pragmatique et littéraire se joignent pour révéler ce que dire et écrire le vrai, le vraisemblable, le faux et le possible voulaient dire au Moyen Âge. Les contributions littéraires et / ou historiques qui s'enchaînent, abordent des thèmes récurrents dans l'œuvre de C. Marchello-Nizia : la configuration triangulaire entre seigneur, dame et chevalier qui serait le signe d'une homosexualité latente de la société chevaleresque (Jacques le Goff, « Chevalier et sodomie », [297-301]), le songe, qui échappe à l'opposition entre fiction et vérité (Mireille Demaules, « Songes et visions dans *La Vie de saint Thomas Becket* de Guernes de Pont-Sainte-Maxence », [321-344]) et l'insertion de textes lyriques et musicaux dans la trame narrative du texte médiéval (Bruno Roy, « Mysticisme et refrains d'amour : le *Livre d'amorettes* », [313-320]) (cf. aussi Joël Grisward, « Le « soleil arrêté » de la *Chanson de Roland* et le « soleil trestorné » de *Hervis de Mes* », [303-312]).

À la fin du volume, se trouve une contribution de Bernard Cerquiglini, « compagnon de route » de C. Marchello-Nizia, qui a contribué avec elle à la réorientation des études médiévales en France (« En guise de postface. Un philologue à l'Internationale », [345-358]). Cerquiglini se penche sur la biographie de Charles Bonnier (1863-1926), chartiste, élève de Gaston Paris, dont le mémoire pour le diplôme d'archiviste fut sévèrement refusé par Paul Meyer, parce qu'il était en désaccord fondamental avec les thèses avancées par celui-ci. Bonnier avait osé mettre en doute l'authenticité linguistique des premières chartes vernaculaires dans le Nord de la France. Selon lui, la langue des chartes n'est pas la reproduction fidèle du dialecte de la région en question ; elle est « construite », construite par le scribe ou la chancellerie dont il suit les traditions. Mais Bonnier n'est pas seulement un de ces méconnus qui eurent « le seul tort d'avoir raison trop tôt » [357]. Cerquiglini, en hommage à l'engagement politique de C. Marchello-Nizia, se demande s'il ne faut pas établir une relation entre l'esprit critique et indépendant de Bonnier et son engagement dans le mouvement radical-socialiste.

Il est certes impossible de proposer une synthèse des articles que je viens de commenter. Mais j'aimerais revenir sur la biographie scientifique de C. Marchello-Nizia que les éditeurs du volume ont retracée dans leur introduction. Sa « triple carrière » [9], qui va de ses débuts en Lettres jusqu'à son engagement exceptionnellement fructueux en linguistique diachronique, en passant par ses études à l'École des chartes et ses éditions de textes médiévaux, reflète, en quelque sorte, le processus d'autonomisation d'une linguistique diachronique de l'ancien et moyen français qui laisse derrière elle son passé philologique et historique. Les éditeurs ont voulu recréer cette triple alliance des débuts par le choix des contributeurs. Je les en félicite quoique je ne sois pas certaine que la tentative ait toujours réussi. Mais les chemins qui nous permettent d'échanger nos idées et nos concepts restent ouverts, et ce grâce au travail de Christiane Marchello-Nizia ainsi qu'à ce volume intéressant et extrêmement stimulant.

Maria SELIG

## Philologie et éditions de textes

Paulo OROSIO, *Historias contra los paganos. Versión aragonesa patrocinada por Juan Fernández de Heredia*, edición crítica, estudio y vocabulario de Ángeles Romero Cambrón en colaboración con Ignacio J. García Pinilla, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza / Instituto de Estudios Altoaragoneses / Instituto de Estudios Turolenses / Depto. de Educación, Cultura y Deporte del Gobierno de Aragón (Larumbe, Textos Aragoneses, 50), 2008, LXXIII + 728 páginas.

La edición de la traducción aragonesa medieval de las *Historiae adversus paganos* de Paulo Orosio (c. 385-c. 420) que reseñamos a continuación es un ejemplo clásico de la crítica textual iberorrománica. Consta de una introducción [XI-LXXIII] titulada «En torno a las *Historias* heredianas», la edición propiamente dicha según el ms. V-27 del Real Colegio Seminario del Corpus Christi de Valencia [1-690] con un amplio aparato de 2458 notas, y un vocabulario [691-717].

La introducción, dividida en cinco apartados, ofrece en el primero [XIII-XV] una presentación general en la que informa sucintamente acerca de la obra y su autor: «Las *Historiae adversus paganos*, del escritor cristiano Paulo Orosio, constituían una obra básica en cualquier biblioteca medieval renacentista» [XIII]. Habría sido necesaria, sin embargo, una presentación un poco más amplia acerca del autor y su obra. A continuación da cuenta de que bajo el patrocinio de Juan Fernández de Heredia se llevaron a cabo dos traducciones. La primera es indirecta, a través de la versión italiana de Bono Giamboni (siglo XIII), debió de ser realizada antes de 1377 y se conserva en un único manuscrito (BNE 10200). La segunda traducción, en cambio, es directa del latín y debió de hacerse con posterioridad a 1377. Esta segunda versión es la que editan. En este primer apartado los editores dan cuenta de que existen dos manuscritos: el V-27, que es el que usan de base y que designan con la sigla V, y una copia, de finales del siglo XVI o principios del XVII, que se conserva en la Universidad de Valencia (ms. 189), la cual marcan con la sigla W y consideran como *codex descriptus* de V.

En el segundo capítulo de la introducción se presenta una descripción codicológica, la cual inician con la historia del manuscrito V ya que siguió, «al parecer, una trayectoria completamente independiente de la del resto de los manuscritos heredianos» [XV]. La descripción es indirecta ya que «fue explicado minuciosamente por Leslie (1981)» [XVIII], aunque «enriquecida con un nuevo examen del texto [sic]» [XVIII]. Es evidente que los editores no dominan la descripción codicológica; desconocen la terminología precisa y clara que se ha de utilizar, así usan como sinónimos *texto* y *manuscrito*, lo cual puede dar lugar a cierta confusión; emplean *pliego* («Hoja de papel doblada por la mitad»<sup>1</sup>) por *cuaderno* («Conjunto de bifolios, metidos unos dentro de otros y ensamblados por el mismo recorrido del hilo de cosido»<sup>2</sup>); no dan cuenta del motivo por el cual fallan las dos foliaciones que presenta el manuscrito, se contentan con decir «a modo de ejemplo [...] que el folio que marcamos como 261 es el 255 de la numeración a

<sup>1</sup> P. Ostos, M. L. Pardo y E. E. Rodríguez, *Vocabulario de codicología*. Madrid, Arco Libros 1997, p. 95.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 97.

lápiz y el «CCLIIJ<sup>o</sup>» de la primitiva» [XIX]. Por otra parte no ofrecen la descripción del otro testimonio, W, a pesar de que lo utilizan para reconstruir el último folio, cosa que se menciona de pasada «De él [i. e. W] interesa solo el final, pues V ha perdido el último folio» [XIV]. El resto de este segundo capítulo de la introducción lo dedican a la identificación del copista [XX-XXVI] y a analizar la relación que hay entre la tabla, las rúbricas y el texto [XXVI-XXX]. La conclusión a la que llegan es que las tablas y las rúbricas existían en el antecedente del que deriva V.

En el tercer capítulo [XXX-XLVIII] se hace un análisis de la traducción. Llegan a la conclusión de que la versión conservada en V(W) es directa del latín y que se auxilia con la versión que se hizo a partir de la traducción italiana de Bono Giamboni. Durante todas estas explicaciones, y en otras partes del estudio, se afirma que el traductor de la versión contenida en V(W) tuvo acceso a M. Así el título del primer apartado del tercer capítulo es «Traducción desde el latín con el auxilio de M» [XXX], así mismo se puede leer que «el traductor de V hizo de M un auxiliar sistemático de su tarea. Parece que, para cada oración, V, debió de leer primero el texto latino, después volverse a M y elaborar finalmente su traducción tomando de él lo que le parecía válido y añadiendo material propio» [XXXVI]. De nuevo se ha introducido la equiparación de los términos *manuscrito* y *texto*, lo que, si bien es aceptable en un uso coloquial o distendido, es un craso error en un estudio «científico». Solo al final del análisis del procedimiento de traducción se aclara que «la segunda traducción no usó el manuscrito M, sino un ancestro del que este es copia» [XXXVI]. Es evidente que V no pudo consultar M sencillamente porque M es un manuscrito copiado en el siglo XV mientras que V es una copia «de lujo» que se realizó a lo largo del último cuarto del siglo XIV, a partir de 1377. En el subapartado 3.2. tratan de averiguar qué tipo de manuscrito latino pudieron utilizar los traductores del entorno de Fernández Heredia. Ponen de manifiesto que tanto Zangemeister<sup>3</sup> como Arnaud-Lindet<sup>4</sup> pudieron seleccionar para su texto crítico una serie de *codices antiquiores* y que el traductor aragonés debió de utilizar no solo un *codex deterior* sino también *recentior* [XXXVII]. Basándose en las variantes recogidas por Arnaud-Lindet creen que el ms. D y secundariamente los mss. P y R (éste desapareció durante la Segunda Guerra Mundial) ofrecen un posible modelo subyacente para la versión que editan. En este apartado no han cuidado el nimio detalle de que los arquetipos en la edición de Arnaud-Lindet son  $\beta$ ,  $\beta'$ ,  $\beta''$ ,  $\gamma$  y  $\alpha$  y no  $b$ ,  $b'$ ,  $b''$ ,  $g$  ni  $a$  [XXXVII-XXXVIII]. Para cerrar este capítulo y dado que esta segunda traducción se data en el amplio margen temporal 1377-1396 intentan estrecharlo. Para ello tratan de ver si las *Historiae* fueron utilizadas en la primera partida de la *Grant Crónica de Espanya* [XL-XLV] y en la segunda partida de la *Crónica de los conquiridores* [XLV-XLVII]. Llegan a la constatación de que en la *Grant Crónica de Espanya* se «sigue literalmente la traducción transmitida por M» [XLIV] pero que no hay «ningún rastro de empleo de la traducción de V» [XLV]. Por lo tanto, la segunda traducción de las *Historiae* se debió de realizar con posterioridad a 1385 y que, aunque la segunda partida de la *Crónica de los conquiridores* «no es la fuente principal [...] sí se aprecia [...] cierto aprovechamiento» [XLV], por lo que la segunda traducción de las *Historiae* orosianas «debía estar acabada antes de finalizarse la redacción de la segunda partida de *Conqueridores*» [XLVIII].

<sup>3</sup> Pablo Orosio, *Historiarum adversum paganos libri VII: Accedit eiusdem Liber apologeticus / Recensuit et commentario critico instruxit Carolus Zangemeister*, Vindobonae, apud C. Geroldi filium, 1882.

<sup>4</sup> Pablo Orosio, *Histoires (contre les païens)*; texte établi et traduit par Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Paris, Belles Lettres, 1990-91.

El cuarto capítulo es una caracterización lingüística del texto editado. Parten de la base de que el texto está escrito en un aragonés muy próximo al castellano en el que se detectan rasgos procedentes del catalán y el italiano. Es un capítulo que sigue los esquemas de la filología hispánica tradicional: análisis fonético [L-LIII], morfosintáctico [LIII-LIX] e influjos de otros romances [LIX-LXII]. Cierran el capítulo con un sucinto análisis estilístico [LXII-LXVI]. El complemento de la caracterización lingüística es el vocabulario con que cierran el volumen [691-717], que «tiene por objeto facilitar la comprensión del texto al público especialista» [693].

El quinto y último capítulo de la introducción son los criterios de edición, los cuales subdividen en tres apartados: «Criterios de fijación textual» [LXVII-LXIX], «Las notas» [LXIX-LXX] y «Criterios de transcripción» [LXX-LXXIII]. En este último informan de que «En términos generales, se ha respetado la grafía del manuscrito» [LXX], por lo que a lo largo de las cuatro páginas siguientes dan cuenta de todas las regularizaciones que han introducido con el objeto de mostrar «la verdadera pronunciación de la lengua medieval cuando el uso gráfico no es claro». Así no solo regularizan el empleo de u/v e i/j para sus valores vocálicos y consonánticos y simplifican <ss> y <rr> postconsonánticas, sino que si se encuentran con una grafía <e> en palabra que debería presentar el diptongo <ie> lo reconstruyen: el fonema /ts/ ante vocal palatal lo unifican en <c> ya que el uso escriturario del copista es muy amplio – <sc>, <sc>, <ç> y <c>, lo mismo sucede con la nasal palatal puesto que la mayoritaria es <ny> y como ocasionalmente aparecen <ni>, <nni> y <nn> se regulariza en <ny>. La secuencia «<qu> con valor de /ku/» se reescribe <cu>, la nasal ante consonante bilabial será siempre <m>. Se elimina la <h> antietimológica y se reconstruye en el verbo *haber* «a pesar de que el manuscrito alterna «haver» con «aver»» [LXXI]. Lo más absurdo en esta extrema regularización es la afirmación de que «se acentúa de acuerdo con las normas de la lengua moderna» [LXXII].

En los criterios de fijación textual parten de una premisa errónea: «la edición se propone reconstruir el texto original» [LXVII]. Me pregunto ¿cómo se puede reconstruir un texto que se ha transmitido en un *codex unicus*? Aquí no cabe reconstruir texto alguno, tan solo se pueden corregir los errores evidentes y tratar de aclarar las lecturas dudosas que el *unicus* ha transmitido. Aquí reside, empero, el gran acierto de los editores: utilizar la primera traducción de las *Historiae* y el texto crítico latino.

Dedican un pequeño apartado a explicar las notas cuyo «objetivo principal [es] dar cuenta de las intervenciones practicadas en el texto y exponer las razones por las que se ha optado por una determinada alternativa en su edición» [LXIX]. Pero la lectura de las notas muestran que algunas son verdaderamente ociosas como es el corregir «de tenerla» de V por, suponemos que basado en M, «detenerla» [408n1380]<sup>5</sup>, «tienen» por «tienem» [51n161 y 162] «común» por «comum» [349n1156; 351n1166]; se supone que han regularizado la grafía, luego ¿para qué dar cuenta de que la nasal final absoluta, en V, es «m»? A veces la reconstrucción textual que hacen es nefasta ya que dan entrada a otro error mayor aún. En la pág. 149 aparece «de Çaragoça», y en la nota 500 aclaran que V y M presentan la misma lectura y que la del texto latino es *Syracusanos* [II.14.7]<sup>6</sup>. Nada que objetar a esta nota, es perfecta. Un poco más adelante aparece de

<sup>5</sup> En los criterios de transcripción informaban de que en lo referente a la unión y separación de la palabras «se respetará la práctica del manuscrito por entender que responde a un sentimiento idiomático» [LXXII]. ¡Sin comentarios!

<sup>6</sup> Este *código* corresponde al sistema de referencia interna de la edición crítica del

nuevo «Çaragoça» y nos informan de que V lee «Siria» mientras que el texto latino dice *Syracusanam* [II.14.7]. ¿Por qué han corregido el texto de V con «Çaragoza»? ¿Estiman que esa es la lectura que constaba en el texto original que tratan de reconstruir? ¿Por qué no han aclarado que las dos menciones a «Çaragoça» de la página siguiente [150]? Ambas son lecturas erróneas con respecto al modelo latino, el cual lee *Syracusanis* [II.14.10] y *Syracusani* [II.14.13].

Las notas ocasionalmente aclaran algún término o expresión [148n495; 357n1186; 409n1383; 438n1505; 467n1616; 577n2027], cita clásica [256n834; 573n2018] o problema lingüístico [466n1613; 496n1741; 456n1575; 505n1778]. Pero son más los casos y los lugares que han quedado huérfanos de explicación. ¿Qué río es el *Tanis / Tanain* [I.2.4] [38]? ¿Cuáles son las lagunas *meótidas* [I.2.5] [38]? El primero es el río Don, las segundas el Mar de Azov. Tampoco aclaran todas las citas que hacen Orosio y sus traductores; así en IV.4 el traductor quiere aclarar qué es una *yugada* y para ello recurre a las *Etimologías* isidorianas: «e la yugada es tanto espacio como un aradro puede arar en un día; en a cual hay en luengo dozientos XL pïedes e en amplo CXX, que dize Isidoro en el libro de las *Etimologías*» [269]. Los editores nos aclaran en nota que «esta glosa no se encuentra en el texto lat.» [269n876]. Habría sido realmente milagroso que Paulo Orosio hubiera citado las *Etimologiae* isidorianas, pues el obispo hispalense nació unos 125 años después que muriera Orosio. En este caso todo lo más que deberían haber hecho es indicar el lugar en el que Isidoro menciona las yugadas: «Iugerum autem constat longitudine pedum ducentorum quadraginta, latitudine centum viginti» (XV.15.5).

Hay un aspecto que nos ha llamado poderosamente la atención. Se trata de la aparición entre corchetes, bien con letra redonda bien en cursivas, de las palabras *Divisio* [136, 245, 246, 247, 271, 273], *Rúbrica* [30, 56, 96, 98, 108, 255, 272, 275, 276], o combinación de ellas: *Rúbrica. Rúbrica* [600], *Divisio. Rúbrica, Rúbrica. Divisio, Divisio e Rúbrica* [131, 195, 199, 238, 244, 251, 291, 303, 412] y *Capítulo. Rúbrica* [135, 144]. En ningún lugar de la introducción hemos visto que se explique qué quiere decir. Es cierto que la etiqueta *Rúbrica* suele aparecer como último elemento de los títulos (es decir, de las rúbricas) de un gran número de capítulos, pero no en todos [v. gr.: 75, 78, 286, 287, 292, 298, 299, 533]. Suponemos que se trata de etiquetas internas que los editores incorporaron en sus ficheros de trabajo y que olvidaron eliminar en la versión definitiva.

A pesar de los reparos que se le pueden poner a esta edición, se le ha de dar una buena acogida puesto que permite acceder a la versión aragonesa medieval de las *Historiae* orosianas, texto al que hasta ahora nos teníamos que acercar por medio de las transcripciones semipaleográficas del *Hispanic Seminary of Medieval Studies* de Madison, bien en microficha (1982) o bien en versión electrónica (1997), aunque para cualquier estudio lingüístico debamos seguir recurriendo, desafortunadamente, a los viejos ficheros madisonianos o la edición electrónica ofrecida por el Corpus Diacrónico del Español de la Real Academia Española en los que la grafía del *unicus* no ha sido profundamente modificada.

José Manuel FRADEJAS RUEDA

---

texto latino de Arnaud-Lindet. La cifra romana remite al libro, las árabes al capítulo y al párrafo correspondiente. Los editores de la traducción aragonesa indican que «Para facilitar la identificación del pasaje traducido de la obra hemos indicado con el número correspondiente las divisiones internas de los libros de aquella» [LXVII], sin embargo, no han aplicado el sistema completo – libro, capítulo y párrafo –, sino tan solo el número de capítulo, el cual queda algo escondido dentro del gran volumen de texto que constituyen las *Historiae*.

*Moralité à six personnages*, BnF ms. fr. 25467, éd. par Joël Blanchard, Genève, Droz (TLF, 596), 2008, LXXVII + 185 p. (= *Moralité 6*).

Vingt ans après avoir publié une édition critique de *La Moralité à cinq personnages* conservée dans le ms. BnF, fr. 25467, issu de la bibliothèque du duc de La Vallière<sup>1</sup>, Joël Blanchard [= JB] vient de faire paraître la seconde moralité que contient ce recueil : la *Moralité à six personnages*. Les deux farces que compte par ailleurs ce volume nous sont bien connues, puisqu'il s'agit de *Pathelin* et de la *Farce de la Pipée* (voir TissierFarces, t. 12, n° 65). C'est donc le dernier texte inédit d'un recueil, dit de théâtre, que nous fait découvrir JB. Néanmoins, une première édition de *Moralité 6* a été établie en 1994 par Maryse Espinet-Tolla [= MET], mais cette thèse pour le doctorat n'a pas été publiée et reste peu accessible<sup>2</sup>.

Il aurait certainement été commode, s'agissant de la seconde pièce d'un même recueil présentée par un même éditeur, que la longue introduction de cette nouvelle publication [VII-LXXVII] ait été organisée sur le modèle de celle de la *Moralité 5* : I. Le manuscrit – II. Établissement du texte – III. Langue et graphie – IV. Versification – V. Analyse de l'action – VI. Pastorale et théâtre politique – VII. La *Moralité*. Dates et circonstances. L'éditeur aurait ainsi satisfait aux exigences du genre et facilité la réflexion sur un recueil d'un intérêt exceptionnel, de par les œuvres qu'il contient, et unique en son genre dans le domaine des textes dramatiques. Mais tel n'est pas le cas.

Une succincte présentation du manuscrit apparaît tardivement [XLIV-XLV]. Elle reprend et développe la première partie de la présentation du ms. BnF, fr. 25467 dans *Moralité 5* (p. 9-11), à laquelle il faudra tout de même se reporter afin de retrouver la proposition de datation du manuscrit par l'analyse des filigranes qui ne figure pas dans *Moralité 6*. Les distances que JB prend par rapport à cette méthode de datation sont brièvement expliquées, lorsque celui-ci écrit : « On mesure la fragilité des datations par les filigranes quand on sait, comme nous l'indiquions (*Moralité 5*, p. 10), qu'existe une marge d'erreur qui peut aller jusqu'à 85 ans ! (Briquet, p. xx) » [XXII, n. 40]. Toutefois, malgré cette éventuelle marge d'erreur, dont Briquet fait lui-même l'aveu, son *Dictionnaire historique des marques du papier* peut être encore utilisé avec un certain degré de fiabilité<sup>3</sup>. En outre, de plus récents ouvrages de référence auraient pu être exploités et, tout particulièrement pour le filigrane en question [voir XXII, n. 40], les travaux de Gerhard Piccard qui reproduit à l'identique les filigranes inventoriés<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *La Moralité à cinq personnages du manuscrit B.N. fr. 25467*, Joël Blanchard (éd.), Genève, Droz (TLF, 356), 1988 (= *Moralité 5*). [CR de Gilles Roques ici 52 (1988), 553-554.]

<sup>2</sup> Voir MET, *La Moralité à VI personnages du manuscrit B.N. fr. 25467*, édition critique avec traduction, notes, commentaires linguistique et littéraire, Thèse pour le Doctorat de Lettres, 1995, 441 p. [= ThMET]. Pour la rédaction du présent compte rendu, nous avons consulté l'exemplaire de la bibliothèque universitaire de l'Université Paul Valéry – Montpellier 3, avec une page d'errata (p. 1) et des annotations ponctuelles manuscrites ; sur la couverture, « 1994 » a été corr. à la main par « 1995 », date retenue dans le catalogue du SUDOC.

<sup>3</sup> Voir Koert van der Horst, *The reliability of Watermarks*, in : *La Gazette du livre médiéval* 15 (1989), 15-19.

<sup>4</sup> Voir, pour le filigrane à la tête de bœuf, Gerhard Piccard, *Die Ochsenkopf-Wasserzeichen*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 3 vol., 1966.



La présentation du manuscrit est directement suivie d'un chapitre intitulé « Particularités graphiques ». Celui-ci tient lieu, en fait, d'étude de la langue. Il se compose de diverses remarques sur les abréviations employées par le copiste et sur d'« *Autres particularités graphiques* », suivies de quelques notes relatives à la morphologie verbale.

Dans les « *Abréviations* » [XLV-XLVI], les exemples fournis illustrent mal les « abréviations variées et déroutantes » [LXV], plus loin mises en avant par JB. On attendrait de voir signalées plusieurs abréviations effectivement plus rares ou inattendues, comme *caūe* (= *cause* 864; Geneviève Hasenohr signale *cāe* pour *cause*<sup>5</sup>), *cōvent* (= *couvent* 934<sup>6</sup>), *fxm-* (= *ferm-* dans *ferme* 1192, 2274, *fermé* 1207), *t* (= *livres* 1099), *pñt* et *pñte* (= *present* 744, 2300, *presente* 2294<sup>7</sup>). On relève encore, pour abrégier *-gul-*, *-gl-* avec un trait horizontal barrant le *l* dans *singliere* pour *singuliere* 1020<sup>8</sup>; la même abréviation est encore employée, avec une valeur manifestement différente, dans *l'esglie* 1068 pour *l'esglise*.

En outre, l'analyse de certaines graphies reste approximative, comme dans les exemples suivants :

- (1) JB ne distingue pas l'abréviation de *que* par *q* surmonté d'un tilde arrondi [XLVI] de celle de *qua* par *q* surmonté d'un *a* en forme de *u* aplati<sup>9</sup>. Pour s'en convaincre, on comparera dans le manuscrit les abréviations employées sur la lettre *q* dans *qqe-toire* 731 et *quaqtoyre* 726.
- (2) JB ne distingue pas davantage *ō* pour *om* / *on* (qui reste sans exemple) [XLVI] et *ò* (ou *õ*) pour *our* (cf. *pourras* 1095, *mourras* 1901), qui apparaît comme une variante de l'abréviation commune *o'*, également représentée dans le manuscrit.
- (3) L'abréviation employée pour *per* [XLVI], notamment dans *persoinpne* 555, 603, est développée en *par* dans *parsoinpne* 548, 1411. Sans doute conviendrait-il d'uniformiser la résolution de cette abréviation pour donner plus de cohérence à l'édition. Signalons au surplus que, dans ce mot, la graphie *-oinpne* (au lieu de *-ompne*, alors que nous relevons par ailleurs *sollempnelle* 2257) mériterait d'être commentée, puisqu'elle ne se justifie que par l'emploi de l'abréviation *-oïpne* dans *parsoinpne* 548.
- (4) Enfin, dans plusieurs notes de bas de page [23, n. 470; 35, n. 721], JB parle du « jambaige » d'un *p* pour en désigner la hampe<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> G. Hasenohr dans *Écrire en latin, écrire en roman : réflexions sur la pratique des abréviations dans les manuscrits français des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, in : *Langages et peuples d'Europe*, Michel Banniard (dir.), Toulouse, Université de Toulouse II – Le Mirail, 2002, p. 79-110, à la p. 92.

<sup>6</sup> Sur cette valeur abrégative du tilde, voir Philippe Ménard, *Problèmes de paléographie et de philologie dans l'édition des textes français du Moyen Âge*, dans *The Editor and the Text, Mélanges A. J. Holden*, P. E. Bennett et G. A. Runnalls (éd.), Edinburgh, 1990, p. 1-10, et quelques exemples dans MerlinSR, p. LXI, n. 55, MistSRemiK, p. 520, n. 9414, et p. 658, n. 12260.

<sup>7</sup> Voir G. Hasenohr, art. cit., p. 88 et 92.

<sup>8</sup> Cf. Adriano Cappelli, *Dizionario di abbreviature latine ed italiane*, Milano, Ulrico Hoepli Editore, 1999, 6<sup>e</sup> éd., p. 353a, n<sup>o</sup> xv f.

<sup>9</sup> Cf. les abréviations de *quam* dans Adriano Cappelli, *op. cit.*, p. XL; voir également *infra* notre remarque à 1600.

<sup>10</sup> Voir Michel Parisse, *Manuel de paléographie médiévale. Manuel pour grands commençants*, Paris, Picard, 2006, p. 16 sq.

Les « *Autres particularités graphiques* » [XLVII-XLVIII] sont réunies avec une certaine confusion. Ainsi, l'alternance des graphies *s* et *ss* est signalée en deux endroits différents [XLVII, d et i]. Quelques remarques très ponctuelles : *seulx* 1002 n'est pas un « déterminant » [XLVII, a] mais un pronom démonstratif ; la graphie *beaucoup* 980 résulte sans doute moins de la « chute de *l* devant consonne au lieu de sa vocalisation » [XLVII, h] que de l'alternance des graphies *o* et *ou*, relevée par ailleurs dans le texte [XLVIII, k] ; la graphie *soulxmetz* 185 paraîtra moins aberrante quand on aura précisé que le ms. porte *soulxmetz* [XLVIII, m].

Les remarques morphologiques ne portent que sur « *certaines désinences verbales* » [XLVIII-XLIX]. Le philologue reste donc sur sa faim. Signalons simplement au passage l'emploi de la forme *prenu* 1869 (: *venu* 1868) pour le p. pa. de *prendre* : la forme est absente de Fouché-Verbe, mais est relevée en Saintonge : « saint. *pernut* » (FEW 9, 353a, n. 1, qui relève également « verdch. *peurnu* »).

Plusieurs remarques ponctuelles sur ces quelques pages : JB signale *queque* 568 [XLVI], mais au v. 568 on lit *quelque* [27], abrégé dans le ms. par *qlq* (avec les deux *q* surmontés d'un tilde arrondi) et non, comme l'indique JB, par *qqe* (avec le premier *q* surmonté d'un tilde arrondi) ; lire *obprobre* et non *obprobe* [XLVI] ; *encté* [XLVII, c] n'apparaît pas au v. 4 mais au v. 41 ; *douleur* [XLVII, i] n'apparaît pas au v. 960 mais au v. 1960 ; lire *vitorieux* 1520, comme dans le texte [85], et non *victorieux* [XLVIII, o] ; contrairement à ce qu'indique JB [XLVIII, r], nous lisons *rien* au v. 879 comme au v. 901 (voir *infra*) ; au v. 1829, nous lisons *sarey* et non *saray* [XLIX, a] ; JB relève *croys* 821 [XLIX, b] alors qu'il transcrit correctement *croyz* dans le texte [42] ; JB relève *ays* 1192 [XLIX, b], qu'il corr. en *ay[e]s* dans le texte [66] ; dans la n. 97 [XLVIII], la référence au v. 1144 pour *estmerveilla* est fautive.

La conclusion de cette présentation sommaire est que *Moralité 6* ne contient « pas de traits dialectaux particulièrement marqués » [XLIX]. JB renvoie néanmoins à *Moralité 5* où sont relevées « quelques formes dialectales isolées » (p. 14). Parmi celles-ci se trouve *persoipne*, qui n'est pas sans rappeler *persoipne*, plusieurs fois rencontré dans *Moralité 6* (voir *supra*). De plus, force est de constater que certains phénomènes relevés dans *Moralité 6* peuvent rapidement être identifiés comme des régionalismes : l'emploi de *le* pour l'article défini féminin *la* : *le naige importune* 59 (GossenGramm<sup>2</sup>, § 63) ; la confusion de *s* et *ss* (GossenGramm<sup>2</sup>, § 49) ; la dissimilation de *r* dans *abre* 784 et *mabre* 342 [XLVIII, p], à quoi il faut aj. *prestise* „prêtrise“ 521 (GossenGramm<sup>2</sup>, § 56) ; la dépalatalisation de [1] final dont paraît témoigner la graphie *aceul* 931 (= *accueil*), à la rime avec *orgueil* 932 (GossenGramm<sup>2</sup>, § 59) ; les « échanges -age / -aige » [LVIII] (GossenGramm<sup>2</sup>, § 7). Pour sortir des sentiers battus et des traits régionaux les plus ordinaires, signalons l'emploi de la prép. *o* „avec“ 228, 825, 1799 (voir les conclusions de GreubRég, p. 195-196) et celui du p. pa. *prenu* 1869 (voir *supra*). Enfin, peut-être faut-il voir dans la graphie *-illyes* (dans *soutillyes* : *filles* 978-979) une marque des origines bourbonnaises du fatiste présumé de la pièce, Henri Baude [XIX, n. 31, et xxxiii, n. 67]<sup>11</sup>. Une analyse approfondie de ces phénomènes et une comparaison avec les autres textes du recueil pourraient éventuellement permettre de distinguer ce qui caractérise la langue du copiste (qui se signifierait peut-être par la présence de traits picards ou de l'Est) de ce qui relève de la

<sup>11</sup> Voir notamment, pour la localisation de cette graphie, Xavier Leroux, *Essai de localisation du Mystère de la tressainte Conception de la glorieuze Vierge Marie par parsonages (Chantilly, ms. Condé 616)*, ici 72 (2008), 371-412, aux p. 375-378.

langue de l'auteur de *Moralité 6*. Ces conclusions seraient alors à verser au dossier encore controversé de l'attribution du texte à Henri Baude.

JB consacre ensuite un important chapitre à l'étude de la versification et des rimes [L-LXIV]. Le projet est ambitieux. Il est d'autant plus digne d'intérêt que de nombreuses éditions de pièces médiévales négligent encore trop cette question. JB rend d'abord compte de la nature du texte [L-LVIII], majoritairement composé d'octosyllabes à rimes plates ; il estime que la proportion de cette forme métrique « ne dépasse pas 55 % » [LXI], mais cette estimation demeure très incertaine puisque JB indique ailleurs que « [l]e pourcentage de rimes plates [...] était de 45 % dans la *Moralité à six personnages* »<sup>12</sup>.

*Moralité 6* se caractérise par « une étonnante abondance et diversité strophique et métrique » [L], mais aussi par un grand nombre d'irrégularités et de vers hypo- ou hypermétriques. Le relevé proposé par JB invite à quelques remarques ponctuelles : lire « après v. 1601 » et non « après v. 1600 » [L] ; nous ne comprenons pas l'inversion supposée des v. 25-26 [L] qui sont bien dans cet ordre dans l'édition et dans le ms. ; aj. les v. 513 et 1786 parmi les vers hypométriques ; les v. 523, 580 et 581 ne seraient pas hypométriques si l'adj. *verteuse* était corr. par *vertueuse*, tout comme aux v. 1374 et 1519 où *verteuse* et *verteux* sont corr. par *vert[u]euse* et *vert[u]eux* ; corr. *desperee* 304 par *desesperee* pour le mètre ; corr. *donc* 587 par *doncques* pour le mètre (comme au v. 821) ; le v. 847 n'est pas hypermétrique (voir l'analyse du passage [LIV]) ; le v. 1752 n'est pas hypométrique (voir l'analyse du passage [LV]) ; il ne faut pas considérer qu'un hémistiche manque au v. 2290, mais que le copiste a fait volontairement l'économie du second hémistiche, conformément aux habitudes relevées dans d'autres manuscrits lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un vers répété à l'intérieur d'une forme fixe.

Suit un relevé systématique des formes versifiées du texte. Cet inventaire, qui s'annonçait pourtant très prometteur, n'est cependant pas fiable et ne saurait être exploité qu'avec beaucoup de précaution. Certaines fautes révèlent une maîtrise insuffisante de la versification. Ainsi, l'expression « vers coupé », qui désigne habituellement un vers réparti sur plusieurs répliques, apparaît régulièrement sous la plume de JB pour désigner des vers courts ou des passages hétérométriques. Par exemple, aux v. 680-688, plutôt que de « neuvain en vers coupés » [LIII], il faut parler de neuvain à deux rimes et hétérométrique, avec alternance de vers courts et d'octosyllabes. Par ailleurs, JB ne distingue pas les vers de liaison des couples d'octosyllabes (voir GrébanJ, p. 132). Par exemple, les v. 1322-1349 ne forment pas à proprement parler une suite d'« octosyllabes à rimes plates » [LIV]. Les octosyllabes à rimes plates (v. 1323-1348) sont bornés par deux vers de liaison (ou adjoints) (v. 1322 et 1349). La caractéristique d'un vers de liaison est de rimer avec au moins deux vers d'une figure métrique à laquelle il n'est pas incorporé. Ainsi, après plusieurs octosyllabes à rimes plates, le v. 1349 annonce la première rime d'un rondeau (v. 1350-1361) auquel il n'est pas intégré. On obtient donc le schéma suivant : ...xyyzz|a-ABA'AababbA'AB.

Plusieurs autres remarques s'imposent : 1-102 : relever, d'un ensemble métrique au suivant, l'alternance des mètres (vers de 7 syllabes et décasyllabes) – 223-248 : indépendamment de la présence du v. 233 qui reste difficile à expliquer, la structure des deux strophes de cette ballade, sur le modèle de l'envoi *ccdcD*, serait plus logiquement sché-

<sup>12</sup> JB, *La Moralité du Bien Public (1468) Musée Condé ms. 685*, in : *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 70 (2008), 615-661, à la p. 622, n. 30.

matisée par *ababb cc dcD* plutôt que par *abab bcc dcD* – 291 : préciser qu'en dépit de la graphie (bien attestée dans FEW 25, 887b), *aeureulx* compte pour deux syllabes dans ce vers, noté « b<sup>7</sup> » [LI]. – 294 : Ce vers, qui n'apparaît pas dans le relevé des formes métriques [LI], doit être analysé comme un vers de liaison et, de ce fait, ne peut être compris comme un vers hypermétrique [L] – 310 : même remarque qu'au v. 294 – 357-365 : le passage n'est pas en « octosyllabes à rimes plates » [LI]; nous relevons un sizain *abaab* (v. 359-364), précédé d'un couple d'octosyllabes de liaison *aa* (v. 357-358) et suivi d'un vers coupé de liaison *b* (v. 365) – 376-386 : le passage n'est pas en « octosyllabes à rimes plates » [LI]; nous relevons la structure *a<sup>5</sup> a<sup>7</sup> a<sup>7</sup> b<sup>5</sup> b<sup>7</sup> b<sup>7</sup> a<sup>7</sup> b<sup>7</sup> a<sup>7</sup>*, suivie d'un octosyllabe de liaison *a* (v. 386), autrement dit une structure libre à deux rimes et hétérométrique (vers de 5 et 7 syllabes) comparable aux suites métriques relevées plus haut (v. 278-293 et 295-309) et dans la suite du texte – 453-463 : schématiser de façon plus claire et usuelle la structure du rondeau qui doit de plus être corr. en *AA'BAaAbAA'B* (voir pour un bon exemple GrebanJ, p. 134b-135a) – 464-492 : analyser les formes métriques de ce passage dont on ne peut assurément pas dire qu'il est « majoritairement à rimes plates » [LI] – 511-526 : la réplique est en fait composée de deux sizains *abaabb* (v. 511-516 et 519-524), chacun suivi d'un couple d'octosyllabes – 527 : décasyllabe de liaison – 547-586 : le passage n'est pas en « décasyllabes à rimes plates » [LI]; la réplique est en fait composée de quatre huitains *abaabbb* (v. 547-554, 557-564, 567-574 et 577-584), les trois premiers étant suivis d'un couple de décasyllabes – 621-637 : signaler que le v. 622 est repris au v. 625, de la même façon que le v. 624 au v. 637 (avec une variante); le calcul des syllabes des v. 621-623 fait difficulté, ces trois vers pouvant être compris comme des octosyllabes si on lit *nuysance* 623 – 654-669 : la structure du passage n'est pas comprise : il est formé de deux huitains *abab bcbc* qui ont en commun leur dernier vers (v. 661 = v. 669), de sorte qu'on obtient : *abab-bcbC dede-ecC* – 682 : le vers compte 7 syllabes; il est hypométrique – 693-696 : il s'agit d'un quatrain d'octosyllabes à rimes croisées, suivi d'un vers de liaison – 774 : vers orphelin – 963 : vers orphelin – 1300 : sur ce vers incomplet, voir *infra* notre remarque – 1350-1361 : schématiser de façon plus claire et usuelle la structure du rondeau par *ABA'AababbA'AB* – 1419 : ce vers, qui n'apparaît pas dans le relevé des formes métriques [LIV], est un octosyllabe de liaison – 1420-1459 : signaler que les deux rimes du premier huitain sont reprises dans le second, celles du troisième dans le quatrième, etc. – 1507-1512 : le passage n'est pas en « octosyllabes à rimes plates » [LV] et répond à une structure particulière (et particulièrement intéressante !) : autour du couple d'octosyllabes *partiray : impeteray* 1509-1510 s'organisent, en forme de chiasme, deux couples de vers sans rimes qui se font écho en jouant sur l'opposition des rimes masculines et féminines : *impétré : party* 1507-1508 et *partie : impetree* 1511-1512 ; cette „insuffisance“ du système rimique est suppléée par le recours à la figure du polyptote (*impétré, impeteray, impetree* et *party, partiray, partie*) plutôt que de l'annomination<sup>13</sup> – 1554-1559 : la suggestion de MET [LV, n. 103] mériterait d'être plus sérieusement envisagée – 1835-1840 : grande confusion dans l'analyse du passage [LVI] qui sera compris de façon bien plus convaincante comme un sizain *ababba*, encadré par deux vers de liaison (v. 1834 et 1841) – 1868-1876 : le passage n'est pas en « octosyllabes à rimes plates » [LVI]; on observe l'enchaînement suivant des rimes *aabbaba'a'b* avec *a* = [nü], *a'* = [šü] et *b* repris dans le rondeau qui suit (v. 1877-1886) – 1912-1952 : délimiter deux unités dans cet ensemble

<sup>13</sup> Pour l'analyse de cette figure, voir Xavier Leroux, « De l'annomination à la nomination : instauration du cadre énonciatif dans l'œuvre de Rutebeuf », *RLaR* 111 (2007), 51-76.

(v. 1912-1930 // v. 1931-1952), chacune comptant deux rimes, avec une rime commune à ces deux unités – 2022 : déterminer le statut de ce vers qui peut être orphelin ou intégré à la structure *aabaabb* (v. 2020-2026), si l'on admet que le pluriel *-ees* rime avec le singulier *-ee* – 2132-2149 : le passage n'est pas « sur un schéma de rimes irrégulier » [LVII] ; il est composé de deux huitains *ababbcbc* liés par deux vers de liaison (v. 2140-2141), avec dans le premier huitain (v. 2132-2139) un vers incomplet (v. 2138) [162] et dans le second huitain (v. 2142-2149) un premier vers coupé (v. 2142) ; on a donc le schéma : *ababbcbc-cd-dedeefef* – 2154-2162 : il s'agit d'un huitain *ababbcbc*, suivi d'un octosyllabe de liaison – 2241-2248 : structure d'octosyllabes sur deux rimes, marquée par la répétition de mots à la rime : *Maleureté* 2241, 2248, et *soul(l)as* 2243, 2245 – 2249-2254 : les v. 2251 et 2254 sont orphelins – 2263-2268 : le passage n'est pas en « octosyllabes à rimes plates » [LVIII] ; on relève le sizain *aabaab* – 2307-2315 : aj. que ces derniers vers sont des octosyllabes à rimes plates, introduits par un vers de liaison (v. 2307).

JB consacre les pages suivantes à l'analyse des rimes [LVIII-LXIV]. Il dresse un inventaire non-exhaustif de « cas particuliers, surtout pour la prononciation ou la graphie » [LVIII]. Quelques rimes attendraient un commentaire : *corda* (lat.) : *acorde* 1024-1025 (voir *infra* notre remarque au v. 1025), *montre* : *oultre* 1213-1214 (voir *infra* notre remarque au v. 1213), *esperit* : *pert* 1467-1468 (voir *infra* notre remarque au v. 1468), *reside* : *remede* 1680-1681 (cf. *remyde* : *homicide* 2027-2028).

JB entreprend ensuite d'expliquer la distribution dans le texte des principales formes versifiées décrites précédemment. Les hypothèses formulées restent volontairement prudentes, car « [i] est difficile (...), sous peine de surinterprétation, de lier le choix de telle ou telle forme fixe ou strophique au déroulement de la dramaturgie » [LXI].

Notons enfin qu'un bref paragraphe signale et décrit sans la nommer l'emploi de la rime mnémorique [LX]. Ainsi, l'éditeur suit sans doute le conseil avisé d'Omer Jodogne (GrébanJ, p. 139).

L'« Établissement du texte » [LXIV-LXV] reprend et développe les remarques effectuées dans *Moralité 5* (p. 11). La lecture du recueil « copié de la même main » (*Moralité 5*, p. 11) est certes difficile, mais la difficulté ne tient pas à l'écriture qu'on ne doit pas considérer comme « assez négligée » [XLIV] ; nous la trouvons plutôt soignée et régulière, et estimons avec Darwin Smith [= DS] qu'« [i] s'agit d'une cursive courante (xv<sup>2</sup>) dont la lecture (...) ne pose pas de problème particulier »<sup>14</sup>. En revanche, l'intelligence du texte est souvent ardue à cause des « propres difficultés du copiste devant des mots dont le sens et la segmentation lui échappaient dans son modèle » (DS, art. cit., p. 264).

La présence de fréquentes abréviations « variées et déroutantes » [LXV] et l'irrégularité de la versification font écrire à JB que le texte et le recueil lui-même ont été recopiés « pour des acteurs » [LXV]. Si cette conclusion n'est pas irrecevable, les arguments avancés paraissent insuffisants, voire fragiles. Seule une analyse plus attentive du texte et du recueil permettrait de donner plus de poids à cette hypothèse<sup>15</sup>.

<sup>14</sup> DS, *Le Jargon franco-anglais de maître Pathelin*, in : *Journal des Savants*, 1989, 259-276, p. 263.

<sup>15</sup> Voir notamment le travail de DS sur le recueil Bigot, BnF, fr. 1707 et 15080, dans *Maître Pierre Pathelin. Le Miroir d'Orgueil*, Saint-Benoît-du-Sault, Tarabuste, 2002.

La méthode de JB pour l'établissement du texte n'est pas assez rigoureuse. Nous réunissons plus loin nos notes de lecture et ne faisons ici que quelques remarques relatives à l'emploi des signes diacritiques. La cédille doit apparaître régulièrement sous le *c* devant *a* : corr. *ascavoir* dans le titre à la p. 1, *scavoir* 1257, *scay* 2207, 2263. L'emploi de l'accent aigu est irrégulier : transcrire par exemple *creéz* 1544, *es* 2040 (et non *és*) et *trés* „attirés“ 550. L'emploi du tréma l'est également : transcrire par exemple *s'esjoÿra* 475 (comme dans *resjoÿ* 1608), *procëet* 1117.

Le chapitre suivant, « Réalisation scénique » [LXV-LXX], est consacré à l'analyse du dispositif scénique nécessaire à la représentation de *Moralité 6* et s'intéresse particulièrement à l'organisation des échafauds les uns par rapport aux autres, mais également par rapport au public. Dans cet espace dramatique, « le style même de la moralité impose un rythme différent de ce que l'on observe dans les farces et les sotties » [LXVI]; JB observe même dans cette pièce « une certaine vivacité » [LXX], ce qui distingue nettement *Moralité 6* des autres moralités qui semblent, pour JB, se caractériser par « l'inertie du jeu de scène » (JB, art. cit., p. 622). JB se penche par ailleurs sur les quelques objets qu'implique la mise en scène de la moralité – notamment le miroir de Cognoissance, le bréviaire et le manteau qui sont confiés à Aulcun –, objets dont il détermine la valeur symbolique.

Comme en d'autres endroits du volume, on regrette une certaine négligence dans les citations, qui diffèrent parfois très largement du texte édité. On lit ainsi : *cheoir* [LXVIII, n. 120] au lieu de *choir* 1704 [97]; *Tous ces sires et tous ces prelas | et le peuple a ma bien venue* [LXVII] au lieu de *Tout ces seigneurs, et tout ces prelas | et le peuple a ma bienvenue* 1851-1852 [105].

L'introduction se termine par une bibliographie [LXXI-LXXVII]. Les références sont souvent incomplètes. Se révèle spécialement imprécise la référence : « Briquet (C.M.), Les filigranes. *Dictionnaire historique des marques du papier*. » [LXXIII].

Nous revenons maintenant sur la première partie de l'introduction [VII-XLI], à laquelle est annexée une note lexicologique sur le verbe *crocheter* [XLII-XLIV]. Ces premières pages sont intitulées « Théâtre politique et espace public ». Leur contenu expliquera finalement la place inattendue qu'occupe cette partie dans l'édition.

Dans un bref paragraphe introductif, JB rattache le texte aux « grandes moralités religieuses » [VII]; il fait ensuite un « rappel » [VIII] des personnages de l'œuvre qui, toutefois, n'avaient pas encore été présentés. S'ensuit un résumé de la pièce [VIII-XI], fort utile à la bonne intelligence de l'œuvre. Ce résumé est éclairé par quelques notes explicatives qu'il faudra pourtant lire avec circonspection. En effet, dans la note qu'il consacre au désespoir d'Aulcun et à sa tentative de suicide [x, n. 6], JB explique l'absence de Judas « dans la liste des modèles évoqués par Aulcun » et précise qu'« on trouve ici dans la bouche d'Aulcun une liste originale de figures de l'Antiquité ». On constate cependant que la liste en question (v. 2009-2047) se trouve en fait dans la bouche de Maleureté qui pousse Aulcun au suicide. On comprend bien évidemment l'absence de Judas : un tel personnage ferait figure de contre-exemple dans le discours de Maleureté, qu'illustrent au contraire, d'une manière très positive, les modèles empruntés à l'Antiquité.

JB propose ensuite un commentaire historique et littéraire de *Moralité 6*. Cette œuvre met en scène une « critique de l'arrivisme (...) commune au Moyen Âge, encore plus au XV<sup>e</sup> siècle » [XI], d'un arrivisme qui, « en ce qu'il définit une transgression des normes politiques et sociales, nous renvoie aux conditions de production et de diffusion

de la pièce qui n'a pu être jouée sans faire allusion à une quelconque actualité politique » [xiii]. Ainsi, contre toute attente, JB se livre à une tentative de datation de l'œuvre, alors que le manuscrit qui la contient n'a pas encore été décrit et que sa datation par l'analyse des filigranes ne sera pas rappelée (voir *supra*). On l'a compris, cette question lui tient à cœur et mérite en effet le long développement qu'il lui consacre. Mais, réagissant aux critiques de Michel Rousse [= MR] et de DS [voir xv, n. 19], l'éditeur ne parvient pas toujours à éviter un accent polémique dans un texte ponctué de quelques remarques infondées.

JB commence par démontrer que la datation proposée par MET n'est pas acceptable. Celle-ci « propose pour la *Moralité 6* les années 1465, en se fondant sur ce qu'elle croit être un indice fourni au vers 1011 : *Torfol* » [xv]. JB ajoute en note que MET « hésite sur la graphie Torfou » [xv, n. 21], hésitation qu'il juge apparemment peu légitime et qu'il réfute promptement. Mais, de son côté, MET ne fait que signaler une éventuelle difficulté de lecture pour affirmer ensuite que la graphie *Torfol* est « plus vraisemblable » (ThMET, p. 104). L'assurance de JB paraît ici d'autant plus péremptoire et malavisée que, dans le même v. 1011, il commet lui-même une faute de lecture (voir *infra*)<sup>16</sup>. Au bout du compte, l'analyse du mot *Torfol* proposée par JB pourra paraître bien plus assurée que celle de MET.

La suite s'intitule : « *Menus désaccords* » [xx-xxx]. JB affirme que la démonstration de MR, qui date le recueil des années 1470-1475, est « à la fois ambitieuse et fragile » [xx]. Puis il discute « dans le détail » [xxi] les arguments de MR et DS relatifs à la datation des deux moralités du recueil. Dans *Moralité 5*, les points qui font débat sont (1) l'interprétation de *Moralité 5*, v. 531-539 (et non, comme l'écrit JB, de « *Moralité 5*, v. 431-439 » [xxiii, n. 41]), mais l'interprétation proposée, qui confond « la tante de l'auteur » [xxiii] avec la tante de *Conseill* (le personnage de *Moralité 5* à qui sont attribués ces vers), nous paraît contestable, (2) une allusion à une racine située *[e]nvers le souleil qui couche* (*Moralité 5*, v. 1011, 1014 et 1017) qui désignerait, pour MR, le duché de Bretagne (ou la Bourgogne) et, pour JB, le port de Calais, « qui servait régulièrement de site de débarquement à chaque invasion anglaise » [xxiv], (3) l'identification de Conseil qui, pour JB, personnifie le Parlement et, pour DS, représente le Conseil royal. Dans *Moralité 5*, « Paris requiert l'assistance de Conseil pour garder la fontaine de Justice » [xxv] et, pour JB, « [l]'identité de Conseil paraît claire : (...) Conseil ne peut être que le Parlement » (*Moralité 5*, p. 31). On s'étonne cependant que le fatiste emploie si facilement, pour désigner le Parlement, un terme qui, naturellement, renvoie à un organe politique bien distinct. Ceci serait à expliquer. En outre, dans la *Moralité du Bien Public*, Justice – encore associée à l'image de la fontaine – réside *[e]n la chambre d'Estroit Conseil* (JB, art. cit., p. 653, v. 875). Or, à la fin de cette moralité, il est bien précisé qu'afin de recouvrer la santé, Bien Public se placera *entre Prudence et royalle Justice* (JB, art. cit., p. 659, v. 1056, 1060, 1064 et 1068, dernier vers de la pièce). Ne faut-il pas comprendre que cet *Estroit Conseil*, où siège *royalle Justice*, n'est autre que le Conseil du roi ? Rien dans l'introduction de JB (JB, art. cit., p. 613-622) ne laisse soupçonner le contraire. D'une moralité

<sup>16</sup> Ajoutons que, citant à nouveau MET, JB insère un *sic* pour souligner une faute de syntaxe : « Ses “vaines recherches concernant le premier [la] conduisent pour (*sic*) la commune d'Île-de-France” » [xv]. Mais dans ThMET nous lisons : « Nos vaines recherches concernant le premier nous conduisent à opter pour la commune d'Ile de France » (ThMET, p. 4). C'est donc l'omission de « à opter » qui rend incorrecte la phrase de MET citée par JB.

à l'autre les similitudes nous semblent trop évidentes pour que ce rapprochement ne vienne pas soutenir l'hypothèse de DS.

Il est du reste un argument de DS auquel JB ne fait pas allusion. Il s'agit des éléments, précisément documentés par DS, relatifs à la « confederacion folle et inique » du Traité de Troyes (21 mai 1420), qui a donné lieu à une ample littérature de propagande jusqu'au règne de Louis XI et à laquelle semble bien faire référence la *Folle Alliance de Moralité 5* (v. 538), survenue [i]l y a des ans cinquante et six, l voyre sans faulte bien sois-sante (*Moralité 5*, v. 531-532), ce qui daterait le texte des années 1476-1480 (voir *Maistre Pierre Pathelin...*, éd. cit., p. 159, n. 166).

Après avoir plus rapidement traité les points à discuter pour la datation de *Moralité 6* [xxvii-xxix], JB propose de « [d]épass[er] la polémique » [xxix] et conclut qu'un dernier « indice, fragile certes, aide à supposer que la pièce a été écrite ou bien dans les quelques semaines qui suivent la mort de Louis XI et précèdent l'arrestation d'Olivier Le Daim, ou plutôt après l'arrestation d'Olivier Le Daim, pendant le premier semestre 1484 » [xxxix]. Cette hypothèse est à considérer.

JB aborde pour finir la question de l'auteur et propose « d'attribuer la paternité de cette pièce à Henri Baude » [xxxix]. L'argumentation de JB est en partie fondée sur la relation que le texte entretient avec l'univers basochien. Or, comme l'écrit JB, « Henri Baude appartient à la Basoche parisienne » [xxxix], ce qui permet notamment d'expliquer l'interrogation *quelles pars ? 1204* qui « témoignerait encore une fois de l'origine basochienne » du texte [147, n. 1204]. Puis JB d'ajouter : « Il est vrai, comme on l'a fait remarquer, que Henri Baude ne fait pas partie de la Basoche » [xxxix]. On se demande comment résoudre cette contradiction flagrante qui met à mal toute la thèse échaffaudée par JB. La conviction de JB est pourtant bien qu'Henri Baude est lié au monde de la Basoche ; il s'étonne d'ailleurs que, dans son récent et très sérieux ouvrage, Marie Bouhaïk-Gironès « ne se réfère pas aux deux moralités du recueil BNF ms. fr. 25467 qu'elle doit pourtant connaître » [xxxvii, n. 76]. Mais peut-être faut-il simplement supposer que leur attribution à Henri Baude demeure encore trop incertaine aux yeux de M. Bouhaïk-Gironès<sup>17</sup>.

Pour conclure sur la première partie de cette introduction, les arguments de JB méritent d'être pris en compte, mais leur développement reste parfois confus. Nous dirions, reprenant l'expression que JB applique lui-même à MR, que son approche « souffre d'un problème de méthode » [xli, n. 88].

Le texte est disposé de façon claire et aérée [1-128]. Mais, comme nous l'avons dit, l'établissement du texte n'est pas assez rigoureux. D'assez nombreuses notes suivent l'édition du texte [129-163] ; elles visent à éclairer certaines difficultés soit de compréhension, soit d'interprétation de l'œuvre.

Quelques remarques sur l'établissement du texte et les notes : 18-19 : corr. *Fulxis* en *fulxie* „parée, pourvue“ d'après *fulxie* 598 (avec ThMET qui corr. en *fulcie* „ornée, décorée“); aj. une virgule à la fin du v. 18 – 50 : transcrire *atrait* plutôt que *a trait* (comme dans le ms.); après s'être interrogé sur la création du monde (emploi fréquent du passé

<sup>17</sup> Signalons enfin que la phrase : « Nous avons donc (...) clercs du Palais. » [xxxvii] est empruntée, mot pour mot, à la monographie de M. Bouhaïk-Gironès (*Les clercs de la Basoche et le théâtre comique (Paris, 1420-1550)*, Paris, Champion (BI XV<sup>e</sup>, 72), 2007, p. 197). Cette longue citation doit être présentée comme telle.



composé depuis le début du texte), Aucun passe à un autre aspect de la question (cf. v. 49) et cherche à comprendre le fonctionnement actuel de l'univers (emploi du présent aux v. 54, 59, etc.); cette progression dans la réflexion d'Aucun est d'ailleurs marquée par un changement de mètre au v. 49 – 52: conserver *exaltacions* „position dans laquelle un astre possède le plus de vertu“ (Gdf 3, 676b-c; voir également DMF2009) – 140: noter *entendeme[n]s* – 286: aj. une virgule à la fin du vers – 341-345: malgré les notes de JB [140, n. 341-343 et 344-345], le passage nous paraît obscur; nous proposons (a) de corr. *Qu'i* 341 en *Que*, (b) de corr. l'ensemble du v. 344 en *si que Atropos qui tout decire* (= „déchire“, effectivement soudé dans le ms.) au lieu de *si que tout Atropos de cire* et (c) de corr. *peult* par *peust*; nous obtenons: *Que ne sont noz corps de cristal, | de mabre bis ou de metal, | comme Avicenne le desire, | si que Atropos qui tout decire | ne les peust nullement dessouldre!* – 370: noter *que* et non *Que*, comme le suggère la traduction que propose JB [140, n. 367-370], mais qui ne traduit pas le v. 369; nous comprenons, en développant la traduction de JB: „... il faut s'y conduire si droit qu'au moindre faux pas (ou: à la moindre incartade) voilà ...“ – 378: retirer la virgule à la fin du vers – 392: retirer la virgule à la fin du vers – 401: aj. une virgule à la fin du vers – 418: corr. *ces* par *tes* pour le sens – 466: il ne paraît pas nécessaire de transcrire *Se* par *S'é* „Si tu es“ [140, n. 466-468] – 517: noter *deu* (p. pa. de *devoir*) et non *Deu* – 518: aj. en note de bas de page la leçon du ms. qui n'apparaît que dans les notes [141, n. 518] – 520: transcrire *chasteté* – 526: corr. pour le mètre et le sens (cf. *infra*) – 713: corr. *est* par *es*, comme JB le fait sans le signaler au v. 749 – 747: aj. une virgule à la fin du vers – 748: aj. une virgule après *Dieu mercy* – n. 774-775: la n. 774-775 [143] traduit en fait les v. 773-775 – 866: transcrire *umbraigés* – 951: remplacer la virgule par un point à la fin du vers – 989: aj. une virgule après *foy* – 1001: aj. une virgule après *quoy* – 1160: nous suggérons de corr. *tout amy* par *ton amy* – 1199: au lieu de *bout* dans *avoir le bout* „être exclus [sic]“ (à supprimer dans le glossaire), Gilles Roques suggère avec raison de lire *bont* dans *avoir le bont* „avoir subi un sort défavorable“ (à rajouter au glossaire) – 1213: lire *moutre*: on note que, dans *montre*, en clair dans le ms., le ductus de la lettre *n* ne diffère guère de celui de la lettre *u* dans *oultre* 1214 et que *moustrer* 1223 est également en clair avec la même graphie – 1225: retirer la virgule à la fin du vers – 1234: dans la note en bas de page [69, n. 1234], corr. *udui* en *audui* – 1300: contrairement à ce qu'indique JB dans le chapitre consacré à la versification [LIV], le v. 1300 introduit une irrégularité dans la structure rimique du passage, puisqu'il manque une rime en *ape*; le vers étant hypométrique, on pourra supposer qu'un mot de deux syllabes manque à la fin du vers; nous suggérons de lire ... *plus que nul satrape*, ce mot, bien attesté en mfr. (voir DMF2009 et FEW 11, 246b), convenant pour le sens et la rime (cf. *s'atrappe* 1303) – 1358: retirer la virgule après *pri* et aj. une virgule à la fin du vers – 1361: aj. une virgule après *aussi* – 1393: aj. une virgule après *Faulseté* – 1468: corr. pour la rime et le mètre *pert* en *perit* et aj. au glossaire, à l'article *perir* [175b]: v. pr., „se suicider, mourir“ (FEW 8, 247a) – 1609: aj. une virgule après *pas* – 1617: *triūphe* dans le ms. à développer en *triunphe* d'après le v. 1616 – 1660: transcrire *puissance* plutôt que *Puissance* (cf. v. 1672) – 1685: aj. une virgule après *quoy* – 1686: aj. une virgule après *moy* – après 1694: ici comme après 1710 et après 1786, l'emploi du point-virgule après *pausa* surprend; présenter comme après 1609 et après 1614 – 1698: transcrire *Je* (cf. v. 1695) – 1802: corr. *et* en *est*, tout comme au v. 1496 *est* est corr. en *et*; la forme résulte d'une inattention du copiste et ne constitue pas un fait de langue; elle ne mérite donc pas d'être relevée comme telle [XLIX, c] – 1843: aj. une virgule après *vous* – 2269: aj. une virgule après *vous* – 2270: pour le mètre, aj. *vostre* avant *entente* d'après le v. 113.

La lecture du ms. est rendue malaisée par les pratiques du copiste (voir *supra*). Seule donc une vision d'ensemble, parce qu'elle rendrait compte des différentes habitudes du copiste, permettrait de résoudre plusieurs difficultés. Nous ne donnerons que quelques exemples :

- (1) Le groupe consonantique *-ct-* est mal analysé par JB : pour le copiste, *-ct-* transcrit [s] dans *nectessité* 482 (conservé par JB), *nectessité* 1881 (transcrit *neccessité*, corr. non signalée par JB), *octire* 1297 (corr. par JB en *occire*), *octision* 1955 (transcrit *occision*, corr. non signalée par JB)<sup>18</sup>. Si l'éditeur juge nécessaire de corriger cette graphie, il conviendrait de le faire systématiquement et de signaler cette particularité du copiste dans l'établissement du texte. Au surplus, ce constat aurait permis à JB une meilleure compréhension du mot *victes* 476, qui doit être analysé comme une graphie pour *vices* (s. m. pl. „vices“) plutôt que pour *vites* (adv. „rapidement“ [179a]).
- (2) L'abréviation *-qz* surmontée d'un tilde arrondi est irrégulièrement développée en *-ques* (*oncques* 1063) ou *-quez* (*doncquez* 1806, *avecquez* 2078). Il convient de signaler que la même abréviation apparaît également suivie d'un *s* dans *avecqzs* 736 que JB résout en *avecques* [37, n. 336] et corr. en *avec* pour le mètre. Il est peu probable que *-qz* surmonté d'un tilde arrondi abrège simplement *-que*, pour quoi le copiste emploie *-q* surmonté d'un tilde arrondi (comme dans *auctenticqs* 702), mais la graphie relevée au v. 736 (où *s* a vraisemblablement été ajouté par le copiste) invite à développer régulièrement *-qz* surmonté d'un tilde arrondi en *-ques* (cf. *avecques* 737 en clair). Ainsi, aux v. 118 et 690, *juscqz* (avec *qz* surmonté d'un tilde arrondi) est à résoudre par *juscques*, graphie relevée ailleurs par JB [XLVIII, p].
- (3) L'adverbe *tres* est irrégulièrement soudé par JB à l'adj. qu'il précède : *tressoubtiz* 141, *trescher* 446, mais *tres magnifestes* 151, *tres plaisant* 166, alors que, dans les cas cités, *tres* (avec *s* long) apparaît systématiquement agglutiné à l'adj. qui suit. Si on relève *tres exellante* 298 (avec un espace et le *s* fréquemment employé en position finale), on trouve également *tresimple* 736 qui nous paraît déterminant. Il conviendrait ainsi de ne pas séparer *tres* de l'adj.<sup>19</sup>
- (4) Une voyelle tildée devant *m*, *p* ou *b* est le plus souvent développée par la même voyelle suivie d'un *m* – ainsi *ō* est-il résolu par *om* –, alors que, dans cette position et dans des formes en clair, on relève plusieurs fois voy. + *n* (voir par exemple *infra* nos remarques aux v. 250, 357, 432, 1616, 2230).

JB commet d'assez nombreuses fautes de lecture du ms. BnF, fr. 25467. Il semble qu'à plusieurs reprises, JB corrige le texte comme il convient, sans toutefois faire état de son intervention (voir par exemple notre remarque au v. 70). Mais nous ne saurions dire alors si JB a mal lu le texte ou s'il n'a pas jugé utile de rendre compte de la leçon du ms. Nous renvoyons en note de bas de page le relevé des formes apparemment mal lues par JB<sup>20</sup>

<sup>18</sup> Gilles Roques nous fait aimablement remarquer que la graphie *-ct-* apparaît avec une même valeur dans GuillOrPrT. Elle est en effet usuelle dans *occire* (GuillOrPrT, p. x).

<sup>19</sup> Voir Georges Gougenheim, *Grammaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Picard (Connaissance des Langues, 8), 1974, p. 57.

<sup>20</sup> 41 : *mucrocome*, qu'il convient de corr. en *microcome* – 83 : *ouviere* avec *e* final apparemment barré (cf. *ouvrier* 99), à corr. en *ouvrier* – 90 : *entarticque* – 97 : *erraticque* – 70 : *pais*, à corr. en *pas* – 132 : *respose* (cf. *esperit* 132) – 137 : *q* (surmonté d'un tilde arrondi) *en* (= *que en*) et non *qu'en*; la corr. ne s'impose pas – 145 : *sc'esvertue* ;

et développons ci-après quelques remarques, où pour citer le ms. nous résolvons sans les signaler certaines abréviations qui ne nécessitent aucun commentaire : 28 : nous lisons *Apduicte* sans signe d'abréviation sur la hampe du *p* et suggérons avec MET de corr. en *a produicte* – 33 : *centre*, tout comme au v. 117 (où, comme il convient, JB lit *centre*) ; il paraît légitime ici de corr. en *ventre* – 39 : *rubiculaire* avec, superposé à *-ul-*, le prolongement de la hampe du *p* de *parfonde* 38 pour abrégier *par*, d'où la lecture fautive de JB qui lit *rubicillaire* et corr. en *orbicullaire*, alors que MET lit *rubicondaire* „rouge, éclatant,

graphie singulière dont on trouve quelques exemples dans GuillOrPrT, où *sc'en* = *s'en* (GuillOrPrT, p. x) – 169 : *disire* – 205 : *A aventure* (cf. l'initiale des v. 405, 541 et 1464), à corr. en *A l'aventure* – 230 : *corpolle* avec la hampe du *p* barrée pour abrégier *par* (cf. *parolle* 184 et *corporelles* 198), à corr. en *corporelle* – 242 : *donrra* – 250 : *l'onme*, tout comme au v. 275 – 286 : *Dieux* – 291 : *bien* – 338 : *enragier* – 357 : *Conme* – 413 : *diz* – 432 : *conme* – 462 : *memoyre* – 464 : *Voy cy* – 490 : *Si* plutôt que *Sy* – 558 : *cueur* – 557 : contrairement à ce qu'indique JB [27, n. 557], nous lisons *pet'* et non *pett*, qu'il faut comprendre comme une abréviation pour *petit* ; c'est de fait ce que note par ailleurs JB [xlvii] – 570 : *si* – 585 : *rectitude* – 587 : *dont* – 589 : *peuz* – 630 : *fait* – 644 : *rien* (voir *infra* notre remarque au v. 879), qu'il convient de corr. en *ren* – 650 : *Le* au début du vers (cf. *Le* 367), qu'il convient de corr. en *Et* – 715 : *regles* – 731 : *quaquetoire* – 734 : *avecq*, à corr. en *Avecq[ues]* et non *Avec[ques]* – 737 : *mauldite* – 747 : *encores* – 757 : contrairement à ce qu'indique JB [38, n. 757], ce n'est pas *desceupvre*, mais vraisemblablement *deceuevre* que le copiste a d'abord écrit ; il barre ensuite le *e* devant *vre* d'un petit trait vertical (d'où la confusion de JB avec *p*), puis *ceuevre* d'un long trait horizontal – 788 : *eclasiasticq*, avec un *q* formé d'une simple hampe (c'est-à-dire sans la panse qui doit y être juxtaposée) – 807 : *yci* – 821 : *Doncq*, qu'il convient de corr. pour le mètre – 879 : *n'i* et non *n'y* [45, n. 879] – 883 : *coustumere* – 907 : *desi richesse* et non *de richesse* [48, n. 907] – 936 : *somprieuse* – 948 : *l'apell'on* – 984 : *l'aultre a nom* – 1011 : *ceulx* – 1044 : *Auctoricté* – 1056 : *tresubstancieulx* – 1069 : *voussist*, à corr. en *voussisse* – 1071 : *cerinonie* et non *cerinomie* [59, n. 1071] – 1083 : *subtillité* – 1090 : *bien*, qu'il convient de corr. en *vien* – 1142 : *voyci* – 1156 : contrairement à ce qu'indique JB [64, n. 1156], *de* après *faulz* a été biffé par le copiste – 1186 : *aultres* – 1198 : *jucques* – 1200 : *haut* – 1211 : *comprande* – 1222 : *des* et non *de* ; *chapperonnees* – 1230 : *cude* (cf. *cuide* 1387) – 1233 : *subtillit* et non *subtullit* [69, n. 1233] – 1252 : *t'uphe*, sans barre de nasalité sur *u*, à corr. en *triumphe* d'après le v. 1616 – avant 1344 : *MALEURETÉ* – 1401 : *prent* – 1488 : *entrepreneur* – 1497 : *dont* – 1504 : *recevent* – 1525 : *faulse* – 1534 : *exc'citer* (= *exerciter*) – 1545 : *vaillans* – 1574 : *Ilz* – 1575 : *qu'ilz* – 1605 : *romans* – 1616 : *triumphe* – 1648 : *dilligent* – 1651 : *aller* – 1686 : *scav'* (= *scaver*) est développé par JB en *sçavoir* d'après la rime ; cette intervention nécessiterait un commentaire – 1688 : *ainsi* – 1698 : *saroye* – 1707 : *escoucte* – après 1732 : *Mumycius* et non *Mumycus* dans les vers en trop après le v. 1732 [98, n. 1732] – 1743 : *disciplus*, qu'il convient de corr. pour la rime – 1753 : *cytoiens* – 1754 : *s'ilz* et non *s'ils* dans le second hémistiche – 1757 : *tyrannicque* – 1778 : *danger* – 1829 : *Sarey* – 1844 : *mye* – 1846 : *depare* (cf. *part* 1847), qu'il convient de corr. – 1854 : *reverance* – 1855 : *Auctoricté* – 1856 : *l'en vous* – avant 1857 : *MALEURECTÉ* – 1878 : *lairéz* – 1886 : *lairréz* – 1888 : *mis*, qu'il convient de corr. en *mes* – 1901 : *mòras* (= *mourras*) (sur la valeur de cette abréviation, voir *supra*) – 1906 : *mate'* (= *matere*) (cf. *matere* 2234, en clair dans le ms., à côté de *matiere* 1898, également en clair) – 1980 : *aultrement* – 2002 : *doubtouse* – 2014 : *dedens* – 2015 : *foyz* – 2051 : *prent* – 2113 : *toy* – 2230 : *flanme* – 2283 : *exellance* – 2286 : *adviene* – 2288 : *dont* – 2296 : *acquerre*, qu'il convient de corr. – 2307 : *ceste* – 2311 : *Fidelidé*.

illustre“ d’après *rubicond* (FEW 10, 537a, s.v. RUBICUNDUS); nous suggérons de corr. en *orbiculaire* (FEW 7, 387b, s. v. ORBICULUS), avec un seul *l*, comme l’écrit par ailleurs JB [LXV] – 73: la lecture de JB [4, n. 73], par comparaison avec d’autres occurrences du *r* majuscule aux v. 64, 69 et 70, nous paraît peu probable; nous lisons *feme* (ou *seme*) avec un tilde arrondi sur le premier *e*, à développer en *ferme* (ou *serme*) ou *femme* (ou *semme*) (cf. l’abréviation employée dans *femme* 737); après comparaison avec l’emploi de *ferme* 335 et *serve* 694, 1746 (trois formes en clair dans le ms.), nous suggérons de lire *ferme*, qui reste néanmoins peu satisfaisant en l’occurrence; nous restons indécis devant cette difficulté – 122: *estre* résulte d’une corr. appropriée, mais non signalée par JB, alors que le ms. porte *estue* (ou *escue*) – 146: *lumere* (cf. v. 508, 884, 2237); la corr. ne s’impose pas, la forme étant attestée par FEW 5, 445a – 246: lecture difficile du dernier mot dont l’initiale a manifestement été reprise par le copiste: après comparaison avec *-sp-* dans *disposer* 224 et l’initiale de *supernal* [100, n. 1773; forme abrégée dans le ms.], nous lisons *spñelle* (ou *spñelle*), que MET résout par *supernelle*; malgré la divergence de graphie avec *supernelle* 241, cette lecture est à privilégier, nous semble-t-il, dans un passage déjà marqué par des phénomènes de répétition (cf. v. 232, 243 et 248) et la richesse des rimes: *entens* 239, *assistens* 240 et *temps* 242; *supernelle* 241, *eternelle* 243, 248 et *sollempnelle* 249; *sens* 244, 245 et 247, avec des sens différents – 315: *qō* (= *qu’on*) et non *que* – 328: *acuser* et non *a caser* – 451: *q* surmonté d’un tilde arrondi (= *que*) et non *qui*; la corr. ne s’impose pas, puisqu’en mfr. *que* concurrence *qui* en fonction de sujet – 458: *nous* et non *vous* – 508: *lumere* (cf. v. 146) – 518: *prendra* et non *prendras*, qui ne convient pas pour le sens – 525: *ave’* (= *aveur*) et non *a veer*; MET développe en *aveur*, « forme du verbe *avoir*, terme de droit » (ThMET, p. 255) et précise que « [d]ans la mesure où la pièce a été composée dans les milieux de la Basoche, ce terme pouvait être connu et utilisé ici avec le sens de „propriété“, de „qualité particulière“ et peut-être de „pouvoir“ » (ThMet, p. 243); cette hypothèse nous semble pertinente – 526: *ne sauroit* (ou *ne savroit*) est suscrit; *ung ange* est précédé d’une abréviation qui se résout en *ferre* et non *faire* (cf. v. 1194); nous pensons avec MET que le copiste a oublié de biffer *ne puet* et proposons pour le sens et le mètre de transcrire *ce que ne sauroit* (ou *savroit*) *ferre ungs ange* – 638: nous lisons clairement *Mantîn*, avec le troisième jambage du *M* transformé par le copiste en *e*; cette graphie n’abrège pas *Neantmoins* (cf. v. 1797); parce qu’elle tient compte de la corr. du copiste, la transcription de JB doit être préférée à celle de MET, qui lit *Maintenant*, mais elle résulte d’une intervention de l’éditeur qu’il conviendrait de signaler – 652: avant *ma*, l’abréviation employée se résout en *par* plutôt qu’en *pour* (cf. v. 1104) – 879: *rien* et non *ren*, car la lettre *i* est confondue ici par JB avec la queue de *R* que le copiste ne trace pas, son *R* ayant la forme *P* (cf. *rien* 901, *rude* 70, *rent* 70; voir *supra* notre remarque au v. 644) – 884: *lumere* (cf. v. 146) – 1025: *ne se s’acorde* et non *ne t’acorde* [57, n. 1025]; pour le mètre et la rime nous suggérons avec MET de corr. en *ne s’acorda* – 1116: *po’* (= *pour*) et non *porra* – 1188: *te* et non *ce* – 1213: JB corr. l’ordre des mots sans le signaler; nous lisons *ton breviaire et le te moutre* (cf. *supra* à propos de *moutre* plutôt que *montre*) – 1244: *vient* et non *vieult* (cf. *vient* 1236) – 1304: *au roy* et non *ou roy* – 1349: *je* et non *me* – 1351: *et a vous* – 1372: *par heminance* – 1427: *on* et non *ou* – 1600’: dans la marge de gauche, nous lisons *no<sup>a</sup>* (avec *a* suscrit aplati) qui abrège *nota* (cf. Adriano Cappelli, *op. cit.*, p. xxvii) – 1697: *nous* et non *vous* avant *saréz* – après 1710: MET lit *dam* et non *damage*; nous lisons *dang’* (avec la queue du *g* particulièrement courte) pour *danger* (cf. v. 2114) – 1755: *de celuy* avec un *z* tracé sur *y* – après 1786: le mot *pausa* n’apparaît pas dans la marge, à côté de l’indication scénique – 1921: *le renverse* – 2023: *p’son* (= *prison*) (cf. *p’sons* transcrit *prisons* 2040) et non *poison* – 2024: *l’usaige par* et non *l’usaige et*

*par* – 2122: *Or* et non *Ou* – 2196: *Quant est a moy* et non *Quant a moy* [122, n. 2196]; le vers ne nécessite donc pas d'être corr. et c'est d'après ce vers que devrait être corr. le v. 2186 – 2237: *lumere* (cf. v. 146) – 2256: *yeulx* et non *cieulx* – 2266: *que* et non *qu'en*.

S'ensuit un glossaire assez fourni [165-179]. La nature des mots et le genre des substantifs ne sont cependant que très rarement signalés. La graphie enregistrée dans le glossaire ne correspond pas toujours à celle relevée dans le texte, comme par exemple *ami* [165b] et *obprobe* [175a] (voir *infra* notre remarque). Quelques remarques:

- aj. *aceul* 931, s. m., „manière d'être, contenance, aspect“
- aj. *affier* 547, IP3 de *afferir*, *afferir a qqn*, „convenir à, être approprié à“ (DMF2009)
- aj. *antretaint* 583: il convient de rattacher cette forme à l'inf. *entretenir*, v. tr., „faire subsister qqn en fournissant le nécessaire“ (FEW 13-1, 213b), à côté de *entertenir* [171a]; cette forme insolite a peut-être été influencée par *taint* 582
- *apresté* 674, „prêt“: préciser la construction *estre apresté de* + inf.
- *audivi* (*audui* dans le ms.) 1234, „pouvoir, crédit, autorité“: ces sens sont tous bien attestés, mais, dans le cas exposé par Malice (v. 1234-1249), il s'agit pour Aucun d'orienter le verdict des conseillers ou d'un juge, sur lesquels il n'a donc pas autorité; d'ailleurs, JB traduit fort bien les v. 1234-1235: « Suppose maintenant que tu as l'oreille des membres du Conseil, ou de quelque juge » [149, n. 1234-1249]; dans le glossaire, il conviendrait de proposer *avoir audivi a qqn* „avoir le pouvoir de se faire écouter par qqn, avoir l'oreille de qqn“ (d'après FEW 25, 854b)
- supprimer *bout* 1199, „être exclus [sic] (?)“ et aj. *bont* 1199, s. m., *avoir le bont*, „avoir subi un sort défavorable“ (DiStefLoc)
- *cabasser* 321, „amasser“: JB renvoie à « Tissier, *Recueil*, VII, p. 557 » [139, n. 321] qui glose *cabasser* par „dérober, voler...“ (cf. FEW 2-1, 243a; voir également la même glose dans PathelinH, p. 115, qui renvoie à Richard T. Holbrook, *Étude sur Pathelin. Essai de bibliographie et d'interprétation*, Baltimore, The Johns Hopkins Press/Paris, Champion, 1917, p. 53-55); dans *Moralité 6*, le verbe serait sans doute mieux glosé par „voler“, déduit des vers qui suivent, que par „amasser“, qui n'est pas attesté dans les dictionnaires consultés; voir encore Jean-Pierre Chambon, *Régionalismes et jeux de mots onomastiques dans quelques sermons joyeux*, in: MélBurger, 153-182, qui discute aux p. 173-174 le sens de *cabasser*, qui peut être considéré comme un régionalisme de l'Ouest et de la Normandie
- supprimer *caser* 328 (voir *supra* notre remarque à ce vers)
- aj. *certaine* 358, adj. f., *estre certaine a qqn*, „être fidèle à qqn, se montrer digne de confiance envers qqn“ (DMF2009 donne le sens de „fidèle, sincère“)
- aj. *choisir* 1689, v. tr., „voir, apercevoir“
- aj. *colloré* 1183, p. pa. de *collorer*, v. tr., „falsifier, déguiser, donner une apparence séduisante à qqch“ (FEW 2-2, 922b-923a; DMF2009)
- *dirivé* 122 reste à gloser: *estre dirivé de qqch* „venir de, découler de“ (DMF2009, s. v. *deriver 1*) pour éviter un éventuel contresens à cause du sens „être détourné de“, commun en mfr. (DMF2009, s. v. *deriver 1*)
- aj. *dissimulé* 752, p. pa. de *dissimuler* dans *abit dissimulé* „déguisement“ (PercefR, p. 1336: *en habit dissimulé* „déguisé“; Jehan Bagnyon, *L'Histoire de Charlemagne*, H.-E. Keller (éd.), Genève, Droz (TLF, 413), 1992, p. 4; Antoine de La Sale, *Jehan*

- de Saintré*, Jean Misrahi et Charles A. Knudson (éds), Genève, Droz (TLF, 117), 1965, p. 301, l. 16; *Mise en prose des Lorrains*, Jean-Charles Herbin (éd.), Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 1995, p. 140, l. 19; GuillOrPrT, LXVII 3, XCIX 5; DMF2009, s. v. *dissimuler*, voir le commentaire de Roger Dubuis qui relève l'expression dans *Les Cent Nouvelles Nouvelles*); la note consacrée par JB à ce vers [143, n. 752] est à compléter
- aj. *encherra* 477, fut. 3 de *encheoir*, *encheoir* + adj., „finir, se retrouver“ (cf. la traduction de JB [140-141, n. 474-477] qui cite le texte de manière erronée en notant *despendre* et *encherra* au lieu de *despendre*, *encherra* 477)
  - *enter* 2094 est enregistré deux fois dans le glossaire s. v. *encter* „greffer“ [170b] et s. v. *enter* „planter“ [171a]: corr. ce doublon et préciser le sens qui, en l'occurrence, est figuré
  - aj. *entente* 2292, „désir, intention“; les constructions enregistrées sous ce mot ne correspondent pas à celles relevées dans le texte (voir *supra* notre remarque au v. 2270)
  - aj. *habitateurs* 172, s. m. pl., „habitants, celui qui réside habituellement dans un lieu“ (Gdf 4, 394a-b; FEW 4, 369b; DMF2009)
  - aj. *inbescilles* 139, adj. m. pl., „faibles“ (DMF2009)
  - *loyens* 1754, „lien, ce qui maintient dans la dépendance (fig.), assujétissement [*sic*], dans les liens, dans la servitude“: cet ensemble disparate de gloses ne permet pas d'élucider le sens du mot; le substantif *loien* „lien“ est bien attesté (FEW 5, 317b, s.v. LĪGĀMEN), mais la construction du v. 1754 invite à comprendre le mot comme un adj., ainsi que le suggèrent les deux dernières gloses de JB qu'il conviendrait de développer en „qui est dans les liens, dans la servitude“; *loyer* étant bien attesté pour le verbe *lier* (FEW 5, 319a-b, s.v. LĪGĀRE), nous proposons de comprendre *estre loyens de* + s. „être assujettis à“, avec *loyens*, p. pr. de *loyer* „lier“, compris dans un sens passif (voir MénardSynt<sup>4</sup>, § 178, p. 170-171)
  - aj. *marchandise* 643, s. f., „commerce, négoce“ ou „état de marchand, métier de marchand“ (DMF2009)
  - *obprobe* ne correspond à aucune des graphies relevées dans le texte: *obprobe* 573, 1985, *opprobre* 1529 (voir *supra* notre remarque sur les abréviations)
  - *percu* 987, „perclus, paralysé“: préférer le sens de „frappé (d'un mal, d'une maladie)“ proposé par DMF2009 (voir FEW 8, 221a, s. v. PERCUTERE)
  - aj. *perir* 1468 (forme corr.) (voir *supra* notre remarque au v. 1468)
  - *pié*, *mectre piéz en euvre* 756 (noté *piez* dans le texte [38]), „se mettre à pied d'œuvre“: la glose a le précieux avantage de conserver les termes de l'afr. mais elle reste approximative, car *être à pied d'œuvre* signifie aujourd'hui „être prêt à agir“ alors que l'afr. *mettre pié en oeuvre* a le sens de „s'engager personnellement“ (DiStefLoc)
  - *proctature* 296, „image, représentation“: cette forme pour *portraiture* n'est pas relevée dans FEW 13-2, 181b-182a, s. v. TRAHĚRE, qui connaît cependant *protraction*: « Mfr. *protraction* f. „représentation, portrait“ (Molin-1530) » (FEW 13-2, 182a, voir n. 30, 187b)
  - aj. *prospere* 1539, adj. f., „propice, favorable“ (1<sup>re</sup> attestation du syntagme *en fortune prospere*: DMF2009; FEW 9, 467a, voir n. 2, 468a; GdfC 10, 437a; Jehan Marot, *Les deux recueils*, Gérard Defaux et Thierry Mantovani (éds), Genève, Droz (TLF, 512), p. 190, v. 23: *Et me maintiens en fortune prospere*; Olivier de Magny, *Œuvres complètes*, François Rouget (éd.), Paris, Champion (Textes de la Renaissance, 32),

- t. 2, p. 266, v. 70: *Se trouve en fortune prospere*), d'après le latin *in prospera fortuna* (cf. Gaffiot, 1263b)
- *souprieuse* 936 (forme corr.): voir DMF2009 qui renvoie à Takeshi Matsumura, *La terre de Jauche aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles: étude lexicographique. Dialectes de Wallonie* 25-26 (1997-1998), 55-162, à la p. 146, pour une localisation régionale du mot
  - aj. *soutillyes* 978, adj. f., „ingénieuses, adroites, rusées“ (FEW 12, 365b)
  - aj. *trés* (sans accent dans le texte) 550, p. pa. de *traire, estre trés a qqch.*, „être attiré par“
  - aj. *vacacion* 429, s. f., „profession, métier, fonction“ (DMF2009, s. v. *vacation* 2; FEW 14, 95b)
  - supprimer *victes* 476 (voir *supra* notre remarque à ce vers).

L'index des noms de personnages et de lieux [181-183] ne propose aucun commentaire sur les noms relevés. Quelques remarques très ponctuelles: commenter *Fulxis*, que nous proposons de corr. (voir *supra*); *Opiz* (voir MET, p. 238, n. 20); gloser *Suffisance* 400 par „Modération, Sagesse“ (DMF2009) pour éviter un contresens rendu probable à cause du sens actuel du mot: „fatuité, prétention, vanité“ (TLFi); transcrire *Ullixés* 1554 et non *Ulixés* [183b].

C'est toujours avec un intérêt très vif qu'un médiéviste découvre la première édition d'un texte inédit ou du moins, dans le cas présent, sa première édition publiée. Une lecture attentive de la *Moralité à six personnages* ne décevra pas les spécialistes du théâtre médiéval. Toutefois, le texte édité par JB n'est pas totalement fiable, au point qu'aucune étude sérieuse de l'œuvre ne saurait faire l'économie d'une nouvelle consultation du ms. BnF, fr. 25467. L'analyse de la langue est insuffisante et se révèle très approximative. Le commentaire historique et littéraire de l'œuvre présente des arguments de valeurs inégales. L'étude de la versification, malgré ses louables ambitions, ne peut être considérée qu'avec prudence: en de nombreux endroits, la structure rimique n'a pas été comprise par l'éditeur. Il reste donc à établir une édition solide de *Moralité 6*, laquelle pourrait trouver sa place dans une édition complète du ms. BnF, fr. 25467.

Xavier LEROUX

FRÈRE LAURENT, *La Somme le roi*, publiée par Édith Brayer et Anne-Françoise Leurquin-Labie, Paris, Société des Anciens Textes Français, 2008, 593 pages.

Nous avons là une édition attendue depuis longtemps d'un texte qui influença fortement et durablement l'éducation médiévale. Il fut « compilé » et achevé en 1280 par un dominicain, frère Laurent, à l'intention et à la demande du roi Philippe III le Hardi, dont il était le confesseur. L'introduction fait le point de ce que l'on sait sur sa vie, qui est surtout connue pour sa partie parisienne, lorsqu'il fut prieur du couvent Saint-Jacques, sur la Montagne Sainte-Geneviève. D'autre part, il était sans doute d'origine orléanaise. Son texte est une compilation, c'est-à-dire qu'il y a intégré des passages entiers d'un *Miroir du monde*, dont l'édition est maintenant indispensable pour un bon usage du texte.

L'œuvre n'a pas connu une diffusion immédiate. C'est sous le règne de Philippe IV le Bel que la Somme se répand, d'abord dans l'entourage royal. Puis son succès rapide, touchant un public laïc très large, ne se démentira plus pendant deux siècles et nous en a conservé plus de quatre-vingt-dix manuscrits.

Ce succès s'est accompagné de la confection, entre 1294 et 1311, de copies parisiennes richement enluminées, qui sont décrites [33-45], et dont des spécimens sont reproduits. Mais il ne semble pas que Laurent ait participé à leur confection.

L'étude littéraire du texte [45-66] dresse le portrait d'un prêcheur érudit, armé de talents pédagogiques remarquables, qui sait faire la synthèse de sa riche culture biblique et des écrits théologiques. Son style est aussi celui d'un véritable écrivain, qui connaît aussi la littérature vernaculaire de son temps ; à un *Art de chevalerie* et aux *Vers de la mort*, qui sont cités comme tels, on ajoutera deux vers d'une Pastourelle (PastR 61, 23-4) *Nus n'a parfete joie s'ele ne vient d'aimer*, introduits par *si comme dit li proverbes* cf. *infra*.

L'édition donnée est celle de la rédaction *a*, « la plus répandue parmi les copies les plus anciennes », fondée sur quatre mss, parmi les plus anciens. Le ms. de base, richement enluminé, confectionné pour une femme de l'entourage royal, peut être contrôlé par un ms. jumeau, tout aussi richement enluminé et peut-être exécuté pour Philippe le Bel. Le ms. de base a été copié en 1295 par Étienne de Montbéliard, vicaire perpétuel du couvent des Augustins de Saint-Mellon à Pontoise ; sa graphie porte des marques de l'origine provinciale (comtoise ou bourguignonne) du copiste<sup>1</sup>. L'inventaire en est dressé avec soin [75-80], mais on regrette que les renvois des exemples soient faits aux chapitres, ce qui ne facilite pas les vérifications<sup>2</sup>.

Le texte est parfaitement édité. Quelques remarques :

- 32, 314 note, c'est par distraction que *avoir mespris* est traduit par « avoir montré du mépris »
- 51, 3 note, non « à qui la comprend » mais « si on la comprend »
- 51, 9, inutile de corriger le texte : on lira *enuieus* « qui supporte mal »

<sup>1</sup> On nuancera donc l'information du DEAFBibl qui donne : Paris 1295.

<sup>2</sup> Ainsi quand on veut vérifier le fait que *desfendoient* 57 est à la fois un présent de l'indicatif et un présent du subjonctif, comme indiqué [79], on ne trouve, sauf erreur, qu'un *desfendoient* présent de l'indicatif en 57, 46. Par ailleurs, on aimerait bien que *aveschiez* (*esquiver*) 36 [79] renvoie à autre chose qu'à *aveschiez* (évêchés) de 36, 148.



- 57, 110-1, les octosyllabes s'arrêtent après *rapelee* (dont le sujet est *sentence*), suivi d'un point ; puis on lira : *Iceste joutice dite par devant il fera comme rois*
- 57, 317, je ne comprends pas *se il se pendoit par ses narilles* ; ce que je vois de plus proche est *soi prendre par le nes* «se reconnaître coupable», ce qui pourrait faire accepter pour *soi p(r)endre par les narilles* le sens de «faire son examen de conscience»
- 57, 525, la note s'applique en fait à 58, 33
- 58, 6, la leçon du ms. *fors li a veoir* me paraît excellente
- 58, 324, il vaut mieux imprimer *enteichés de* (cf. la var. *entechié*), car *en teiches de* est bien difficile à admettre
- 58, 411 var. lire *lassour* « permission, loisir »
- 58, 558, l'ajout de *ne* est absolument inutile (cf. TL 6, 550-1) ;
- 58, 566, lire *forscloses*.

On peut exprimer une légère déception en ce qui concerne les variantes. On s'attendrait à ce qu'un apparat, enregistrant les variantes *deresne*, *desraigne* pour *desrene* 53, 242, ou *fors* pour *fuer* 56, 242<sup>3</sup> soit très accueillant. Or il n'en est rien. Outre le ms. jumeau du ms. de base, deux autres mss, présentant des traits régionaux plus marqués, l'un lorrain, l'autre picard, sont utilisés. On entrevoit dans certaines variantes que ces copistes ont dû adapter assez fortement leur texte. Le fait méritait d'être plus nettement souligné, même à propos de *ramon* « balai », un des rares mots des variantes relevé au glossaire, qui est un picardisme en face de *baloi* ; entre les deux, c'est ce mot *baloi* qu'on n'hésitera pas attribuer à Laurent lui-même.

Pour donner quelques autres exemples :

- le glossaire a un article *mu*, justifié par *beste mue* 38, 35 et par *muz*<sup>4</sup> (en parlant du cœur) 58, 203, mais il s'y est glissé une forme *muez* 38, 197, qui ne peut représenter que *muet*, forme que j'ai caractérisée comme occidentale (cf. ici 50, 126-8 et voir en dernier lieu MélKunstmann, 190), et qui pourrait bien remonter directement à Laurent ; pas étonnant alors que le ms. picard ait écrit *muiauz* (transcrit à tort *muianz* dans les variantes), de *muel*, la forme picarde correspondante, mais on aimerait alors savoir quelle forme donne le ms. lorrain ;
- à la place de *baesse* « servante », le ms. lorrain a en var. *baicelle* en 39, 177 (l'apparat est muet pour *beasse* 53, 27), le mot septentrional, sûrement étranger à Laurent ;
- à la place de *bourjoisie* 56, 6 « vie de bourgeois », le ms. lorrain donne une forme lorraine, surtout messine (cf. FEW 15, 2, 18a) *bourgerie* ;
- à la place de *chuer* « flatter » 39, 55, mot de l'Ouest et du Centre, popularisé par le Roman de la Rose, le ms. picard porte *chuffler* « railler », mot plus septentrional, et particulièrement picard ;
- à la place de *doisil* 33, 59 « bonde de tonneau », mot régional (v. MélKunstmann, 184-5) qui remonte sûrement à Laurent, le ms. lorrain a *bondenal*, un mot plus récent, plus septentrional, en particulier picard ;
- à la place de *limez* « limace ; escargot » 35, 89, qui est sans doute une graphie pour *limaz* (cf. introduction p. 76), mot largement attesté (dans l'Ouest, le Sud-Ouest, la

<sup>3</sup> Mais, on remarquera que *fuer* 46, 8 est donné sans variante.

<sup>4</sup> Il est seulement inutile de reconstituer une forme *mut*.

Normandie, le Centre, Paris et la Champagne), mais qui ne paraît pas cependant avoir pénétré dans le Nord et le Nord-Est, le ms. lorrain donne *limesuel*, qui est un régionalisme typiquement lorrain (cf. FEW 5, 340a, qui n'en a que des attestations dans les dialectes modernes);

- à la place de *maquignon de chevaus* 36, 194, qui est la première et la seule attestation médiévale du mot *maquignon* (cf. TLF; le mot n'est pas dans le DMF), le ms. lorrain emploie le terme usuel *corretiers de c.*;
- à la place de *repostaille* « cachette », mot sans coloration régionale, le ms. lorrain a *reponaille* 36, 71 var., mot picard (ChansArtR; BeaumJBIL; ms. de Grenoble 378 de LancPrβM; GirAmCharlM 17790; AalmaR 6555), wallon (SBernCantG, Job-GregF) et lorrain (PsLorrA *reponelle*); les deux dernières attestations, de la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle (et donc bien postérieures à la variante en question), données par le DMF (Frère Robert, Chastel perill. B., 267 et Cleres nobles femmes B.H., 123, 45), sont moins clairement localisables.

L'appareil des notes [397-440] reflète un travail considérable pour l'identification des sources. Quelques commentaires :

- 47, 9-10, on renvoie à Thomas de Cantimpré pour la « veue comme li lins » : en fait le passage sur « uns beaus cors » qui, vu par un œil de lynx, « n'est que uns blanc sac plain de fiens », s'inspire largement de Boèce, Consol. 3, 8, 10, qui lui-même se réfère à Aristote ; en outre, l'image du *sac plain de fiens* vient d'Odon de Cluny, qui parlant de la beauté des femmes, déclare<sup>5</sup> : « quomodo ipsum stercoris saccum amplecti desideramus ? » ;
- 55, 46 note, *la parole vieigne ainçois a la lime que a la langue* sera repris textuellement dans la *Traduction du Dialogue des Creatures*, éd. P. Ruelle, 801<sup>6</sup> : « monseigneur saint Augustin dist : Ta parolle viengne premier a ta lime que a ta langue ». En face de cette attribution à saint Augustin, Guillaume Peyraut<sup>7</sup>, attribue la même formule à saint Jérôme, et l'on prête à saint Bernart<sup>8</sup> une formule proche ;
- 56, 138-139 la fin de la citation de Sénèque non identifiée, *a grant despit de l'une et de l'autre* (fortune), rappelle *Lettres à Lucilius* 71, 37 : « Quando continget contemnere utramque fortunam ? » ;
- 57, 261, l'exemplum non identifié de Théodose qui était reconnaissant de ce qu'on lui demandait d'accorder son pardon (et non « qui demande qu'on lui pardonne » [445]) et qui pardonnait d'autant plus vite qu'il était plus irrité, vient de son oraison funèbre par saint Ambroise : « Quantum igitur est deponere terrorem potentiae, praeferre suavitatem gratiae ? Beneficium se putabat accepisse augustae memoriae Theodosius, cum rogaretur ignoscere ; et tunc propior erat veniae, cum fuisset commotio major iracundiae »<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> *Collationum*, lib. III, Migne, t. 133, 556c.

<sup>6</sup> Mais on ne s'explique pas pourquoi Ruelle dit que Mansion « ne semble pas avoir compris le passage rapporté par l'édition de 1480 : Sermo ante veniat ad limam quam ad linguam ».

<sup>7</sup> *De eruditione principum*, lib. 5, cap. 21 : « Hieronymus : prius veniat sermo ad limam quam ad linguam ».

<sup>8</sup> *Punct. perf.* 7 : « Bis ad limam veniant verba, quam semel ad linguam ».

<sup>9</sup> *Obit. Theod.*, 12, 11-14, 5 (CSEL 73, 378).

L'édition fournit aussi un riche répertoire de proverbes, dictons et sentences [441-443], sur lequel je ferai quelques remarques :

- A enviz muert...*, à supprimer ici : il est repris *infra* s. v. *Enviz*  
*A tel seigneur tele mesnie* cf. SingerProv 6, 54-6  
*Amour est plus fort que paour* pouvait être rapproché de ProvM 83  
*Au besoing voit on l'ami* cf. SingerProv 4, 26-33, Hassell A100  
*Au plus grant besoin doit l'en touz jours courre* cf. SingerProv 9, 11  
*Chanter la Patenostre au singe* cf. SingerProv 9, 60  
ajouter *Chanter placebo* 39, 62 « se conduire en flatteur » cf. SingerProv 9, 142-3  
*Dame de bel atour est arbeleste a tour* cf. SingerProv 3, 399  
*En la queue gist sovent l'encombrier* cf. SingerProv 10, 284  
*Enviz muert...* renvoyer à SingerProv 11, 380  
*Eschaudez eaue chaude crient* cf. SingerProv 2, 93-4  
*Faire d'autrui cuir large corroie* cf. SingerProv 5, 461-2  
*Geter les pierres precieuses devant les porceaus* cf. SingerProv 10, 318  
ajouter *La demeure est trop perilleuse* 56, 241, qui est la première et la seule attestation en ancien français de l'ensemble *peril en la demeure*, qu'on retrouvera ensuite dans le DMF (*Peril nous est en la demeure* ds Myst. Adv. N.D. R., c.1360-1365, 57 et *Perilleuse est la demeure* ds Mart. st Pierre st Paul R., c.1430-1440, 154)  
*L'iaue chaude chace le chien de la cuisine* cf. aussi SingerProv 6, 230 *chiens en cuisine son per n'i desire*  
*Li abiz ne fet pas le moine* cf. DiStefLoc 421bc  
*Nus n'a parfete joie s'ele ne vient d'aimer* sont deux vers d'une Pastourelle (PastR 61, 23-4) et ils sont introduits de façon assez voisine dans la Somme (*si comme dit li proverbes...*) et dans la Pastourelle (*Car bien ai oï retrere Et por voir conter Que ...*) cf. aussi SingerProv 7, 419  
*Prendre vessies pour lanternes* cf. SingerProv 7, 287  
*Qu'aprent polains en donteure, tenir le veut tant comme il dure* cf. SingerProv 9, 97-8  
ajouter *Querir barres et delaiz* 36, 111 « chercher des moyens dilatoires » cf. *sans querre barre ne tour* GuiMoriRoseV LVIII, 71  
*Querir le poil en l'uef ou le neu ou jon* font partie des impossibilia relevés par DiStefLoc, mais le premier peut être associé à *querir le poil (de)sous le cuir* « chercher la petite bête » GuiMoriRoseV LI, 67, PelVieS 9469 et DenFoulB<sup>4</sup> Prol, 87, et le second sera repris par Gerson cf. DiStefLoc 584b  
*Qui Diex veut aidier, riens ne li puet nuire* cf. SingerProv 5, 178  
*Qui fol envoie, fol atent* cf. SingerProv 8, 394  
*Qui ne donne que aime, ne prent que desire* cf. SingerProv 4, 219-20  
*Qui plus chiet de haut, plus griesment se blece* cf. SingerProv 3, 142-5  
*Qui plus vaut, plus se humilie* cf. SingerProv 2, 193  
*Qui sert et ne parsert, son loier pert* cf. SingerProv 2, 235  
*Qui set le bien et ne le fet, pechié i a et si mesfet* cf. SingerProv 5, 283-4 et *Fous est qui set la droite voie et a son escient forvoie* cf. SingerProv 5, 263

*Qui voient trop bien la boise en autrui euil, et ne regardent pas le tref qui est ou leur* cf. SingerProv 1, 292-4

*Riens ne set qui hors ne va* cf. SingerProv 3, 464

*Selon seigneur mesnie duite* cf. ProvM 2249 et SingerProv 4, 57

*Souef se chastie qui par autrui se chastie* cf. SingerProv 1, 115-120

*Tant va li poz a l'eau qu'il brise* (cf. SingerProv 4, 279-81) *et tant va li papillons entor la flambe que il se art* (cf. SingerProv 10, 199)

*Tant vaut li hons, tant valent ses euvres* cf. SingerProv 7, 266

*Touz triacles torne en venim* cf. SingerProv 5, 16

*Trop achete qui demande* cf. SingerProv 2, 9

*Va en enfer a ton vivant, que tu n'i vois a ton mourant*, évoque l'idée d'un double enfer cf. *Et Diex, qui toute riens sormonte, En penitance le me conte, Car trop aroie en deus enfers* BodelCongéRu 70-2, *Cil ky sevent molt de clergie Dient que [i]l y a deus enfers* DialSJulB 757 ou encore *il en a .ii. des anfers* Elucidaire I T 359, 8

*Voir com Paternostre* cf. SingerProv 9, 59

ajouter *Il ne puet issir dou sac* (var. *du vaissiel*) *fors ce qui i est* 58, 81 cf. SingerProv 9, 404 et 4, 269 et ProvM 905

ajouter *Li chaz privez brusle plus sovent sa pel que le sauvage* 58, 517 cf. SingerProv 6, 459

ajouter *querir le moule es roissoles* 59, 142 (relevée dans l'introduction [46 n. 83]) cf. TL 8, 1423.

On pouvait ajouter aussi quelques comparaisons comme *vont col estendu comme cers de lande* 58, 295 cf. Ziltener 3147-3156, comparaison à laquelle est associée une autre *reguardent de travers comme cheval de pris*, où *regarder de travers* signifie « regarder obliquement et d'un air de supériorité », cf. mon commentaire dans *Guillaume de Digulleville, les Pèlerinages allégoriques*, F. Duval et F. Pomel éd., Rennes, 2008, pp. 292-3 ; – *comme li fumiers ennegiez* (pour parler d'un beau corps) cf. SingerProv 10, 292 et mon commentaire dans *Guillaume de Digulleville, op. cit.*, p. 305.

Le glossaire [453-481] est sûrement trop bref. On corrigera quelques erreurs :

*avantaiche* n'est pas « avance d'argent » mais se lit dans *d'avantaiche* « en pur don » et dans *faire avantaiche de* « faire don sans contrepartie de »

*engrené* est à lire *en grene* dans *taint en grene*

*glacer* non « être glacé » mais « glisser »

*seurfet*, où la glose « surplus » vient de Gdf 7, 531a (qui cite ce passage), me paraît signifier ici plutôt « dépense excessive »

*seurseme* signifie « ladre (en parlant du cochon) »

On évitera des approximations :

*ajugie* n'est pas « adjudgée » mais « donnée par un jugement »

*guarçonner* en 51, 48 signifie « donner à qui ne mérite pas » cf. DEAF G 150, 55

*megre* en 57, 134 signifie « aride »

*merree* est de *mairier* « pétrir » cf. Gdf 5, 89c, TL 5, 850 et FEW 6/1, 8a

*patroillart* est dans *parler patroillart* et Gdf 6, 43a a bien relevé le mot dans le texte (avec des variantes), en lui donnant, à juste titre, le sens de « langage incompréhen-

sible» («baragouin» dans GdfLex); il précède l'apparition de *patois* et se rattache clairement à cette famille

*porchacier, soi* – a en 57, 434 le sens de «subvenir à ses besoins»

*regehir* signifie «avouer»

On écartera quelques simplifications morphologiques abusives :

*bediau, boteriau, chapeau* sont reconstitués sur la base de *bediaus/bedeaus, boteriaus, chapeaus*, on préférerait la solution adoptée pour *batel*, reconstitué à partir de *batiaus*, alors que l'entrée *chestel, chestiau, chesteau* cumule tout, comme *tounel, touniau*, donnés pour des formes *tounel, touniaus, touneaus, tonneaus*; mais il y a bien *vesseau* en 58, 538

*dar* est reconstitué sur la base du pluriel *dars*, on préférera *dart*

*demenguer* est reconstitué sur la base de l'ind. pr. 6 *demenguent*, on préférera *demengier*

*foireux, greveux, vergoigneux* sont reconstitués à partir des féminins mais *lermeuse* est maintenu tel quel tandis qu'on lit *outraigeus, pereceus, vermeneus*, formes effectivement attestées

*laier* n'est pas attesté dans ce texte

*rainselé* est étrange, alors que *rainselet* se lit bien en 36, 139 et qu'on a *rainselez* en 39, 147, en outre il pourrait y avoir *raincelle* f. (par ailleurs bien rare cf. DMF) dans une table p. 544

Enfin on peut signaler que *mestre des oeuvres* «maître d'œuvre» est une première attestation (1406 ds FEW 7, 361a) et quelques expressions imagées auraient pu être relevées comme :

*trouver / mettre un mes* 39, 88 «trouver à redire»

*metre souz piez* 58, 98 «dompter»

*estre devant l'ueil* 56, 103 «menacer»

L'ouvrage se termine par des notices des manuscrits [483-523], des tables de divers mss [525-568], ainsi que par des index variés [569-591], qui doivent faciliter la recherche dans cette Somme. Quelques notes et remarques :

- 492, revoir dans DEAFBibl 803 ce qui est dit du ms. BL Cotton Cleopatra A.V. : à dater du 14<sup>e</sup> s. et à localiser dans l'Ouest;
- 501, le BnF fr. 1134 ne contient pas les Moralités des philosophes de Guillaume de Tignonville mais la traduction du Moralium de Guillaume de Conches (MorPhil-PrH);
- 503, préciser maintenant dans DEAFBibl 827 la date du BNF fr. 22932 : fin 13<sup>e</sup>-début 14<sup>e</sup> s.;
- 510, revoir dans DEAFBibl 873 les cotes des mss de Soissons;
- 511, revoir dans DEAFBibl 877 ce qui est dit du ms. de Troyes 751 : à dater du 15<sup>e</sup> s. et à localiser dans l'Est de la France (Franche-Comté?);
- 522, relever le mot *rebellison* «rebellion», forme inconnue à côté de *rebellacion, rebellion* (Gdf 6, 637b, DMF2 et FEW 10, 136a).

Au total, une belle édition d'un texte qui a exercé une influence majeure pendant tout le Moyen Âge.

Gilles ROQUES

Francesco CARAPEZZA, *Il canzoniere occitano G (Ambrosiano R 71 sup.)*, Napoli, Liguori Editore (Romanica Neapolitana, 34), 2004, VIII + 640 pages, 37 illustrations et 81 photogrammes de mélodies.

L'étude des chansonniers provençaux<sup>1</sup> constitue l'un des objets les plus fascinants, mais aussi les plus complexes, de la philologie romane. Entreprise systématiquement à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cette discipline a accompli de grands progrès au cours du XX<sup>e</sup> siècle, mais elle doit encore beaucoup progresser si elle veut produire un jour l'édition critique de l'ensemble du *Corpus des troubadours*.

En ce qui concerne le chansonnier provençal de Milan, siglé *G*, les provençalistes disposaient déjà de l'excellente édition diplomatique de Giulio Bertoni<sup>2</sup> et de l'étude des mélodies par Ugo Sesini<sup>3</sup>. Cela n'a pas dissuadé Francesco Carapezza [désormais FC] d'entreprendre une nouvelle monographie, en prenant pour modèle celle consacrée par Maria Careri<sup>4</sup> au chansonnier *H*.

Après une préface [1-7], l'ouvrage se divise en sept parties : I. Description externe [9-78], suivie de trente-sept reproductions du manuscrit [79-115], II. Description interne [117-207], III. Étude de la graphie [119-238], IV. Appendice : Édition critique des *unica* [239-270], V. Bibliographie [271-286], VI. Édition diplomatique de la table ancienne (fol. Cv-D), du chansonnier proprement dit (fol. 1-130), du *Documentum honoris* ou *Ensenhamen d'onor* de Sordel (fol. 131-140), du *planh* et du *planctus* sur la mort survenue en 1269 du patriarche d'Aquilée Gregorio di Montelongo (fol. 142), ainsi que d'inscriptions diverses sur les feuilles de garde [287-591], VII. Photogrammes musicaux [593-640].

Dans le cadre de la description externe du chansonnier sont abordés successivement le lieu de dépôt et la cote du manuscrit [11], la date et l'origine du recueil [11-12], le support en parchemin [13], le nombre des feuillets et la foliotation [13-14], les dimensions des feuillets [14], le nombre et la structure des cahiers [14-19], la ponctuation [19-21], la réglure [21-23], l'écriture et les mains des différents intervenants, avec prise en compte de la mise en page et de la mise en texte, des rubriques et de l'ornementation [23-51], la notation musicale [51-62], la reliure [62-63], l'état de conservation et les restaurations successives [63-64], diverses interventions, dont un dessin d'un 'chevalier au cygne' [65-

<sup>1</sup> Il ne sera question ici que de 'provençal', *e no-us pes*, pour le dire *en dreg proensal*. Je laisse ceux qui ne se seraient pas encore avisés de l'ambiguïté bien supérieure du terme 'français', décliner l'adjectif 'occitan' sous toutes ses variantes ('occitanique', 'occitanien', ...), non sans ajouter avec Peire Cardenal : *A mos ops chant e a mos ops flaujol*. Quant à la préférence affichée par Carapezza [2, n. 4] pour 'occitano' au détriment d'occitanico', cette proposition terminologique – qui n'est pas sans révéler un certain malaise dérivationnel – est censée entraîner l'adhésion des provençalistes italiens : l'avenir dira si les dignes successeurs du « pilota dei provenzalisti », Giovanni Maria Barbieri, se laisseront séduire.

<sup>2</sup> Giulio Bertoni, *Il canzoniere provenzale della Biblioteca Ambrosiana R. 71. sup.*, Dresden, Niemeyer (Gesellschaft für romanische Literatur, vol. 28), 1912.

<sup>3</sup> Ugo Sesini, *Le melodie trobadoriche nel canzoniere provenzale della Biblioteca Ambrosiana R. 71 sup.*, Firenze, Chiantore, 1942.

<sup>4</sup> Maria Careri, *Il canzoniere provenzale H (Vat. Lat. 3207). Struttura, contenuto e fonti*, Modena, Mucchi, 1990.

67], la provenance (qui a peu de chance d'être avignonnaise selon FC) du manuscrit acquis en 1606-1607 par la Bibliothèque Ambrosienne [67-68], l'histoire externe du manuscrit depuis le XVII<sup>e</sup> siècle [69-74], enfin les différentes phases constitutives du recueil [75-78].

Pour chacun de ces points le lecteur a droit à une analyse minutieuse de FC, doublée d'un examen critique de tout ce qui a été dit par ses devanciers, avec un luxe de détails qui pourra paraître excessif aux yeux des non-spécialistes. Un seul point, abordé d'ailleurs trop tôt (car il ne peut être traité qu'au terme de l'examen du manuscrit envisagé sous tous ses aspects), me paraît sujet à discussion : c'est celui de la date et de l'origine du chansonnier ; j'y reviendrai ci-dessous.

Dans la deuxième partie, dévolue à la description interne du manuscrit, FC s'attache à mettre en évidence son contenu. Le chansonnier *G* se compose d'une partie lyrique (fol. 1-116r et fol. 129-130), qui se subdivise à son tour en :

- une collection de 170 pièces, où dominent les chansons (fol. 1-90d31) ;
- une collection de 32 pièces dialoguées, tensons et partimens (fol. 90d32-101b4) ;
- une nouvelle collection de 33 pièces, où les sirventés (dont trois chansons de croisade) sont plus nombreux (fol. 101b5-116r) ;
- ainsi qu'une collection de 33 *coblas esparsas*, dont les deux dernières, qui n'avaient pas trouvé place sur le bifeuillet (fol. 129-130), ont été transcrites en 128c ;

et d'une partie non-lyrique (fol. 116v-128), englobant deux *ensenhamens*, un serment d'amour, trois saluts d'amour et une première mise en scène d'une salutation amoureuse, où un perroquet joue le rôle de messenger. Chacune de ces parties a reçu une addition d'une autre main : la partie non-lyrique s'enrichit de l'*Ensenhamen d'onor* de Sordel (fol. 131-140), alors que le *planh* sur la mort du patriarche d'Aquilée (fol. 142) complète la partie lyrique. Il est à craindre que les subdivisions en *G1a*, *G1b*, *G2a* et *G2b* introduites par FC soient de nature à obscurcir la partition du chansonnier davantage qu'elles ne contribuent à l'éclairer : à nos yeux, *G<sup>1</sup>* et *G<sup>2</sup>* suffisent à distinguer les deux séquences lyriques, alors que *G<sup>3</sup>* (ou mieux *G<sup>c</sup>*) désigne la collection de *coblas*.

La troisième partie, consacrée à l'étude de la graphie des deux copistes principaux (m1: [211-237] et m2: [238]), constitue la partie la plus faible de l'ouvrage de FC. En guise d'étude scriptologique du chansonnier dû au copiste principal, le lecteur se voit proposer deux listes de formes intéressant le consonantisme, la première rangeant les matériaux par séries graphiques faisant intervenir <z>, <s>, <x>, etc., la seconde classant les mêmes formes d'après leurs bases étymologiques. Si l'on prend la peine de consulter les références bibliographiques [271], on constate que pour FC le *FEW* est un ouvrage achevé depuis longtemps et composé seulement de 14 volumes publiés de 1922 à 1989<sup>5</sup>. Avec une telle perception lacunaire, il n'est guère surprenant que beaucoup d'étymons soient défectueux. En voici une liste :

- [214 et 224] l'étymologie de *zascus* doit être rangée sous κ + A-, car *QUISQUE-UNUS* a été croisé avec la préposition grecque *κατά* ;

<sup>5</sup> Observons que les incorrections – au demeurant fort rares – qui entâchent l'ouvrage de FC ont pour la plupart une origine linguistique : [196, n. 66] *Sitzungsberichte der Kaiserliche* (au lieu de *kaiserlichen*) *Akademie*, [203] *terminus ante quo* (au lieu de *ante quem*), [274] *Kongelige Bibliothek* (au lieu de *Bibliotek* sans *h* en danois) pour désigner la Bibliothèque Royale de Copenhague, etc.

- [214, 218 et 229] c'est \*MENTIONICA qui explique les formes *mensonza* et *mençonça*, alors que \*MENTIONIA éclaire le type *mensonha*;
- [214 et 228] dans le vers où Peirol se réjouit que deux amis *saubon loc e lezer | gardar* «savent dissimuler une belle occasion (de se voir)», on voit mal comment *lezer*, qui n'est que le banal produit de LĪCĒRE, pourrait remonter à un étymon comportant la séquence -vĪ-;
- [215 et 226] dans l'hypothèse *Si·m faisez*, la forme verbale qui équivaut à *fezes* < FECĪSSET ne saurait s'expliquer par un étymon offrant la séquence -CĪ + E-<sup>6</sup>;
- [217 et 224] pour l'adverbe *anchora*, FC nous fait part de ses doutes étymologiques («etim. ?») en posant la séquence -NC·HO-, alors qu'on hésite généralement entre HĪNC HĀ HĪRA et HĪNC AD HĪRAM pour cette forme fr. empruntée par l'it.;
- [217, 218, 224 et 231] les allomorphes *posc(h)* et *puschaz* de *pois* < \*PÖSSĪO et *puissatz* < \*POSSĪĀTIS, qui reposent sur une grammaticalisation de l'alternance [īs] < -sc<sup>e,1</sup>- / [sk] < -sc<sup>o, v</sup>-, ne nous autorisent pas à poser des bases latines \*PÖSCO et \*POSCĀTIS, car la première ne saurait expliquer la diphtongaison conditionnée du -o- ouvert et la seconde pourrait engendrer une forme palatalisée en [stš];
- [218, 221 et 225] l'étymon proposé dubitativement pour le verbe *gechir, giquir*, qui comporterait une séquence -CU + A-, est à mille lieues du vieux bas-francique \*JEHHJAN (*FEW* 16, 282 a);
- [218 et 225] la forme verbale *espleicha* remonte à \*EXPLĪČĪTAT, qui présente une séquence -C'T + A- et non -C + A- comme indiqué par FC;
- [218 et 227] les substantifs *sospeichos* et *faïços* auraient dû être rangés sous la même séquence -CTĪ-, puisque le premier provient de SUSPECTĪO (et non de SUSPICĪO comme le suggère FC en posant la séquence -CĪ + O-) et le second de FACTĪO (j'ignore à quelle base erronée pense FC en posant -CT-);
- [219 et 227] le mot *setges* est issu du lat. SĒDĪCOS avec une séquence -D'C-, qui ne saurait se confondre avec le groupe -DĪ- donné par FC;
- [220 et 225] le subjonctif *traia* ne peut se comprendre que par la réfection de TRAHAT en \*TRAGAT en latin vulgaire (il fallait donc poser -G- et non -H-);
- [220 et 229] l'adverbe *loniamen* (graphie pour la variante palatalisée *lonjamen* de *longamen*) remonte tout simplement à LONGA·MENTE, sans la moindre influence de LONGE (la séquence -NG + E/I- doit donc être remplacée par -NG + A-);
- [221 et 230] la variante palatalisée *beill* pour *bel* ne s'éclaire qu'au sein du syntagme *Eill uostre beill oillç* au cas sujet pluriel (en conséquence, on ne peut se contenter de poser -LL: il faut préciser -LL + -Ī);
- [221 et 230] le parfait *uolg* pour *volc* < VÖLŪIT n'a aucune chance de comporter un l mouillé (la séquence -LĪ ? posée dubitativement par FC doit être écartée).

Comme on peut le deviner à travers cette trop longue liste, l'étude scriptologique de la partie du chansonnier *G* due au copiste principal n'est pas à refaire: elle reste entièrement à faire. On ne peut se contenter de décrire seulement une partie du système graphique d'un copiste et encore moins de conduire cette étude sur un échantillon de pièces. Pour pouvoir apprécier le degré de cohérence de la *scripta* due à un copiste italien transcrivant un texte provençal, il faut avoir constamment à l'esprit les deux systèmes

<sup>6</sup> Ajoutons que les quatre dernières lignes du tableau de [215] se trouvent curieusement répétées au sommet de celui de [216].



linguistiques et s'affranchir de toute perspective étymologique, surtout si celle-ci est aussi mal maîtrisée par le philologue ou linguiste que par le copiste. Autrement dit, en présence de graphies comme *zanchos* G 91a15 < CANTIŌNES > apr. *chansos* [tʃantsos] et *zenzor* G 75a23 < \*GENTIŌREM > apr. *gensor* [dʒentsor], il importe moins de savoir que la graphie < z > à l'initiale absolue ou de syllabe peut remonter à c<sup>a</sup>-, G<sup>e.i</sup>- ou -[ʃ]- que de relever la double confusion dans la notation de l'affriquée chuintante sourde et sonore d'une part (z- = [tʃ] ou [dʒ]), et dans celle de l'affriquée sourde chuintante et sifflante d'autre part (-[ch- ou -[z- = [ts]). On s'interrogera ensuite sur les raisons qui ont incité le copiste italien à procéder à de tels échanges graphiques : on supposera alors avec vraisemblance que son système phonologique avait connu un glissement des affriquées chuintantes dans le registre sifflant (/tʃ/ > /ts/ et /dʒ/ > /dz/), ce qui permet de penser que des graphies comme *zanchos* G 91a15 et *chanchos* G 75a24 devaient se prononcer [tsantsos] pour le copiste, sans exclure la variante [kantsos] car le digraphe *ch-* peut aussi noter le son [k]. On pourra enfin mesurer l'ambiguïté des signes graphiques en proportion des différentes fonctions qu'ils assument : dans nos exemples, z- note aussi bien [ts] que [dz], ce qui se confirme à l'initiale de syllabe (*forza* G 64c19 [ts] en face d'*enzan* G 116a6 [dz]) aussi bien qu'en position intervocalique (*pezat* G 115d10 [ts] pour *pechat* à côté de *saluaza* G 80c21 [dz] pour *salvatja*), où la situation se complique car le même signe peut noter aussi les sifflantes simples (*faza* G 22c2 [s] pour *fassa* à côté de *mezura* G 116c1 [z]).

Il peut arriver que l'étude scriptologique d'un chansonnier révèle des substrats linguistiques extrêmement intéressants, qui fonctionnent comme révélateurs de sources où a puisé le compilateur. Une fois cette étude accomplie, on saura si cela se vérifie aussi pour *G*. Ce que l'on peut d'ores et déjà déplorer, c'est que FC ait complètement renoncé – du moins pour l'instant – à l'étude des sources de *G*<sup>1</sup>, *G*<sup>2</sup> et *G*<sup>3</sup>, en avançant deux prétextes [5-6] : d'une part il lui aurait fallu examiner les variantes de près de 270 pièces, et d'autre part le chansonnier *G* se rattacherait « ad una tradizione tipicamente instabile perché contaminata e evolutiva ». Il ne faut guère s'être occupé de la tradition des poésies des troubadours pour croire que le chansonnier *G* constitue un cas particulièrement complexe. En attendant, on devra se contenter des réflexions toujours pertinentes de Bertoni<sup>7</sup>.

La partie essentielle de l'ouvrage de FC est consacrée à l'édition diplomatique, qui est faite avec beaucoup de soin. Par rapport à celle de Bertoni, elle se distingue par trois caractéristiques essentielles : elle est plus complète, dans la mesure où elle inclut les additions des fol. 131-142 ; ensuite, elle résout les abréviations que Bertoni s'était appliqué à reproduire fidèlement ; enfin, elle tente par des subtilités typographiques de rendre lisibles les hésitations du copiste et les interventions du correcteur, que Bertoni avait reléguées en notes.

Pour terminer, j'aimerais revenir sur la question de la date et de l'origine du chansonnier *G*. Alors que Bertoni hésitait entre une origine lombarde et vénète (avec une légère préférence pour la seconde), FC s'exprime en faveur d'une provenance trévisane [12] sur la base d'indices linguistiques, historiques et culturels fournis par les inscriptions et les additions des derniers feuillets.

Observons tout d'abord que, si tel était le cas, il faudrait expliquer pourquoi, parmi la masse des chansonniers provençaux originaires de la Marche trévisane, seuls quatre – à savoir *GQ* d'une part et *LN* de l'autre – se singularisent par trois traits spécifiques :

<sup>7</sup> G. Bertoni, ouv. cit. n. 2, p. xxx-xxxix.

ce sont des chansonniers de ‘type Fouquet de Marseille’ (et non de ‘type Pierre d’Auvergne’), qui ne connaissent pas la tripartition des genres en chansons | sirventés | tensons mais opposent seulement des séquences de chansons et sirventés à des genres dialogués, et qui sont restés totalement étrangers aux *vidas* et *razos* rédigées précisément dans la Marche trévisane vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il y a là trop de traits distinctifs pour ne pas reconnaître la pratique d’un autre *scriptorium* que celui de Trévis, trop souvent sollicité par manque d’imagination.

Or, parmi les quatre chansonniers cités, nous savons que *N* a bien des chances de provenir de la région mantouane et qu’il a fait partie, du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, de la bibliothèque des ducs de Mantoue, les Gonzague. Est-il si téméraire de chercher dans la partie la plus orientale de la Lombardie, voisine de la Vénétie, le lieu de provenance des quatre chansonniers *GQ* et *LN*? Voici au moins deux indices qui pourraient accréditer une origine lombarde, et plus précisément mantouane, de *G*.

Le noyau primitif de *G*, dont aucun texte ne suppose une datation postérieure au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, pourrait avoir été compilé dans la région de Mantoue vers 1265<sup>8</sup>, à partir d’au moins deux sources languedociennes, complétées par quelques textes de tradition locale. Parmi les *unica* édités par FC [239-270] figurent quelques *coblas* obscènes et parfois scatologiques, véritables contretexes fabriqués le plus souvent à partir de modèles courtois. Le petit poème à refrain, mâtiné d’italianismes, qui pourrait être attribué à un certain Tribolet (à en croire l’inscription marginale du fol. 128c), présente une deuxième strophe où un fouteur est comparé à l’élite de sa région :

Lo fotaire es tant de fotre angoxos,	10
Com plus fort fot, mor fotant de felnia	
Que plu no fot, q’el fotria per dos	
De fotedors miior<s> de Lombardia ...	13

« Le fouteur est si désireux de foutre que, plus il fout, tout en foutant il meurt de dépit de ne pas foutre davantage, car il foutrait le double des meilleurs fouteurs de Lombardie ... ». N’est-il pas significatif que ce soit la Lombardie qui serve de référence spatiale à ce poème qui n’a guère dû connaître une diffusion au-delà de son lieu de production et qui en tout cas n’a trouvé grâce qu’aux yeux du compilateur du chansonnier *G* ?

Or, au moment où ce compilateur achevait la transcription du chansonnier primitif<sup>9</sup>, il ne connaissait pas encore l’*Ensenhamen d’onor* de Sordel, qu’il n’aurait pas manqué d’insérer dans la partie non-lyrique (fol. 116v-128) aux côtés des enseignements d’Arnaut de Mareuil et de Garin le Brun : c’est un deuxième copiste (qui a fonctionné peut-

<sup>8</sup> Cette datation relativement ancienne, que Bertoni avait déjà pressentie et qui fait de *G* un contemporain de *V* (en aire catalane, puisque ce manuscrit, qui devait recevoir les mélodies comme *G*, porte la date de 1268), trouve une confirmation notamment dans le fait que les leçons de *G* sont souvent meilleures que celles de *Q* et dans l’état de transmission du texte connu sous le titre impropre de ‘nouvelle du perroquet’ : de cette mise en scène d’une salutation amoureuse, le ms. *G* ne reflète que l’état primitif, antérieur à la continuation insipide transmise par *J* et à la réécriture d’Arnaut de Carcassès (séduisante, mais incohérente en raison d’une contamination par le genre du *castia-gilos*) conservée par *R*.

<sup>9</sup> Le poème cité doit être le dernier qu’il ait transcrit, en appendice à la collection de *coblas* qui n’avait pas trouvé place sur le bifeuillet 129-130.

être comme correcteur de la partie due au premier) qui a ajouté le poème didactique du troubadour mantouan sur une unité codicologique autonome (fol. 131-140). S'est-on demandé pourquoi cet enseignement, composé en l'honneur de Guida de Rodez<sup>10</sup> (désignée sous le nom de *N'Agradiva*) par Sordel vers 1240-50, alors qu'il se trouvait en Provence, n'est entré dans aucun des chansonniers du Midi de la France et ne nous est connu que par un recueil du Nord de l'Italie ? Voici un scénario plausible, qui pourrait expliquer en partie cette anomalie. On se souvient que Sordel rentra dans son pays en 1265 après trente-cinq ans d'absence et que l'on perd sa trace en 1269, date à laquelle il est probablement mort. Aussi rien ne s'oppose au fait qu'il ait apporté lui-même à Mantoue le texte de son *Ensenhamen d'onor* ; en tout cas, la fourchette 1265-69 pourrait correspondre à la date de la première addition faite par le deuxième copiste de *G*.

Après 1269 (date de la mort de Sordel et de Gregorio di Montelongo), le chansonnier provençal *G* s'est probablement déplacé de Lombardie en Vénétie, où il a reçu de la main d'un troisième copiste l'addition du *planh* et du *planctus* relatifs à la disparition du patriarche d'Aquilée, ainsi que diverses inscriptions (dont une datée de 1318). Ainsi s'expliqueraient les trois phases constitutives du recueil et cette hypothèse offrirait l'avantage de concilier les thèses contradictoires relatives à l'origine lombarde et vénète du manuscrit.

On le voit, le chansonnier provençal *G* est loin d'avoir livré tous ses secrets. Si l'ouvrage que lui consacre FC ne résoud pas tous les mystères et laisse regretter l'absence d'une étude des sources et d'une véritable analyse scriptologique, du moins lui reconnaîtra-t-on le mérite d'avoir renouvelé l'approche d'un des recueils lyriques les plus passionnants.

François ZUFFEREY

---

<sup>10</sup> Il n'est pas impossible que cette baronne de Posquières (auj. Vauvert) ait fait transcrire dans son chansonnier personnel l'enseignement que lui dédia Sordel, comme nous savons que le comte Henri II de Rodez avait fait copier dans son livre le *Romans de mondana vida* de Folquet de Lunel. Malheureusement, nous n'avons aucune trace d'un chansonnier ayant appartenu à Guida de Rodez.